

# Table des Matières

## Introduction

I. Désarroi dans l'obscurité.....	9
Nuits actives nuits passives nuits d'amour	
A. Prier avec son corps .....	10
1. Se servir d'images .....	15
2. Etayer les images .....	20
B. Jean de la Croix dans la nuit .....	29
1. Jean de la Croix poète.....	30
2. Nuit active .....	34
3. La nuit passive.....	39
C. Les nuits de Thérèse.....	47
1. Ne jamais rester inactif .....	52
2. Le point d'honneur .....	56
II. Rencontrer Dieu en attendant la rencontre	67
A. Pointes de feu dans la nuit.....	65
1. Jean de la Croix conseille la prudence .....	65
2. Thérèse d'Avila dissipe des craintes .....	68
a. Comment être sûr que ce sont des expériences de Dieu?	69
b. Les points de repères de Thérèse d'Avila.....	71
Les souffrances .....	72
Les impulsions délicates et subtiles .....	73
Les paroles.....	75
Ravissements et vol d'esprit.....	77
Les visions imaginaires .....	80
B. Lueurs de l'aube .....	84
1. Les visions intellectuelles .....	85
2. Thérèse découvre Dieu en elle.....	88
3. De la pointe de la sensibilité à l'esprit de l'âme .....	90
4. Jean se découvre en Dieu .....	93
Conclusion.....	100

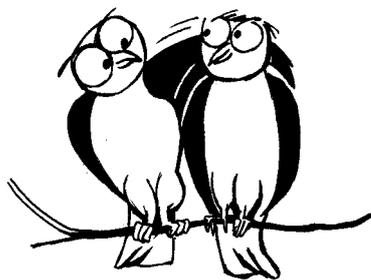
# Une Spiritualité pour tous ? La mystique

## Introduction

Nous avons trois titres de gloire : nous sommes **Fils de la Terre, Fils de l'Homme et Fils de Dieu.**

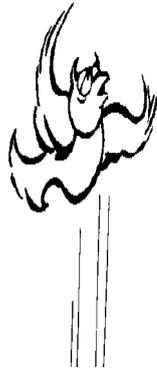


Fils de la Terre nous le sommes, nous avons été formés au cours des millénaires, depuis l'explosion initiale et sans doute bien avant, dans ce fantastique laboratoire de la vie qui nous a vu émerger progressivement de l'univers et de la terre. Nous avons puisé dans la nature et nous y puisons encore l'être et la subsistance, elle est notre mère et notre nourricière. Nous sommes attachés à l'univers et nous en sommes solidaires comme la branche dépend de l'arbre. Nous en sommes un fruit étrange qui se demande s'il est unique, qui ne sait pas s'il était programmé, qui découvre qu'il doit respecter celle qui lui donne la vie. Elle nous donne notre chair, fruit d'une maturation lente et extraordinaire.



Que nous soyons Fils de l'Homme nous ne pouvons pas le nier. Formés par des siècles de civilisations, dans les temps forts et les désastres de l'histoire, nous avons vu le jour dans la famille humaine. Elle nous a porté, imprimant dans notre chair des traces indélébiles qui font de chacun cet être unique, une fois intégré dans une société particulière. Nous avons tiré de cette dernière une part du trésor accumulé au cours des siècles, afin de nous façonner une individualité. Nous devons ce que nous savons et ce que nous sommes, à ces hommes dont nous avons tout reçu. Ils nous nourrissent et nous enseignent. Avec eux nous dialoguons, nous construisons notre vie et au delà, nous poursuivons les sociétés et l'histoire. La société

des hommes est notre deuxième Elle nous donne la vie elle aussi, modèle notre chair en nous  
~~parce qu'il nous a construits comme~~ père, fils et nous donne la vie elle aussi, modèle notre chair en nous



Nous sommes aussi Fils de Dieu, c'est au moins ce que disent les croyants de toutes sortes. Dieu, a modelé notre chair comme une mère. Selon la Bible, il nous a façonné dès le ventre de notre mère la Terre et tout au long de l'histoire des hommes. Il nous a parlé, il s'est révélé à des témoins qui ont transmis ce qu'ils ont découvert de lui. Il aime chacun dès le sein de sa mère et donne encore la vie et l'amour qui nous portent au fil des jours sombres et des jours de joie. Il est toujours présent à ma vie, mystérieux mais fidèle, venant parfois à ma rencontre pour disparaître bientôt, me laissant dans le désarroi. Il m'a formé et me forme encore par la Parole de son Fils qui me dit qui il est, qui me guide et m'invite à le suivre.

Notre gloire est d'être le fruit de ces trois mères qui font de l'homme un être ni totalement divin, ni totalement humain ni complètement terrestre; un combiné des trois tellement unifié qu'il est impossible de tracer les limites de chacune de ses appartenances. Comme l'on dit d'un enfant qu'il tient de son père et de sa mère sans entendre par là qu'il est fait de deux morceaux accolés, l'homme tient de ses trois mères. Chacune lui a transmis une part de son être pour en faire un univers particulier, un combiné unique et désormais impossible à dissocier.

On embarrasse beaucoup un enfant en lui demandant celui qu'il préfère entre son père et sa mère et quand malheureusement il est contraint de choisir, il sent bien qu'il se prive d'une part de lui-même, même si les traces laissées ne disparaissent pas. L'homme lui non plus ne saurait choisir entre les mères qui lui ont donné le jour en lui transmettant une partie de leur patrimoine. Aucun scalpel ne retrouvera jamais les éléments originels. Nous sommes un matériau composite. Dans chaque fibre apparaît notre unité, quoi que nous fassions.

On a voulu nous diviser pourtant, nous dégager d'un corps qui serait un "tombeau", afin de nous élever à la vie spirituelle plus "noble" soi-disant. On a prétendu nous faire sortir de notre corps afin de gagner une vie intellectuelle, on a voulu nous détacher de nos origines pour aller vers Dieu, purs de toutes souillures. Pourtant nos sources humaines et terrestres ne sont pas des tares, elles sont notre chair et les oublier nous dénature.

La spiritualité ne l'a pas oublié et ce livre voudrait montrer comment. Pour elle la foi consiste d'abord à vivre avec Dieu, à le prendre comme guide de toute son existence, à vérifier comment sa place grandit dans notre quotidien. Elle s'intéresse moins au contenu de ce que des siècles de christianisme ont accumulé, qu'à la manière dont chaque croyant intègre ce trésor dans son histoire personnelle. Son apport se distingue de celui de la théologie ou des sciences bibliques: ces dernières définissent des contenus à apprendre, alors qu'elle fait le récit d'histoires particulières riches en rebondissements, en obscurités et en rayons de lumière et qu'elle propose à imiter.

Comme il y a plusieurs manières d'adhérer vitalemment à la foi, il y a aussi plusieurs types de spiritualité: le disciple de saint François ne prie pas comme celui de saint Ignace; le moine qui suit la règle de saint Benoît ne vit pas la foi de la même manière que le travailleur qui vient partager un moment les richesses de sa communauté; le couple dont la foi est animé par l'amour qui

l'unit ne peut calquer sa pratique directement sur celle du prêtre qui gère différemment son affectivité... La spiritualité dépend donc des conditions de vie et même de la personnalité de chacun. En même temps elle se divise en plusieurs familles spirituelles. Chacune d'elle a ses particularités, toutes ont produit des races de chrétiens exceptionnels, il n'est donc pas dans mon idée de faire un classement entre elles.

D'un autre côté il me semblerait illusoire et fastidieux de faire en ces quelques pages le tour de toutes les spiritualités possibles. Le but est ici de tenter de découvrir une spiritualité particulière: la mystique. Elle n'est ni la seule ni la meilleure absolument, mais elle est une des spiritualités qui donnent toute sa place au corps, à ses exigences et à ses chemins. Elle nous prend avec notre triple filiation pour nous amener jusqu'à Dieu.

Ce n'est d'ailleurs pas à cela que pensent en premier beaucoup de ceux qui ont entendu parler de mystique. Ils disent de quelqu'un qu'il est mystique quand il n'a pas les pieds sur terre ou voit seulement le bon côté des choses. D'autres, à la recherche de sensationnel, nourrissent leur intérêt assez trouble pour les extases, les séances de lévitation et les phénomènes miraculeux par la recherche de manifestations paranormales. Ou bien on aimerait, par la mystique vaincre la monotonie de la vie et de la foi, desserrer le carcan des Églises, faire l'expérience de quelques événements miraculeux pour étayer une foi défaillante. La mystique en attire certains par ses aspects qui sortent du commun et d'autant plus si elle vient d'Orient, l'étrangeté étant plus grande.

En même temps et parfois à travers les visions de carte postale qui précèdent, la mystique interroge, elle attire sans que l'on sache toujours pourquoi. Le jour de ma communion solennelle, ma voisine, une pieuse personne m'offrait les œuvres complètes de saint Jean de la Croix et celles, toutes aussi complètes, de sainte Thérèse d'Avila. J'ai mis 30 ans à en achever la lecture... Le premier aumônier de JOC de mon père l'a invité à lire Jean de la Croix... il a lu *la Montée du Carmel* —livre bien austère pour quelqu'un de cet âge...— avec certes quelques difficultés.

De telles audaces sont significatives des rapports mêlés que certains croyants entretiennent avec la mystique: elle les fait vivre, il leur semble qu'il ne faudrait pas la cantonner à quelques religieux cloîtrés ou à des êtres exceptionnels, mais l'accès demeure difficile. La spiritualité telle qu'elle est vécue par les mystiques est considérée comme à réserver à une élite: elle ne serait pas assez simple pour être comprise par tous, demanderait des conditions de vie et de prière trop particulières pour pouvoir être le fait de tout un chacun. Je voudrais montrer au contraire que la spiritualité mystique est ouverte à tous

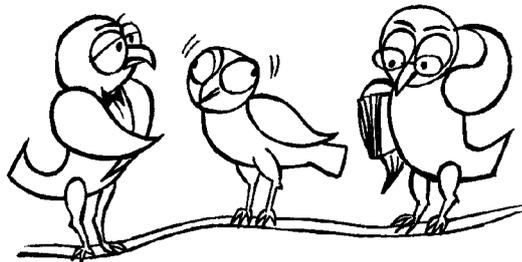
On n'est certes pas obligé d'être mystique pour être un bon chrétien, cette voie a même été souvent suspectée. "Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père" et la mystique n'est pas davantage une voie supérieure aux autres. Pour évoquer un peu de la diversité des spiritualités disons qu'il y a plusieurs manières —disons trois pour simplifier— de vivre sa foi quand on est adulte.

Dans la première, certains font confiance à la foi de l'Eglise et s'efforcent d'y entrer. Ils ne se croient pas parfaits et savent qu'ils ont des progrès à faire sur cette route. Alors, pour progresser, ils font de la théologie, ils étudient les textes sacrés. Ils essaient de découvrir et d'imiter les différentes manières dont on s'adresse à Dieu dans les Traditions ouvertes par la Bible et dans la mémoire de l'Eglise. Ils s'efforcent de faire passer dans leur vie les conséquences concrètes de la foi. Ils ont une foi responsable et éclairée.



groupes qui pourront les rencontrer d'autres personnes racontant des expériences ~~confamées~~ ~~à justifier~~ ~~leur~~ ~~position~~ ~~notre~~. La foi des enthousiastes est en dents de scie. Elle monte vers des sommets dans les moments chauds de leur existence, puis redescend progressivement à l'épreuve de la quotidienneté jusqu'au moment où elle est ranimée au cours d'une nouvelle expérience reconstituante.

Elle ressemble à l'attachement de l'enfant: total, affectif, inconstant et fragile. Il est difficile de quitter la foi de son enfance, d'autant que l'on est porté à croire que c'est la seule qui était vraiment valable et sincère. L'imaginaire de l'enfant est tout frais, la moindre sollicitation le met en branle et les émotions se succèdent et se bousculent dans tous les domaines, en particulier dans celui de la religion. Une image, une prière en famille, une messe, une mort, un moment de tendresse ou d'injustice et la pensée va vers Dieu, amplifiant et donnant un sens à l'émotion éprouvée. Pour ce qui est de l'expression de la foi en Dieu, comme dans les autres domaines de la vie, le passage vers la vie adulte est une entreprise difficile, surtout si l'on veut retrouver les ébranlements affectifs d'antan. Les efforts demandés se révèlent de plus en plus importants.



J'ai presque honte de caricaturer ainsi des spiritualités qui sont remplies de richesses et dont les nuances se mélangent à l'infini. Surtout que nous ne sommes jamais pleinement dans un courant unique. Chacun a besoin de se ressourcer dans des groupes et des célébrations chauds. D'autre part que deviendrait notre foi sans les limites posées et les pistes ouvertes par les théologiens; que serait notre lecture de la Bible sans l'aide des spécialistes qui nous apprennent à dépasser nos premières lectures trop affectives? Nous passons donc de temps en temps dans l'un ou l'autre de ces types de spiritualité. Pourtant nous ne nous investissons pas dans tous à égalité: un est le sillon fondamental de notre vie de prière et de relation avec Dieu, alors que nous n'entrons qu'épisodiquement dans les autres. Nous nous constituons un centre de gravité, quand du moins notre foi vécue commence à dépasser un vague attachement à une divinité floue.

La voie mystique a une tonalité particulière, tranchant sur ce qui précède. Le mystique cherche à dire ce qu'il éprouve dans sa prière, au plus près de son jaillissement, dans ce que l'on trouve habituellement trop intime pour que ce soit dit. A la différence des enthousiastes il pense que les moments sombres de la foi sont aussi une expérience de Dieu fondamentale, à côté des temps forts. Le mystique essaye de comprendre et d'expliquer pourquoi il est parfois tout brûlant et pourquoi, la plupart du temps, il se retrouve sec, sans aucune motivation sensible pour prier ou célébrer.

Les premières expériences croyantes, à quelque âge qu'elles aient lieu, sont en général fortement émotives. Les bouleversements aux niveaux des idées et des engagements s'accompagnent d'ébranlements affectifs, au point que l'on en associe facilement l'intensité à la réalité de l'expérience croyante. Malheureusement ces temps bénis, fréquents chez les enfants et chez les néophytes, ne durent pas. Leur violence s'estompe et disparaissent pour réapparaître uniquement de façon épisodique. On en déduit facilement que l'on est en train de perdre la foi, où bien on s'accroche au passé comme les enthousiastes et on cherche désespérément à les renouveler.

Les mystiques discernent au contraire dans ces évolutions un signe encourageant: je suis en train de quitter ma foi enfantine, Dieu m'invite à faire un pas de plus vers lui, à cesser de

confondre mes satisfactions avec la réalité de mon attachement à lui. Les mystiques ont une pensée aiguë du monde et de la distance à nous séparant de Dieu. Elle les amène à conduire une chasse incessante aux idoles fabriquées par l'homme. L'homme voudrait que Dieu corresponde à ce qu'il attend de lui. Ce dernier devrait avoir une manière d'agir conforme à nos prévisions, à nos souhaits, à nos logiques. Quand nous sommes choqués par le mal dans le monde et que nous en attribuons à Dieu la responsabilité, quand nous n'avons plus les mêmes satisfactions matérielles et spirituelles, les mystiques disent que nous remettons en cause nos idées simplistes. Ces doutes, loin d'atteindre Dieu, sont surtout la preuve que nous commençons à saisir combien il est différent de nous. Ils nous en rapprochent en supprimant certains écrans qui handicapaient notre marche vers lui.

Une telle expérience est appelée par les mystiques "nuit de la foi" et nous en parlerons dans la première partie de cet ouvrage. Mais pour nous conduire dans cette découverte il nous fallait des guides. Les mystiques sont extrêmement diverses, de l'Orient à l'Occident elles sont présentes dans toutes les grandes religions, avec chacune leur spécificité. On ne peut donc pas parler de la mystique en général, mais de tel ou tel courant en particulier. Dans tout ce que l'on peut dire sur ce sujet j'ai choisi de nous mettre à l'écoute du courant carmélitain, représenté par ses deux grands rénovateurs: saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila qu'on appelle aussi Thérèse de Jésus. Se sont deux figures à la fois extrêmement différentes —chacune mettant l'accent sur des pistes particulières et tout à fait complémentaires —leurs insistances corrigeant leurs "excès" réciproques.



Certes on peut faire des expériences mystiques en ignorant ce qu'ils ont écrit. La foi des grands-mères, dont je parlais il y a un instant, n'est pas épargnée par la vie, chacune a son lot de souffrances. Elles apprennent à être fidèles malgré les déchirements occasionnés par leur histoire: les amis qui disparaissent autour d'elles, les enfants qui se séparent, ceux qui meurent, les mœurs qui se dégradent, leurs espoirs qui s'effritent, tous ces malheurs qui les frappent malgré leur fidélité... Devant ces démentis flagrants à ce qu'elles pensent de la bonté de Dieu: les fins de non recevoir opposées à leurs demandes renouvelées sans cesse, les sacrifices qui ne trouvent aucun écho... elles gardent confiance. Elles continuent à prier et demeurent attachées au roc de la foi de leur enfance.

Pourtant ce qui leur manque est essentiel: elles n'ont pas les moyens de saisir ce qui se passe en elles, ni même les mots qui leur permettrait de se dire leur désarroi et de le dire à Dieu dans la prière. Souvent leur fidélité se rapproche d'un entêtement irraisonné. Leur confiance obstinée est belle, mais leur foi serait plus humaine si on les avait aidé à comprendre ce qui leur arrive.

J'aimerais illustrer ce qui précède avec le récit que m'a fait Pascale de la mort de Dieudonné, un enfant myopathe de Cotonou:

"Plus cet enfant dépérissait et plus les siens et les voisins du quartier invoquaient le Seigneur et croyaient en sa guérison. J'en restais confondue et étais moi aussi entraînée dans cette prière suppliante. Plus le silence de Dieu se creusait, plus la petite communauté chrétienne naissante s'organisait, se soudait, grandissait, prenait des responsabilités.

Dieudonné est mort. Dans la case tant de fois visitée je découvris une foule d'adultes, d'enfants, de jeunes... de bébés au dos de leur jeune maman. Dans la nudité noble de cette case

silencieuse ou chantante, "Dieu-Donné" était étendu à même le sol. Cette même foule qui avait demandé la guérison était là avec la même ardeur pour chanter leur action de grâces pour la vie de Dieudonné.

J'en restais muette comme dans une extase devant cette foi plus lumineuse dans ces ténèbres, que nos plus belles nuits étoilées. Dieudonné et ceux qui l'entouraient m'ont appris l'insondable mystère de l'amour du Père du Fils et de l'Esprit. J'eus vraiment l'impression d'entrer et de communier à ce mystère d'amour."

L'expérience de Pascale et de la petite communauté est profonde, elle ressemble beaucoup à ce que nous découvrirons de la mystique. Pourtant si Pascale parvient à en dire quelque chose dans sa foi, il n'en est pas de même des autres, trop néophytes. La qualité de la foi de chacun ne se discute pas, seule la capacité de compréhension n'est pas comparable.

Thérèse d'Avila fait la différence entre

-ceux qui font des expériences mystiques —sans doute la majorité des chrétiens...

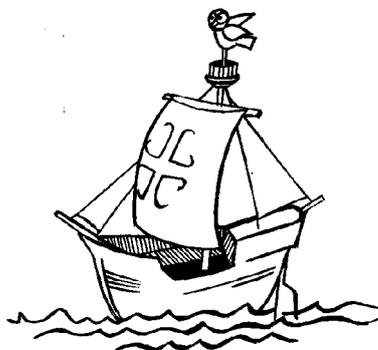
-ceux qui comprennent ce qui leur arrive: ils sont capables de faire la différence entre une expérience de foi véritable et un affaiblissement spirituel, ils ont entendu parler des chemins explorés par d'autres,

-ceux enfin qui sont capables d'expliquer et donc de guider d'autres personnes sur le chemin de la mystique. Théologiens et spécialistes de différentes manières, hommes d'Eglise, les "savants" comme les appelle Thérèse ont chez elle une importance particulière.<sup>1</sup>

Que les "savants" de Thérèse ne soient pas forcément les plus grands spirituels, ne diminue en rien leur rôle de guides éclairés. Il vaut mieux être avancé dans la spiritualité avant d'en parler, mais certains qui font des expériences très fortes, se révèlent incapables de les expliquer et d'aider les autres. Trop plongés dans ce qu'ils vivent ils manquent du recul nécessaire. Il n'est pas rare de voir une sainte personne incapable d'en guider une autre sur le chemin de la foi.

Par contre les théologiens et les spécialistes de la Bible —pourvu qu'ils n'aient pas d'aversion particulière contre ce genre de spiritualité— peuvent être d'un grand secours par la distance qu'ils ont et les connaissances qui sont les leurs.

Thérèse avait fortement conscience du chemin qu'elle avait parcouru. Elle avait accepté d'en rendre compte en écrivant sa vie. Elle gardait cependant le souci de vérifier régulièrement avec des "savants" la conformité de ses intuitions avec la foi de l'Eglise. Quant à Jean de la Croix il s'est efforcé, sa vie durant, de mettre au clair ses expériences par de longs et laborieux développements. C'est pour cela qu'il me semble utile de progresser dans la découverte de ces deux figures de la spiritualité.



Il est vrai que Saint Jean de la Croix est mort voila 400 ans et que sainte Thérèse d'Avila est née en 1515, quelques années après la découverte de

---

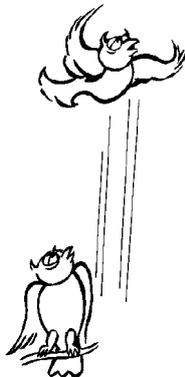
<sup>1</sup> *Autobiographie*, Ch. 13

l'Amérique. L'approche de l'un et l'autre est un peu rude du fait de la distance dans le temps, de l'adversité de leur rude fait rapport à la notre et de l'originalité de ce qu'ils ont vécu. Ce sont des êtres exceptionnels et certains se sentiront plus proches d'un saint François d'Assise à cause de sa proximité de la nature et des pauvres ou d'une Thérèse de l'Enfant Jésus avec sa spontanéité et sa simplicité. Ces derniers sont moins inquiétants, plus immédiatement séduisants.

D'autres trouveront plus intéressants les mystiques davantage insérés dans la vie sociale ou politique de leurs contemporains à la manière du révolutionnaire allemand Thomas Münzer, ou du dominicain Bartolomé de las Casas qui a évangélisé les indiens d'Amérique. Thérèse comme Jean n'ont guère révolutionné que leur ordre religieux... De toutes façons il n'existe pas de modèle directement applicable, il y a toujours des adaptations à faire et des fossés à combler. L'aventure spirituelle reste unique pour chacun. On ne peut en aucun cas se contenter de reproduire simplement une méthode si séduisante soit elle.

Je pense pourtant que peu de saints sont allés aussi loin dans une expérience spirituelle, tout en jalonnant pour les autres la route qu'ils ont prise. C'est à cause de ces deux aspects complémentaires qu'ils ont un intérêt particulier pour nous. Ils ont écrit parce qu'on leur a demandé d'en guider d'autres, depuis les débutants jusqu'aux bien avancés dans la vie spirituelle. Ils sont sans doute allés trop loin pour nous, mais j'y vois un avantage. On cherche souvent des modèles à imiter, des saints dont la vie servirait de trame immédiatement à la nôtre. Avec Jean et Thérèse cela est impossible: outre la distance dans le temps, ils sont bien trop exceptionnels pour que l'on puisse prétendre sérieusement arriver à leur niveau. Pourtant tous ceux qui sont en recherche de foi et partent à la découverte de ces deux personnages, trouveront dans leur expérience beaucoup de traits communs avec leur quête. La manière dont ils ont écrit pour servir de guide à leurs frères et à leurs sœurs religieux trouvent en nous des échos.

Sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix font un peu peur, à ceux qui ne les connaissent que par ouï dire. L'imagerie qui les entoure n'y est pas étrangère:



ascétiques, on les voit s'élever dans les airs lors de leurs oraisons, entendre des voix, se perdre dans des extases... Saint Jean de la Croix, homme consacré à Dieu, a pourtant découvert la misère humaine comme aide-soignant, il plaisait aux femmes... On est surpris, à la lecture de sa correspondance de sa sensibilité et de son affectivité, de la manière dont il donne des conseils à ses fils spirituels. On se rend compte de son sens pratique quand il attaque en justice, achète ou vend une propriété, se transforme en architecte ou en bâtisseur.

On imagine sainte Thérèse confite en dévotions, les pieds quittant le sol et on refuserait de croire qu'elle était une femme redoutable en affaires quand il s'agissait d'assurer l'avenir de ses consœurs, qu'elle n'a pas cessé de parcourir les routes d'Espagne pour mettre en place la réforme du Carmel. Elle aussi savait se montrer proche et son humour était redoutable.

De toutes façons l'un comme l'autre, s'ils aimaient beaucoup la solitude et l'oraison, n'ont pas toujours eu la possibilité de se livrer à temps plein à leur occupation favorite. Leurs tâches de fondateurs les a souvent mis sur la route. De plus, ayant été en responsabilité dans leurs

communautés et étant obligés de soutenir celles des alentours, ils devaient recevoir, conseiller, guider dans la vie spirituelle, faire preuve d'un discernement souvent délicat tant la spiritualité et la mystique se mélangent souvent avec des dérèglements.

Il faudra, dans ce sens, reconsidérer ce qu'il en est de ces moments extrêmes que sont les extases, les visions, les transports d'esprit... nous le ferons dans notre troisième partie. Nous idéalisons sans doute un peu trop ce qui est un type d'expériences relativement courant. Elles existent dans notre propre existence, avec certes une différence de degré. Nous devrions nous retrouver dans la vie des mystiques, non pas semblables à eux mais de leur parenté, comme lorsqu'on trouve un air de famille entre des personnes d'une même lignée que des siècles séparent.

La mystique, avec sa gamme d'expériences, n'est pas réservée aux religieux cloîtrés, selon le témoignage de Jean de la Croix lui-même. C'est du moins ce que rapporte le frère Elisée des Martyrs, un de ses premiers compagnons, mort au Mexique comme Visiteur général de l'Ordre:

Il (Jean de la Croix) disait encore que le désir d'être utile au prochain est le fruit de la vie spirituelle et contemplative, et que la règle nous ordonnant la vie contemplative, par là même elle nous ordonne et nous recommande le zèle de l'avancement de notre prochain. La règle en effet, a prétendu former des observants d'une vie mixte et double, renfermant et embrassant à la fois la vie active et la vie contemplative. Cette vie mixte est celle que le Seigneur a choisie pour lui-même, comme étant la plus parfaite. Aussi les genres de vie et d'état religieux qui embrassent les deux vies sont en soi les plus parfaits. 6° conseil<sup>1</sup>

Le chemin de la perfection ne semble donc pas être réservé à ceux qui se séparent du monde, même si on leur fait croire le contraire, puisque le frère Elisée continue:

Il est à remarquer que lorsque le père Jean donnait cet enseignement, il ne convenait pas de le publier ouvertement, vu le petit nombre de religieux que comptait alors la réforme. Il convenait même, pour ne pas les inquiéter, d'insinuer plutôt le contraire, en attendant que leur nombre se fût accru.

L'insistance sur une vie contemplative séparée du monde serait donc, si on en croit le frère Elisée, une position voulant aider à la constitution d'un Carmel rénové fort et en aucune manière un mépris des autres styles de vie. Au fil des siècles on a beaucoup oublié cette idée au point de considérer comme inférieur d'être "dans le monde" et de faire croire que l'on ne peut être totalement donné à Dieu sans se cloîtrer. On a même retrouvé bien d'autres raisons de mépriser le corps et ses activités. Oubliant la résurrection de la chair et l'importance de l'Incarnation du Fils de Dieu, on a recentré la foi sur l'âme en l'identifiant à l'esprit ce qui est revenir aux distinctions païennes en passant par dessus les Evangiles.

On a eu tendance, dans l'Eglise, à reprendre l'opposition existant chez les Grecs entre le travail manuel qui serait une activité inférieure et les activités spirituelles, seules à même de permettre un rapport à Dieu. L'Evangile de Marthe et Marie a été repris en particulier dans ce sens<sup>2</sup>. Opposant les deux sœurs et considérant comme incompatible de rester aux pieds de Jésus et de le servir à table, l'accent était mis sur un type de contemplation détaché des contingences matérielles. Thérèse, comme Jean, nous met en garde contre ces erreurs en insistant, elle aussi, sur l'exemple du Christ qui a mêlé vie publique et vie spirituelle:

Il serait étrange de nous imaginer que nous allons obtenir ces faveurs de Dieu par une autre voie que celle qu'a suivie Notre-Seigneur et avec lui tous ses Saints. Loin de nous une pareille pensée! Croyez-moi, Marthe et Marie doivent aller ensemble pour donner

---

<sup>1</sup> Les Ecrits spirituels p 237

<sup>2</sup> Luc 10, 38-42.

l'hospitalité à Notre-Seigneur, l'avoir toujours en leur compagnie, et ne pas lui réserver un mauvais accueil, en ne lui donnant point à manger. Mais comment Marie lui eût-elle rendu ce service, dès lors qu'elle se tenait toujours à ses pieds, si sa sœur ne s'en était pas chargée? Sa nourriture est que nous prenions tous les moyens possibles pour lui amener des âmes, afin qu'elles se sauvent et chantent à jamais ses louanges.<sup>1</sup>

On reconnaît bien le légendaire réalisme de sainte Thérèse. La spiritualité ne suffit pas si l'on n'a pas en même temps de quoi manger. Quant à la prière aux pieds de Jésus c'est une excellente chose à condition qu'on lui donne, en plus de notre écoute, de la nourriture — pour reprendre l'expression de Thérèse — c'est à dire de nouveaux disciples. La contemplation ne doit pas être séparée de la mission: elle suppose une présence concrète aux hommes. Thérèse n'est pas pour la dissociation des genres.

Ainsi les gens qui travaillent ou qui sont mariés ne sont pas dans une position inférieure parce qu'ils ne peuvent se consacrer entièrement à Dieu, bien au contraire. L'opinion dominante est que plus on s'éloigne de la vie quotidienne et de ses obligations, plus on laisse de place à la vie spirituelle et donc plus on se rapproche de Dieu. Les gens "du monde", trop pris par les tâches matérielles, seraient seulement capables de donner une petite partie de leur temps pour Dieu.

Si c'était vrai on ne comprendrait pas comment Thérèse d'Avila et Jean de la Croix ont pu faire pour devenir de grands mystiques. Ils ont certes beaucoup aspiré à la solitude, mais ont passé leur vie sur les routes pour visiter les communautés. Ils ont conseillé, des journées durant, des frères et des sœurs, les guidant sur le chemin de la foi, se sont préoccupés de la création et des conditions matérielles des nouvelles communautés... Bref ils ont du souffrir plus d'une fois de la surcharge de leurs journées.

Thérèse et Jean ont fait la preuve qu'il est possible de prier monté sur un âne ou dans un chariot au cours d'un voyage, ce qui amène à dire que c'est tout aussi possible aujourd'hui dans un métro ou un bus, en travaillant à une machine, en faisant des courses... S'ils ont gardé le souci de leurs frères, cela signifie que même lors d'occupations prenantes, on peut poursuivre la contemplation. Elle n'est pas alors consciente immédiatement, mais ressemble à un travail de fond qui se poursuit alors que l'esprit est ailleurs, pour ressurgir régulièrement quand le mouvement s'apaise.

La mystique n'est plus réservée alors à une élite de cloîtrés, elle est une ouverture offerte à tous, une possibilité d'exploration, une voie de la foi. Comme elle se vit différemment selon les conditions de vie de chacun, nous prenons Jean de la Croix et Thérèse d'Avila non comme des modèles au sens strict, à reproduire servilement, mais comme des exemples à retraduire dans les conditions de notre époque et dans les nôtres particulièrement.

Puisque nous sommes tous invités, nous nous intéresserons d'abord à la souffrance des mystiques, à leur douleur d'être loin de Dieu et de dépasser si difficilement le fossé qui les en sépare — ce qu'ils appellent leurs "nuits". Nous ferons ensuite la découverte de ce "point d'honneur" redouté par sainte Thérèse d'Avila et qu'elle a mis du temps à dépasser. Etape difficile parce qu'elle remet en cause ce qui semble être le meilleur de nous. Nous nous aventurerons ensuite vers la lumière, vers ces moments bouleversants que saint Jean de la Croix rejette souvent, mais que sainte Thérèse nous apprend à apprécier et à accepter avec modération. L'un et l'autre nous donnerons des mots pour parler de ce que nous croyions trop personnel pour être exprimable.

Nous n'avons pas encore dit ce qu'est la spiritualité, ni même défini vraiment ce type particulier de spiritualité qu'est la mystique. Il serait d'ailleurs dangereux de commencer par une définition. La clarté simplificatrice est trompeuse. Mieux vaut, si vous voulez bien me suivre, tenter de découvrir progressivement le chemin de vie que des grands spirituels ont pris avant nous. Certes

---

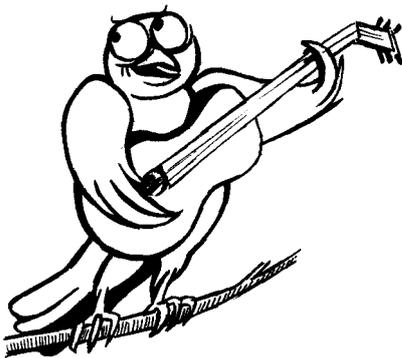
<sup>1</sup> *Le Château de l'âme*, p 1056-1057

on peut donner quelques points repères en définissant par exemple la spiritualité comme le rapprochement à Dieu, sans se passer par la prière, la vie en Eglise et les actes posés en référence à Dieu. Il s'agit du passage de la théorie à la pratique, des tentatives de concrétisation de la parole de Dieu. Cette dernière nous arrive par la Bible, relue grâce aux spécialistes de l'exégèse et les théologiens, et nous avons à lui permettre de transformer nos vies... Mais cela ne suffit pas

L'insatisfaction vient du fait que cette première approche donne simplement un cadre vide et que l'essentiel est justement de découvrir comment lui donner de la chair. On peut expliquer le plaisir qu'il y a à boire un verre de bon vin, mais rien ne remplacera l'expérience de la dégustation.

Pour ce qui est de la mystique les définitions sont encore plus insatisfaisantes puisqu'il s'agit d'une spiritualité toute entière centrée sur le vécu. On y voit des hommes et des femmes se débattre dans leurs rapports à Dieu. Ils passent par des moments d'euphorie, puis ils expriment leurs doutes, leur vide et leurs souffrances. Il existe des traités de mystique qui systématisent leurs progression, qui en tirent des modèles à imiter, pourtant même Jean de la Croix n'a pas fini son traité: *La Montée du Carmel*... Je crois préférable de chercher ce qui, dans ce qu'ils expérimentent, à commencer par la nuit, trouve des échos chez nous, afin de voir comment se mettre à leur école.

Pour ceux qui désirent découvrir la vie de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila, il existe des livres, sans compter la lecture directe des textes qu'ils ont écrit.<sup>1</sup>



## **Première partie: Désarroi dans l'obscurité**

### **Nuits actives nuits passives nuits d'amour...**

Nous voudrions échapper à la nuit. Elle est le temps de la difficulté à prier, celui de la recherche à tâtons d'une route menant à Dieu, celui des hésitations devant les misères du monde

---

<sup>1</sup> Pour Thérèse je conseille de lire de Rosa ROSSI, *Thérèse d'Avila*, Paris, 1989, Cerf. Sans oublier la bande dessinée de Claire BRETECHER, *La vie passionnée de Thérèse d'Avila*, Edité par l'auteur.

Pour Jean: *Jean de la Croix, ami et guide pour la vie*, Paris, 1990, Cerf.

Pour les textes de Jean de la Croix je préfère la traduction de Mère Marie du Saint-Sacrement, révisée par Dominique Poirot, *Œuvres Complètes*, Paris, 1990, Cerf. Parfois moins précise, la traduction est plus agréable à lire en français et les présentations très intéressantes.

Pour ceux de Thérèse d'Avila, j'utilise la traduction de Grégoire de Saint-Joseph, *Œuvres complètes*, Paris, 1963, Seuil.

Il y a aussi une édition bilingue (franco-espagnole) des poèmes de Jean de la Croix: *Jean de la Croix Poésies complètes*, Traduction de Bernard SESE, 1983, Les Cahiers Obsidiane.

et devant les lenteurs divines à triompher le Royaume des cieux. Sous prétexte que Jésus ~~fait ressusciter le Royaume des cieux~~ nous voudrions participer tout de suite à sa vie glorieuse. Nous aimerions aller directement aux dernières pages des Evangiles qui racontent les apparitions du ressuscité, en laissant de côté les longs chapitres qui rendent compte de la Passion et de la mort, en oubliant le récit des années de vie publique où les disciples ont découvert progressivement qui était Jésus, sans compter les premières années de la vie cachée où l'on ne savait même pas que Jésus était le Sauveur.

La religion serait faite pour consoler les hommes, pour les aider à vivre dans les périodes difficiles et la nuit nous remet devant notre situation concrète. Sautant les étapes et oubliant la distance qui nous sépare de Dieu, nous voudrions le rejoindre directement, comme s'il y avait une compatibilité parfaite entre lui et nous. Il est plus facile de dire: "Christ est ressuscité" que de se mettre lentement, patiemment à son école, en acceptant les transformations profondes que cela demande. Nous sommes fils de Dieu et en tant que fils nous sommes en capacité de rejoindre notre Père. Là est notre fierté suprême. Pourtant, parce que nous ne sommes pas des anges, parce que nous sommes aussi fils de la terre et fils des hommes, nous allons vers Dieu avec notre condition humaine, notre aspect charnel. Il y a de quoi en être fier également, mais nous rêvons souvent de flotter dans les airs, d'être de purs esprits, de communiquer immédiatement avec Dieu dans un cœur à cœur sans intermédiaires. Nous voudrions être en Dieu sans passer par la souffrance, les joies et les aventures humaines, la mort...

Même si cela ne nous fait pas vraiment plaisir et si nous trouvons cela un peu rude, des mystiques comme saint Jean de la Croix et sainte Thérèse de Jésus nous aident à aller vers Dieu modestement, progressivement en tenant compte du fait que nous sommes aussi des êtres sociaux, faits de chair et de sang. Si vous avez vraiment peur de la nuit allez directement à la deuxième partie, mais revenez ensuite à la première: sans elle il n'y a pas de foi humaine.

La nuit, telle que nous allons la découvrir, est une des expériences typiques de la spiritualité mystique. Elle est le fond sur lequel se détachent les autres événements. Selon Jean de la Croix, elle comporte deux phases, la première au cours de laquelle il entre progressivement dans la nuit et la deuxième où sans quitter la nuit il entrevoit ce que pourrait être la lumière: il l'anticipe en des éclairs fugaces. La durée de chacun des temps est très variable. Ainsi *Emilie de Rodat* fondatrice des *sœurs de la Sainte Famille de Villefranche de Rouergue* a passé la majeure partie de son existence dans le doute et l'angoisse de ne pas avoir la foi, retrouvant la paix et la confiance en Dieu seulement dans les derniers mois de sa vie.

Thérèse d'Avila au contraire parle assez peu de ses nuits comme nous allons le voir. Elle décrit avec tant de détails ses expériences de Dieu que l'on en oublierait facilement ce qu'elle dit pourtant fortement: la plus grande partie de la vie mystique se passe dans la nuit —22 ans au milieu de grandes aridités<sup>1</sup>. Jean de la Croix enfin mettra, jusque dans ses derniers livres, l'accent sur la nuit. Il fera la théorie de l'entrée dans la nuit avec ses aspects volontaires et subis, en expliquera le pourquoi et donnera les limites d'une attente de l'aurore.



## **A. Prier avec son corps**

---

<sup>1</sup> 6° Relation Spirituelle

Seul entrera dans celui qui entreprend, volontairement ou non, une démarche la priante. En attendant que la foi reste une activité annexe, sa perte ne débouchera pas sur un désarroi complet. Une foi intellectuelle peut être touchée par le doute, pas par la nuit. Quant aux enthousiastes, ils sont davantage menacés par le désespoir ou l'indifférence que par la nuit. Pourtant doute et désespoir — mais pas l'indifférence — sont des aspects de la nuit, comme les prémices d'une remise en cause qui bouleversera dans son entier celui qui a entrepris d'aller à Dieu avec son corps.



On fait souvent la distinction entre le corps et l'esprit, moyennant quoi on limite facilement le "corps" à la viande et aux os et "l'esprit" à une activité intellectuelle complètement désincarnée. Nous parlons plus facilement des extrêmes — le physique et le spirituel — que de notre centre qui est pourtant notre unité et le lieu d'où nous parlons. Ce que nous éloignons de notre centre est plus facile à voir et à décrire. Par exemple il est relativement aisé de considérer la partie physique de notre corps comme un objet dont on parle avec un certain détachement, comme s'il n'était pas nous. Certains sont tellement obnubilés par leur aspect extérieur que la forme de leur corps physique est leur préoccupation dominante. Mais c'est ne voir qu'un aspect de notre corps, le plus extérieur.

Il en est de même de nos activités intellectuelles: nos idées sont prises dans une logique qui ne nous appartient pas en propre: c'est parce que nous parlons la même langue que nous pouvons les communiquer, les confronter à d'autres. Leur contenu nous dépasse, bien qu'elles viennent de nous. Pourtant nous les manions avec une relative aisance et nous en sommes souvent tellement fiers qu'il nous semble par là tenir la fine pointe de notre identité.

Il est donc plus simple d'évoquer dans l'homme — et en nous comme homme — soit les aspects physiques soit les idées organisées en discours. Par contre le domaine qui les joint l'un à l'autre est obscur, difficilement maîtrisable. Nous sommes souvent surpris, positivement ou négativement, par certaines de nos pulsions et de nos réactions spontanées. Dans tous les cas elles nous font peur car elles nous semblent étrangères. Nous préférons les maintenir dans un *no man's land*.

Pourtant on ne peut pas nier que ce sont les expériences totales qui nous marquent le plus, même quand elles restent discrètes. Aurore qui est en JOC nous racontait pourquoi elle demandait le baptême: "J'avais cinq ans quand j'ai rencontré une religieuse qui m'a parlé comme à une grande personne. Ça me fait encore quelque chose. Mon frère est né la même année, je ne m'en rappelle pas. Mais de ça je m'en rappelle. Il est possible de faire l'expérience de sa dignité à cinq ans et de rester fidèle toute sa vie à cette intuition de départ. Aurore voyait dans cet événement la racine de sa demande de baptême, comme celle de son engagement en ACE puis en JOC. Pourtant, quand il s'est agi de rédiger sa demande de baptême, elle a refusé que ce soit mentionné. Trop personnel, mais aussi trop flou, elle a préféré donner des raisons plus théoriques, d'avantage conformes aux demandes habituelles.

Il est vrai qu'elle aurait eu de mal à se faire comprendre immédiatement si elle avait fait l'autre choix. Ce n'est pas impossible, mais demande des explications développées et la communion d'un groupe. Elle l'avait trouvée dans le premier partage, mais a craint que ce soit moins aisé devant tous. Les mystiques font pourtant ce pari: privilégier l'obscurité et la chaleur de l'instant vécu, à la précision des discours codifiés.

Nous n'y sommes habitués à notre époque scientifique. Quand les sciences ~~généralistes~~ ~~habituelles~~ ~~à notre époque~~ s'intéressent à ce qui est loin de notre centre: elles utilisent la physique, la chimie organique, la médecine, pour ce qui est de nos aspects corporels, et pour la partie plus particulièrement humaine de nos comportements, la sociologie et la psychologie. Quand la médecine traite du psycho-somatique, elle se rapproche davantage du corps tel que nous l'entendons ici, comme tenant à la fois de l'esprit et de la matière, mais ses théories en deviennent floues, ses diagnostics moins assurés. Quand la psychologie devient psychanalyse elle cherche à saisir le corps à sa source, à comprendre ce qui nous échappe habituellement. Du coup elle est souvent suspectée par les autres disciplines à prétention scientifique. Elle passe pour du bricolage, ce qu'elle est effectivement en un sens noble, puisqu'elle tire progressivement ses théories de l'observation.

Nous sommes marqués, comme Aurore, par les prétentions scientifiques. Seul nous semble "sérieux", "vrai", "réel"... ce qui peut être traduit par une formulation rigoureuse... Dans les moments où nous cherchons la rigueur, le "réel" tend à se limiter à ce que nous pouvons manipuler grâce aux outils matériels ou conceptuels que nous nous sommes forgés. Il est bien clair que nous sommes alors aux antipodes du domaine où s'épanouit la mystique.

Les psychanalystes font une distinction éclairante pour notre sujet. Ils nomment "parole vide" les discours à distance de la vie, qui parlent d'elle avec détachement, de l'extérieur, comme d'une réalité qui nous serait étrangère. Dans une "parole pleine" au contraire, celui qui parle est engagé dans ce qu'il dit. Le scientifique qui énonce ses théories s'efforce à la neutralité, sa parole est froide et vide mais efficace.

Il n'en reste pas là: qu'il en vienne à évoquer les dangers de la pollution sur l'environnement et on le voit qui s'échauffe, qui s'engage... Ses théories, jusque là vides d'implications personnelles prennent, avec le danger évoqué, une charge émotionnelle: il est vitalement concerné. Certes la science n'y gagne pas en précision, ni en théories nouvelles. Pourtant on commence à apercevoir par là que ses élucubrations nous concernent dans notre vie quotidienne, que notre avenir est en jeu. On découvre l'envie de s'engager dans cette voie, animés d'un nouvel enthousiasme. Il est donc possible de passer d'une parole vide à une parole pleine et inversement. C'est même le seul moyen de progresser vraiment.

Nous ressentons tous la différence entre les deux types de paroles, y compris quand nous nous exprimons au niveau de la foi. Il est des discussions que nous soutenons sans difficultés particulières. Nous sommes capables de disserter sans fin sur des discours concernant l'existence de Dieu, la virginité de Marie, l'Eglise, la dernière déclaration du pape ou de notre évêque... Quand nous sommes dans un débat d'idées, une fois dépassées les premières manifestations de respect humain, le dialogue s'anime sans forcément nous toucher vraiment.

Pourtant il est des questions qui nous émeuvent et nous désarçonnent davantage. On nous demande "Qu'en penses-tu?", "Comment vis-tu cela?", "Quelle est l'importance de Jésus dans ta vie?", "Quelle est la place de la foi dans ton engagement?"... et nous perdons pied. Il est certains témoignages que nous donnons sans difficultés et d'autres qui nous coûtent étrangement, quand il ne suffit plus de redire le catéchisme et qu'il faut s'aventurer sur des sentiers moins bien balisés où notre vécu se mêle à nos convictions. Moins que d'une soudaine timidité, c'est le signe que ce que nous voudrions dire est plus intime, nous concerne dans notre totalité et aussi que nos impressions sont alors tellement mêlées que nous avons du mal à faire la clarté. L'existence de chacun est parsemée de temps forts, tel celui qui a marqué Aurore, sans que nous reconnaissons leur importance.

Sans doute même que le degré d'importance vitale de ce que nous allons dire est mesurable à partir de la peur que nous éprouvons avant notre intervention –et de la jubilation qui nous envahit après. Certes nous ne sommes pas obligés de ne dire que des paroles définitives pleines d'amour, de foi vécue, d'engagement vital... Une parole sans émotion éprouvée pourra être

d'un grand prix théologique, exégétique, ecclésial..., sans être l'expression de l'engagement fondamental de notre existence. Mais les mystiques cherchent à développer les "paroles pleines" au niveau de la foi.

Ces paroles sont proches d'activités, de dialogues, d'engagements, elles mettent notre vie en jeu et nous éprouvent viscéralement. Il est des peurs simplement physiques comme la sensation de vertige qui saisit parfois le montagnard lors de passages délicats. D'autres, toutes aussi vitales, sont plus globales, quand elles conduisent à hésiter devant un engagement risqué qui met en cause, avec l'existence de celui qui prend la décision, celle de son entourage.

La tentation est de reculer devant les paroles trop engageantes: on se replie sur des sécurités, on fuit le dangereux et on recherche les certitudes d'une vie moyenne. On rencontre ce recul jusque dans la communication au quotidien, quand chacun refuse de s'aventurer au delà de ce qu'il maîtrise absolument. Les échanges sombrent dans la routine, on ne pose pas de questions trop radicales pour ne pas avoir à y répondre soi-même et se remettre en cause. Les dialogues se vident de contenu, ils se limitent au minimum à conserver pour qu'une vie sociale reste possible.

Dans la foi également on trouve des adeptes du minimum permettant de gagner son ciel... Les mystiques ont d'autres ambitions. Le lieu dont ils parlent et d'où ils parlent est la source d'où surgissent les paroles pleines, celui où ils sont concernés charnellement par l'aventure de la foi. Pour montrer la différence quand il est question de leur rapport à Dieu, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila préfèrent utiliser le terme d'**âme**. Le mot, un peu vieillot, signifie que le lien à Dieu, dans la perspective mystique, concerne tout l'homme à la fois, dans ce mélange entre corporel et spirituel que les "savants" d'aujourd'hui appellent "corps". L'esprit tel que l'on l'entend habituellement est une abstraction vide: il n'y a pas d'activité intellectuelle totalement dégagée de ses aspects corporels. Il en est de même de ce que l'on appelle communément le corps. Le limiter à une activité mécanique ou à un ensemble de réactions chimiques ne dit rien de son rôle de source de ce que nous sommes. L'âme –ou la définition moderne du corps– serait donc la partie de nous-même qui parle, sans faire de réductions matérialistes ou idéalistes.

Descartes avouait sa difficulté à faire la distinction entre le corps et l'esprit. Ses efforts ont pourtant été couronnés de succès au delà de ses espérances. Habitué à considérer après lui les deux extrémités de la chaîne que nous sommes –le corps d'un côté et l'esprit de l'autre– nous éprouvons de grandes peines à nous penser dans l'unité. Pourtant nous vivons habituellement dans cette unité; notre existence se déroule dans un espace où la différence entre le corps et l'esprit a rarement une place prépondérante.

Certes nous nous efforçons régulièrement à des activités intellectuelles, activant davantage notre aspect spirituel. Mais il est bien rare que nous réfléchissions parfaitement froidement; nos sentiments, nos envies, nos besoins, nos attirances et nos répulsions entrent dans nos raisonnements, ils en sont la chair, au point d'avoir une place dans nos moindres décisions. De même nous n'avons guère de comportement purement animal, physique: nos activités les plus corporelles, nos réflexes innés prennent une dimension sociale et sont psychologiquement marquées.

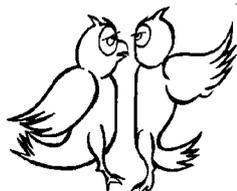
Jean de la Croix avait fortement conscience du lien unissant les activités spirituelles et les dispositions physiques. Le père Elisée des Martyrs, que nous avons déjà rencontré, en apporte un exemple:

On lui avait proposé un postulant à l'habit. Après l'avoir entendu un certain nombre de fois, il décida qu'il ne serait pas reçu, parce qu'il avait l'haleine mauvaise, signe qu'il avait les intestins gâtés. "Ceux qui sont atteints de ce mal, ajouta-t-il, ont d'ordinaire les instincts dépravés: ils sont cruels, menteurs, peureux, murmurateurs, etc. C'est en effet une

règle de la philosophie que les dispositions de l'âme suivent le tempérament et la complexion du corps." <sup>1</sup>

Il ne faisait pas bon d'avoir un ulcère à l'estomac avec Jean de la Croix... Mais au delà de l'anecdote caricaturale, on voit combien pour lui le physique n'était pas à négliger: une spiritualité qui veut se détacher du corps est une illusion. Loin d'être un obstacle à l'expression de la foi, le corps en est le seul véhicule possible et un mauvais fonctionnement physique dénote souvent d'autres déséquilibres.

Nous oublions pourtant dans nos discours cette évidence vitale et opposons l'esprit et



la matière comme si ce n'étaient pas les deux faces de la même réalité. La tentation est encore plus forte chez les chrétiens quand ils n'ont pas bien compris ce qu'était la "chair" chez saint Paul, ou les distinctions entre "la chair et l'esprit" faites par saint Jean l'évangéliste. La vieille image du corps comme tombeau de l'esprit dont il faudrait se dégager pour progresser vers la perfection et la divinité hante encore bien des mémoires.

Pourtant le terme de "chair" comporte des harmoniques dans notre langue actuelle qui expriment un peu ce que nous entendons par corps ou âme. Quand nous disons que nous sommes touchés dans notre chair par un événement, nous disons bien que nous sommes concernés totalement par ce qui nous arrive. De même la perception dite "charnelle" d'une situation suppose qu'elle touche plus que notre intelligence et beaucoup plus bien sûr que notre simple animalité, elle nous prend tout entier.

Le flou du vocabulaire, les croisements de sens entre des mots comme chair, esprit, corps, âme... font ressortir à la fois le désir de dépasser l'opposition corps et âme et la difficulté de parler de leur unité. Si les mots sont piégés, si les sens qu'on leur donne sont contradictoires, c'est qu'ils ont du mal à envelopper des expériences qui nous bouleversent sans cesse tellement elles sont radicales.



Voilà pourquoi on a parfois tendance, lorsqu'on prie, à privilégier le discours. On parle à Dieu, on lui raconte notre vie, on construit des phrases, on vérifie que ce que l'on dit est conforme à ce qu'on a appris au catéchisme ou en théologie... On privilégie ce qui est clair, ce que l'on pourrait écrire ou partager et cela est bien normal puisque c'est par l'aspect conscient que nous avons accès à nos autres facettes. Il faudrait pourtant accepter que si le discours est la fine pointe de notre foi, elle n'en est pas le tout, elle n'en est pas la chair.

La qualité de la prière ne se mesure pas à la perfection théologique de son énoncé. Il est possible d'avoir une foi sincère en parlant à Dieu sans retenue et hors des normes. De là à conclure que l'effort de rigueur est sans importance, il y a un pas à ne pas franchir, sans quoi notre foi se perd dans l'irrationnel et les délires constatés aujourd'hui dans quelques groupes. Pourtant il

---

<sup>1</sup> 17<sup>e</sup> Conseil, Les écrits spirituels p 241

est nécessaire de replacer cette opération dans son contexte pour éviter de réduire la foi à la théologie ou à l'explication scientifique de la Bible.

Nous manquons de mots pour exprimer les sentiments et les sensations contradictoires qui se bousculent en nous quand nous prions ou que nous agissons au nom de notre foi, pire même c'est le vide qui domine parfois. Les analyses des scientifiques nous montrent que ce que nous mettons sur le compte de la foi a bien d'autres origines et nous savons qu'ils ont raison. Ils expliquent tellement de choses que, si on les écoutait jusqu'au bout, notre foi se réduirait comme une peau de chagrin, jusqu'à n'être qu'un attachement irraisonné à une force qui nous dépasse. Alors nous hésitons à partager ces moments: ils nous paraissent trop personnels et sujets à caution.

Il est légitime que nous ne voulions pas d'étrangers dans nos jardins secrets, surtout s'ils viennent pour piétiner nos plates-bandes. Tout irait bien si nous étions à l'aise dans ces jardins, ce qui n'est pas vraiment le cas. Nos réactions frileuses de protection sont surtout la marque de nos faiblesses. Comprendre ce qui se passe en nous, décrypter nos aventures intérieures, supposerait un partage d'expériences, la mise en place de règles communes, une théorisation contrecarrant l'idée que la foi est une option individuelle que chacun doit régler à sa manière.

Or ce qui nous est le plus proche est aussi ce qui nous reste le plus obscur. Nous ne voyons pas ce qui est dans une proximité immédiate parce que c'est aussi par là que nous voyons. On se sert parfois d'une image pour expliquer ce phénomène, celle de la tâche aveugle de l'œil. La rétine est entièrement tapissée de cônes et de bâtonnets qui nous permettent de voir. Un seul point est aveugle: celui d'où part le nerf optique par où transitent les informations vers le cerveau. Le point par lequel on voit est aveugle. Pour voir cet endroit de notre corps on est obligé d'utiliser des moyens techniques le mettant à distance, on peut difficilement se passer d'un observateur extérieur.

Ce n'est certes qu'une image, car il y a bien d'autres points de notre corps qui sont aveugles. Celui là est particulier cependant parce qu'on voit par lui. Il nous fait réfléchir sur tout ce qui influence notre perception sans que nous en ayons conscience: notre humeur passagère, nos envies et nos répulsions, nos goûts, notre personnalité... Nous croyons être objectifs alors qu'une foule de filtres donnent des tonalités particulières à nos perceptions. Nous sommes comme le peintre qui peint moins ce qu'il voit que la manière dont il est ému par ce qu'il voit.

Il en est ainsi de notre intimité. Tout est perçu par elle et à travers elle et pourtant nous la maîtrisons mal, elle nous demeure étonnamment étrangère. Nous sommes relativement à l'aise avec nos idées, nous avons l'habitude de les manier, nous maîtrisons ce que nous pouvons maîtriser du réel grâce à elles. Alors dès que nous nous en éloignons pour nous approcher de ce que nous cherchons à appeler le corps, cette intimité chaude, troublante et un peu angoissante, nous perdons nos repères et nous sommes tentés de revenir en arrière, effrayés.

La source d'où jaillissent nos idées, nos envies, nos décisions, notre être même, nous demeure étrangère alors qu'elle nous constitue. Nous croyons nous comprendre, être transparents pour nous mêmes, et nous nous apercevons que nous sommes un mystère, non seulement pour les autres mais aussi à nos propres yeux, une énigme à déchiffrer. Il arrive même que notre entourage nous surprenne par la justesse des remarques nous concernant: étant à distance ils nous comprennent mieux que nous nous comprenons.

Le phénomène se prolonge au niveau de la foi. Il n'est pas facile de faire le point sans guide, mais la plupart des guides nous assènent des certitudes, des dogmes qu'il est indispensable de croire, des histoires attestées par Dieu lui même; ils nous décrivent des routes qu'il y a péché à ne pas suivre, des perfections que l'on est honteux de ne pas atteindre; ils nous invitent à des célébrations un peu guindées où il n'est question que de joie, de paix et d'amour... On est alors un peu pris de panique quand on compare cet étalage de prétendues évidences avec nos doutes, nos mouvements de haine, la violence de certaines de nos réactions... Ils semblent autant de manques de foi.

Même les temps qui nous ont bouleversés à certains moments de notre vie de forts qui ont été bouleversés, semblent bien dérisoires puisque chez nous ils s'estompent dans l'oubli, ils ne se reproduisent plus très souvent et peut-être plus du tout. Devant la perfection des discours que nous entendons, nous avons l'impression que ceux qui parlent sont toujours proches du niveau de perfection qu'ils décrivent, dans l'adhésion parfaite aux vérités qu'ils sont si prompts à affirmer. Nous qui ne vivons qu'épisodiquement en conformité avec les exigences de la foi, qui ne sommes capables d'intégrer qu'une infime partie du contenu révélé, nous en arriverions à nous dire que la foi n'est pas pour nous. Que tant d'hommes et de femmes prétendent adhérer sans problèmes particuliers à la Révélation, devient la preuve qu'elle n'est pas en nous qui restons empêtrés dans nos doutes.

Il est alors tentant d'abandonner l'effort de recherche en se déclarant incroyant ou agnostique, ou bien de se replier sur ce qui est clair, défini. Le seul l'effort devient de s'y conformer, sans trop se poser de questions. Il ne manque pas de dogmes, de définitions, de préceptes à respecter, mieux vaut tenter de les découvrir si on grandit ainsi dans la foi. Nous parvenons ainsi à donner à notre vie un cadre rassurant, à faire la chasse à nos doutes en nous coulant aveuglément dans le patrimoine de l'Eglise. Une telle attitude est parfois même empreinte d'une certaine grandeur par sa confiance sans faille dans une parole qui nous dépasse. Mais elle choque notre besoin de comprendre, d'être des hommes responsables.

Quand il s'agit d'amour humain ou d'amitié, nous ne sommes pas surpris de tâtonner et de l'obscurité présidant à nos relations. Personne ne songerait à se scandaliser devant les émois embarrassés d'un amoureux, ni devant les difficultés d'un couple face à la conduite d'une vie à deux. Mais quand il s'agit de foi, il faudrait que tout soit clair, évident. Les mystiques font partie de ces saints qui prennent une voie différente et qui la justifient. Ils avouent leurs doutes, leurs frayeurs, leurs incompréhensions, leurs sécheresses dans la prière. Alors que nous étions prêts à nous en accuser lors de notre prochaine confession, voilà qu'ils prétendent que c'est le signe d'une plus grande sainteté. Nous découvrons avec soulagement que la foi n'implique pas des certitudes sans failles et qu'il n'y a pas péché à hésiter sur la conduite à tenir face à un Dieu mystère.

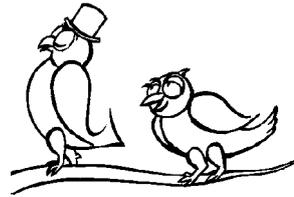
Sainte Thérèse nous explique cela à sa manière savoureuse:

"Je ne comprends pas comment cela se fait et c'est un grand régal pour moi de ne pas le comprendre, car vraiment, mes filles, l'âme ne doit pas tellement regarder les choses d'ici-bas que notre bas entendement semble pouvoir atteindre; elles n'attirent pas tellement son regard, elles ne lui inspirent pas autant de respect pour son Dieu que celles que nous n'avons aucun moyen de comprendre. Je vous recommande donc vivement, lorsque vous lirez un livre, lorsque vous écouterez un sermon ou lorsque vous méditerez les mystères de notre sainte foi, de ne pas vous fatiguer, ni user votre pensée à en chercher les subtilités; ce n'est pas pour les femmes, et beaucoup de choses ne sont même pas pour les hommes. Quand le Seigneur veut nous accorder de les comprendre, Sa Majesté le fait sans travail de notre part. Je le dis aux femmes et aux hommes qui n'ont pas reçu mission de soutenir la vérité par leur science; ceux que le Seigneur a choisis pour nous l'expliquer doivent y travailler cela se comprend et ces études leur sont fort utiles."

*Pensées sur l'amour de Dieu Ch1<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> p 1389-1390



Thérèse est bien trop femme pour être misogyne, elle se moquerait plutôt des hommes quand ils prétendent tout comprendre et tout expliquer. Reconnaître son ignorance et accepter d'y demeurer —dans le domaine de la foi— peut être une bonne chose si cela renvoie à l'essentiel: s'engager totalement à la suite de Jésus, entièrement, avec son corps sous ses aspects matériels et spirituels. Pourtant la finale du texte est importante, elle nous évite de croire que, pour Thérèse, les approches techniques et théologiques de la foi seraient sans importance. Elle les considère comme des guides de l'avancée spirituelle, des paroles vides qu'il est possible de remplir, sans que la foi s'y réduise. L'adhésion au dogme est un moyen pour aller vers Dieu, non le but ultime: la foi est la rencontre de quelqu'un. Or s'il n'est pas facile de découvrir et d'entretenir des relations avec une personne humaine, il est encore plus aventureux de le faire avec Dieu. La distance est sans commune mesure et pourtant les mystiques voudraient montrer dans quelle mesure il est possible de la combler. Ils privilégient une démarche hardie qui reste humaine, modeste et hésitante vers Dieu l'inconnu, inconnaissable en dehors de la Révélation en Jésus-Christ.

### 1. Se servir d'images

Quand les mots ne suffisent plus à rendre compte d'une expérience profonde, le mieux est de passer par des images. Jésus l'a fait en parlant souvent en paraboles. Ainsi il donnait à penser à ses auditeurs, sans les enfermer dans une pensée close. Jean de la Croix et Thérèse d'Avila utilisent sans cesse des images. Soit pour les développer, soit pour inviter à s'en méfier.



Saint Jean de la Croix se méfie tout particulièrement de l'image du **dialogue** entre Dieu et l'âme. Le "je l'avise et il m'avise" du Curé d'Ars, s'il est pris au pied de la lettre conduit à une illusion grave: celle de croire possible de dialoguer avec Dieu comme on parle avec une autre personne. Or le cheminement de la mystique, comme la théologie qui met l'accent sur l'altérité de Dieu cherche à faire la preuve du contraire et nous met en garde contre de tels simplismes.

Jean de la Croix trouve même parfaitement ridicules des expressions du genre: "j'ai dit à Dieu ou "Dieu m'a dit"<sup>1</sup> qui évoquent un dialogue. Elles pourraient à la rigueur servir d'image, mais elles sont trop dangereuses, car elles peuvent faire croire qu'elles reflètent immédiatement la réalité de la prière ou de la contemplation. L'impression de dialogue existe chez les débutants qui confondent leurs émotions et leur discours intérieurs avec une conversation avec Dieu. Elle se retrouve également chez les exaltés dont les visions, plus ou moins hallucinées, ne sauraient être prises au sérieux. En aucun cas l'image du dialogue n'est donc recommandable car elle comporte beaucoup trop d'ambiguïtés et risque d'orienter sur de fausses pistes.

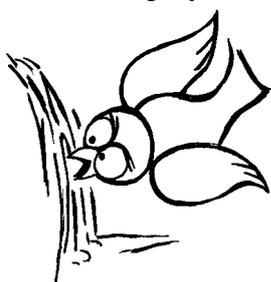
---

<sup>1</sup> Censure et jugement donnés sur les voies spirituelles tenues par une carmélite p

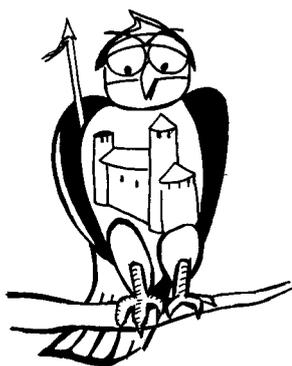
Cela n'empêche Jean de la Croix d'utiliser largement le dialogue comme ~~par Jean de la Croix poétiser~~ Le cadre est alors extrêmement différent: il est clair qu'il s'agit d'une fiction poétique et non de la reproduction d'une prière réelle. En dehors de ces cas ni Thérèse, ni Jean ne transmettent leurs prières comme un dialogue. Ils parlent à Dieu, lui expriment largement leurs pensées et leurs états d'âme, sans que Dieu leur réponde par le même moyen. Jamais ils ne se situent à égalité devant Dieu et n'exigent de lui une réponse comme si ils avaient des droits sur lui.

En règle générale nos mystiques évitent toutes les images trop réalistes qui feraient penser que les relations entre l'homme et Dieu ont lieu selon des modes humains au moins pour ce qui est de la réponse de Dieu à l'attente du croyant. Ils cherchent moins à rendre compte intellectuellement de leur démarche qu'à en faire partager la substance par des approches imagées.

La difficulté est pour eux bien sûr de rendre l'aspect charnel de la rencontre, puisque les mots se contredisent et laissent insatisfait. D'autres images, plus poétiques et donc moins sujettes à confusions sont employées.



La première est celle de **l'eau** qui coule, abreuve, jaillit, donne la vie... Elle rend assez bien compte de la relation à Dieu source unique de la vie. L'homme, comme une terre asséchée, attend l'eau qui imprègne et revivifie. Son action consiste à attendre et recevoir. L'image rend aussi la sensation de pénétration, d'imprégnation de l'homme religieux par l'Esprit. Le rapport n'est pas dans le dialogue supposé entre deux personnes distinctes, il est profondément inégalitaire en ce sens que Dieu vient habiter dans l'homme, le transforme progressivement de l'intérieur, le pénètre jusqu'à la moelle. La comparaison est fréquente dans les poèmes de Jean de la Croix avant de tenir une place dans toute son œuvre.

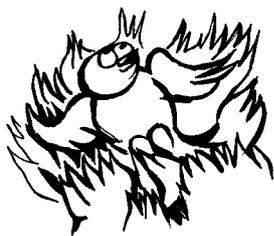


Thérèse d'Avila quant à elle utilise une comparaison plus complexe, recouvrant un peu la même expérience. *Le Livre des Demeures* dans son entier est basée sur l'image du "**château intérieur**", partie de nous-mêmes où Dieu vient habiter. Il s'agit d'une sorte de transcription du début du livre de la *Genèse* où il est dit que Dieu a créé l'homme à son image. Après Maître Eckart, un mystique rhénan du siècle précédent, Thérèse situe ce château au centre de l'homme. Depuis cette position centrale, Dieu irrigue l'ensemble de l'être et, de notre côté, nous pouvons aller vers lui en remontant d'une demeure à l'autre jusqu'à la septième et dernière où il est.

Thérèse a eu plus chance que Eckart puisqu'elle ne s'est pas faite condamner par le pape pour Eckart plus possible. Peut-être a-t-elle su mieux faire sentir qu'il s'agissait surtout d'une image qui limite à sa manière la sensation d'un face à face entre l'homme et Dieu. Ce dernier n'est pas loin dans son ciel, sourd aux appels de l'homme, il est "plus intime à moi que moi-même" selon les paroles de saint Augustin. Il s'est fait proche et je dois, pour le découvrir, traverser les barrières en revenant vers mon centre, afin de laisser place à sa lumière.

Une telle image conditionne une spiritualité qui cherche à aller vers Dieu en revenant vers la source qui me donne la vie avant de repartir vers les autres. Elle sert de cadre aussi à une conception du progrès dans la vie spirituelle conçu comme la conquête progressive d'une plus grande intériorité. Elle peut être aussi directement missionnaire. Christine, responsable en JOC, a fait cette découverte lors d'un bilan: "Les militants nous ont fait découvrir le visage de Dieu. Moi j'ai fait une découverte de la prière. Ma prière est une reprise de mon carnet de militante, c'est des réflexions. Mais comment communiquer avec Jésus, avec Dieu, avec l'Esprit? On s'adresse à Dieu mais il n'y a pas de retour, ce n'est pas un dialogue... Dieu nous a dit qu'il nous a fait à son image, donc chacun de nous est une trace de Dieu. Ce qui nous le rend plus proche c'est les gens. C'est quelque chose de bouleversant." La similitude avec le château de Thérèse est grande.

La différence d'imaginaire entre Jean de la Croix et Thérèse d'Avila —en évitant de la majorer car les croisements sont nombreux— est notable. Le mouvement chez Thérèse va essentiellement de l'extérieur où Dieu n'est pas, vers l'intérieur où il demeure. Dans le cas de Jean au contraire, Dieu vient de l'extérieur et il pénètre. C'est le sens de l'image de l'eau... bien que quelquefois la source soit située à l'intérieur de l'homme.



L'image suivante, **le feu**, se trouve surtout chez Jean de la Croix et particulièrement dans son ouvrage intitulé *La vive Flamme d'Amour*. Comme celle de l'eau, elle met l'accent sur le mouvement allant de l'extérieur vers l'intérieur. Lui reprend à Tauler —à nouveau un mystique rhénan disciple du précédent— l'image de la bûche:

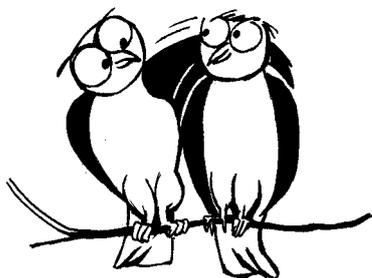
Prenons la comparaison du bois. Le feu qui va le pénétrer est celui qui l'attaque d'abord et l'enveloppe de sa flamme, pour le dessécher et le dépouiller de ses accidents fâcheux. Lorsqu'il l'aura disposé par sa chaleur, il pourra pénétrer en lui et le transformer en soi.<sup>1</sup>

Dieu est à l'extérieur de l'homme et, pour qu'il rejoigne ce dernier, il lui faut le pénétrer comme le feu entre dans le morceau de bois avec lequel il est mis en contact. L'opération est éprouvante. Jean développera l'idée que pour abolir quelque peu la différence entre Dieu et l'homme, on doit passer par la destruction des obstacles qui font écran. La jonction se fait progressivement et dans la douleur, mais la transformation est totale.

L'image est à nouveau bien utile pour guider le mystique débutant qui comprend difficilement ce qui se passe en lui. Au lieu de lui faire un grand discours et avant de lui donner davantage d'explications, Jean de la Croix évoque son expérience et donne des moyens symboliques de s'assumer dans ce moment délicat. L'approche, non scientifique, est pourtant satisfaisante parce qu'elle rend compte précisément de la situation et est cohérente avec le reste de la Tradition ecclésiale. Elle propose une logique dans ce qui, sans cela, paraîtrait tout à fait irrationnel.

<sup>1</sup> La Vive Flamme d'Amour, Strophe 1 p 1099

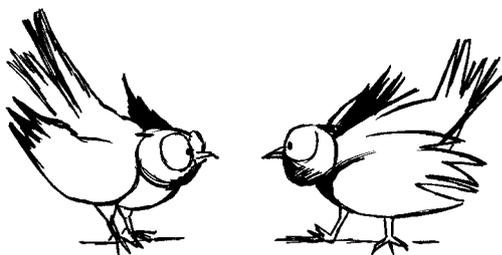
Fort de cette le croyant se sent mieux à même de supporter ses ~~échecs~~ ~~le dromier~~ ~~ses inquiétudes~~ et de poursuivre sa route sans se décourager. Si Dieu est un feu dévorant, on ne peut qu'être brûlé lorsqu'on approche de lui.



La dernière image est aussi la plus constante, tant chez Jean que chez Thérèse: il s'agit de **l'amour humain**. Elle n'est pas typiquement mystique puisqu'elle court dans toute la Bible, décrivant les rapports de Dieu et de son peuple, mais elle est très développée chez eux. Ils sont les premiers à lui avoir donnée une telle importance, en l'individualisant et en en faisant l'image des rapports entre Dieu et le mystique

Malgré cette convergence, on retrouve la différence d'imaginaire entre nos deux mystiques: ils ont chacun leur manière d'aimer. Jean de la Croix est plus conquérant, il part à la recherche de son Bien Aimé, le poursuit avant de se reposer en lui. Les rapports de Thérèse d'Avila son plus calmes, plus intimes. Elle l'accueille et le découvre comme quelqu'un de déjà présent en elle. Les sensibilités divergent.

La comparaison est extrêmement riche et l'on n'en finirait plus de la développer. Comme toutes les autres images elle met l'accent sur ce qu'a de total la rencontre avec Dieu. Les amants ne se contentent pas d'un amour désincarné et il n'y a aucune composante de leur être qui ne soit touché par ce qu'ils vivent. Les mystiques aiment donc beaucoup se reporter à cette aventure pour se faire comprendre.



Surtout que l'amour surprend toujours. On dirait un don venu d'ailleurs qui déconcerte ceux qui l'éprouvent tant il semble trop grand pour n'être qu'une expérience humaine. Il est aussi fragile et évolutif supposant des renoncements et des dépassements. Ces aspects violents et mouvementés sont eux-mêmes bien dans le style de la vie mystique qui cherche sans cesse de nouveaux équilibres. Comme les amoureux ils ont l'impression de vivre beaucoup plus que ce qu'ils sont capables de dire. Ils ne peuvent transmettre qu'une partie du foisonnement qui les remue et les pousse en avant.

Mais l'amour –comme la mystique– n'est pas toujours aussi mouvementé. Il passe par des moments de calme et de solitude, de longues périodes où il est nécessaire d'être inventif si l'on ne veut pas le voir disparaître. Sans compter l'évolution à gérer quand, après les premiers émois et les premières violences, il faut construire sur des sentiments plus apaisés en recherchant une nouvelle profondeur et de nouvelles émotions. C'est aussi le souci un peu angoissé du mystique: est-ce la fin d'un amour ou le début d'une nouvelle étape?

Sans compter le désir de fusion que l'on retrouve tant dans l'amour humain que dans la mystique. Le rêve revient sans cesse de supprimer définitivement la distance. Il est nécessaire de

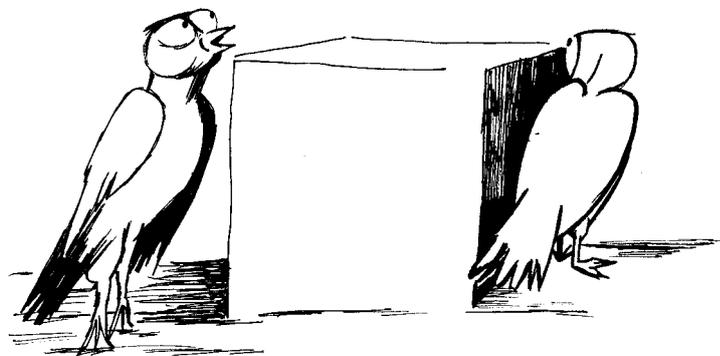
le combattre et de retrouver la différence quand on a eu, un temps, tendance à l'ignorer. Rapprochement et reprise de distances rythment successivement les démarches d'amour comme les expériences mystiques.

La persistance de l'amour est un autre des phénomènes faisant penser à la mystique. Elle est en effet relativement indépendante de la présence ou de l'absence physique de l'autre. L'éloignement, s'il est toujours synonyme de douleur, est parfois en même temps l'occasion d'une affection renouvelée s'enracinant plus profond. De plus l'amour est indépendant de la conscience immédiate et le fait que l'esprit soit temporairement occupé ailleurs ne le met pas entre parenthèses. Il rejaillit au contraire à la première occasion, parce que déjà, souvent inconsciemment, il colorait l'existence. Même celui que l'on croyait fini revient parfois, comme une bouffée d'une vie qui refuse de mourir.

Ces aspects, et bien d'autres, se bousculent dans la tête et dans l'imaginaire de celui qui cherche à comprendre ce qui lui arrive, qui voudrait bien introduire une logique, ne serait-ce qu'en utilisant des comparaisons, dans ce qui le tiraille et le laisse désespéré.

Thérèse et Jean utilisent donc largement ces images chargées d'expériences humaines. Elles permettent de communier quelque peu à leur vie et donnent la possibilité de retrouver en nous des mouvements semblables. L'image porte en elle une charge d'émotions et de significations dont on a du mal à rendre compte, mais qu'il est possible d'échanger avec des personnes avec qui on vit une certaine proximité.

Même celui qui n'a jamais franchi de montagnes pour rejoindre son Bien Aimé est capable de communier, à sa manière, avec le Cantique des Cantiques, ce chant d'amour que l'on trouve dans la Bible. Il se sentira proche de même du poème de Jean de la Croix "Où t'es-tu caché, Bien Aimé" qui est construit sur un schéma semblable. S'il ne pense pas à Dieu à la lecture, le texte éveillera en lui le souvenirs de ses amours et s'il est croyant il mêlera inextricablement le rappel de ses émotions et de ses difficultés amoureuses à sa quête de Dieu.



En lisant Thérèse il évoquera plutôt les joies et les peines des êtres qui, s'éprouvant différents, essayent pourtant de faire un chemin ensemble. La conscience de la distance entre les hommes, mise en évidence par l'amour, se révélera utile comme première approche de la distance inépuisable qui nous sépare de Dieu. Mais si des hommes et des femmes parviennent à se retrouver et à partager une vie commune malgré les difficultés réelles de l'entreprise, c'est que ce qui paraissait impossible devient imaginable, surtout si Dieu nous vient en aide.



L'image de la **paix** vient en clôture de ce tour rapide dans l'imaginaire de nos mystiques. Est-ce d'ailleurs une nouvelle image ou l'aboutissement des autres? On peut se le demander car, alors que toutes parlaient de mouvements, de recherches heurtées, de plaisirs et de douleurs, de destructions et d'édification... cette dernière évoque le calme que procure l'aboutissement de la trajectoire. Le feu a tout consumé, l'eau a imprégné l'âme dans sa totalité, l'amour cahotant a découvert un équilibre... L'angoisse s'est calmée et le désir, ayant trouvé la bonne direction, ne se projette plus de tous côtés. Il maintient la tension, mais Thérèse d'Avila qui disait "je meurs de ne pas mourir" tellement il lui tardait de rejoindre celui qu'elle aime, s'est fait une raison et utilise de son mieux le temps qui lui reste à vivre.

Jean et Thérèse n'ont pas voulu en rester là: se contenter de lancer et de développer certaines images en laissant à l'imagination du lecteur le soin de faire le reste et d'inventer les chemins concrets. Ils ont voulu aller plus loin, ce qui est compréhensible quand on a des personnes sous sa responsabilité à guider et à soutenir.

## 2. Etayer les images

Jean de la Croix en particulier a eu le souci d'explicitier ses poèmes. Il connaît les dangers de cette opération: comment retraduire dans un vocabulaire rigoureux –et donc obligatoirement réfrigérant– l'élan d'un cœur amoureux? Jean fixe d'abord les limites de son travail dans son Prologue au *Cantique Spirituel*, "Explication du chant d'amour entre l'épouse et l'Époux qui est le Christ", écrit à l'intention de Mère Anne de Jésus, prieure des Carmélites déchaussées de Saint-Joseph de Grenade:

Qui pourra mettre sur papier ce que l'Esprit révèle aux âmes embrasées d'amour dans lesquelles il réside? Qui pourra rendre par des paroles ce qu'il leur fait goûter? Qui pourra dire ce qu'il leur fait désirer? Personne assurément, pas même celles en qui tout

se passe. De là vient qu'elles utilisent des images, des comparaisons, des similitudes, des similitudes pour évoquer quelque peu ce qu'elles goûtent... au lieu d'expliquer d'une manière raisonnée ce qu'elles éprouvent...

Il est donc impossible d'expliquer avec une entière précision ce chant [son poème] composé en abondance d'amoureuse intelligence mystique et ce n'est pas ce que je me suis proposé de faire... Les paroles d'amour doivent être expliquées d'une manière générale, afin que chacun puisse en tirer profit conformément à son genre de spiritualité et à son fonds de grâce. Je me garderai donc de les réduire à un sens qui ne conviendrait pas à ce que chacun peut apprécier. Ainsi, tout en les expliquant jusqu'à un certain point, je demande qu'on ne se croie pas tenu de s'attacher à l'explication. En effet, la sagesse mystique qui opère par amour — et c'est d'elle qu'il est question dans ce chant — n'a pas besoin pour produire dans l'âme ses effets d'amour d'être comprise d'une manière distincte. Il en va d'elle comme de la foi, qui nous fait aimer Dieu sans le comprendre...

Sans doute en parlant de la relation intérieure de l'âme avec son Dieu, il m'arrivera de toucher plusieurs points de théologie scolastique. Cependant ce ne sera pas inutilement, je l'espère, que je me serai parfois exprimé sur ces sujets d'une façon purement spirituelle. Si Votre Révérence n'a pas l'usage de la théologie scolastique, qui insinue les vérités divines à l'intelligence, elle a la pratique de la théologie mystique, enseignée par l'amour. A cette école, non seulement on s'instruit des vérités surnaturelles, mais on les goûte."

La théologie scolastique est celle dérivée de l'œuvre de saint Thomas d'Aquin. Elle s'imposait sans conteste à l'époque et, pour être un croyant éclairé, il semblait indispensable de l'avoir étudiée et de la maîtriser. Or les universités catholiques n'étaient pas ouvertes à tout le monde et en particulier pas aux femmes. Thérèse a souvent évoqué son ignorance forcée et celle de ses compagnes sur ce qui concerne la théologie et même l'Écriture Sainte. Il faut dire que l'Inquisition est allée jusqu'à rendre pratiquement impossible aux gens simples la lecture de la Bible: en 1559 elle interdisait toute traduction de ce livre en espagnol et les religieuses, comme beaucoup, ne savaient pas le latin... En parlant de théologie mystique Jean met l'accent sur un autre domaine, celui de l'expérience spirituelle, basée sur l'amour. Pour des femmes totalement dépendantes du savoir des prêtres et brimées dans leur élan vers Dieu, s'ouvre une voie reconnue, bien que parfois juste tolérée par la hiérarchie: la mystique. Il n'est pas nécessaire d'être un grand théologien pour la pratiquer.

Pourtant tout n'est pas dans l'expérience. Jean de la Croix cherche à équilibrer le rapport entre connaître et rencontrer, entre goûter et comprendre. On rencontre seulement ceux que l'on connaît, il y a pourtant un risque de perversion dans la volonté de connaître. Comprendre, conduit à mettre la main sur l'objet de l'étude, à vouloir le dominer, à voir de quelle manière utiliser ce que l'on découvre. C'est du moins ce qui se passe avec la connaissance scientifique. Elle ne contemple pas l'objet, son activité n'a rien de gratuit à part, de temps en temps, le plaisir de la recherche. Elle est en quête de moyens pour avoir prise sur lui.

D'autres rapports aux choses sont envisageables, privilégiant la communion: à la manière des artistes, des amoureux de la nature ou des poètes, nous l'avons vu en parcourant les images utilisées par nos mystiques. Celui qui cherche à communier avec les gens et avec les choses veut éviter de les enfermer dans le carcan de ses idées et de ses pratiques. Il est davantage avide de découvrir les similitudes, il est attentif à ce qu'il éprouve au contact de l'autre et à ce qu'il produit dans la relation.

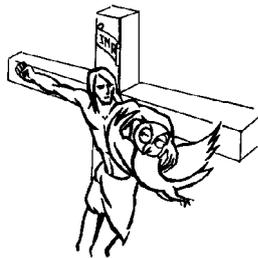
Ainsi, après des années de rapports agressifs d'exploitation avec la nature, on découvre qu'il faut la respecter afin d'éviter de mettre notre avenir en danger, qu'il vaut mieux la considérer comme un partenaire plutôt que comme un simple réservoir de matières premières à

notre disposition. Au niveau des relations inter-personnelles il est encore plus essentiel que le respect mutuel devienne la règle dominante. Les temps où l'on essaye de se comprendre sont surtout des moyens de dépasser les périodes au cours desquelles la communication est difficile. Ils ne sont pas un but en eux-mêmes.



Dans les rapports humains on a parfois besoin d'analyser: quand la rencontre se heurte à des difficultés, que les obstacles se multiplient et font écran, quand on commence une relation et qu'il faut bien apprendre à se connaître... Pourtant la relation ne saurait reposer sur les seuls rapports froidement analysés, ils viennent en second pour faire la clarté, démêler les imbroglios, ouvrir des pistes nouvelles. Sans quelque-chose à organiser, sans un fonds de relations suffisamment riches, sans un rapport direct de personnalités se heurtant l'une à l'autre et cherchant à communiquer ils seraient inutiles.

Quand il s'agit de Dieu les relations sont forcément différentes. Il manque le lien physique, l'échange de paroles à travers lesquelles se nouent les dialogues. Dieu est toujours au delà de ce que nous sommes capables d'en dire, il n'est pas avec nous dans des conditions humaines de dialogue, il est inconnaissable.



Heureusement Jésus est venu, il nous a ouvert la route vers lui... Nous parlons de l'Écriture comme d'une Parole de Dieu, Parole vivante capable encore de nous bouleverser, de se révéler pleine d'une présence.

Certains y voient surtout le contenant des grandes avenues de la foi. Ils invitent à les découvrir et à les parcourir, à les méditer pour se comporter conformément aux perspectives chrétiennes. Nous n'avons pas beaucoup à inventer alors —l'essentiel étant dégagé par la théologie, systématisée par des siècles de christianisme— il nous reste à l'adapter pour aujourd'hui. Les orientations des spécialistes servent de points de repères pour que enthousiasmes et délires ne nous entraînent pas trop loin des axes ouverts par Jésus. Les mystiques s'y réfèrent constamment, sans en faire il est vrai l'essentiel de leurs préoccupations. Aux grandes voies, ils préfèrent les chemins de traverse, ceux qui se perdent dans la forêt, ceux où l'on flâne avec plaisir, mais où parfois on est saisi par l'angoisse de se perdre.

Et les mystiques se sont perdus souvent. Ils sont parfois à la limite de l'hérésie. Jean de la Croix a passé 9 mois dans les prisons de son ordre religieux: on l'accusait de rébellion. Thérèse d'Avila a lutté longtemps avant que sa volonté de réforme ne passe dans les faits. Maître Eckart est resté suspect aux yeux de Rome. Joachim de Flore comme Thomas Münzer ont été condamnés par l'orthodoxie catholique ou luthérienne, sans parler de Giordano Bruno qui a fini brûlé sur un bûcher de l'Inquisition à une époque où, par "humanité", on étranglait les condamnés avant d'allumer le brasier....

On supporte difficilement ceux qui s'écartent des sentiers battus. Tel est pourtant le choix des mystiques: exprimer ce que les autres n'osent pas dire et qu'ils vivent pourtant; laisser une place à l'obscur, privilégier la démarche globale de l'homme allant vers Dieu avec tout ce qu'il est, tout ce qu'il veut, quand il s'engage tout entier, loin des approches essentiellement intellectuelles.

La phase de découverte, au cours de laquelle on essaye des manières nouvelles d'être, où l'on a envie de pousser un peu plus loin les comportements habituels, où l'on décide de négliger pour une fois les barrières sociales qui nous enferment, où l'on se dit que l'on ne va pas faire taire cette voix en nous qui invite à prendre des chemins que personne n'a encore empruntés... est la seule à intéresser vraiment les mystiques. Une telle attitude est dangereuse pour une institution comme l'Eglise car elle la déstabilise. Les religieux qui ont emprisonné saint Jean de la Croix n'étaient pas obligatoirement plus méchants que les autres, ils ont eu peur que les bouleversements induits par son attitude radicale bouleverse trop leurs habitudes, leurs tranquillités, mette en danger le pouvoir qu'ils exerçaient sur l'ordre.

La peur de la nouveauté passée, on s'habitue, on se rend compte qu'il est possible de composer avec les nouvelles données. Le pouvoir les assimile et on retombe malheureusement dans une routine nouvelle. Ce mouvement est habituel dans l'Eglise comme dans toute institution humaine: on commence par rejeter le neuf, puis on s'y habitue, on l'intègre dans un espace plus vaste avant de le codifier jusqu'à le banaliser parfois. Le travail de la théologie est essentiel dans ce processus: il permet de ramener l'inconnu de la nouveauté au connu de la Tradition. Les élans essentiels sont soulignés dans la mesure où ils sont en conformité avec le message évangélique, les propositions trop hasardeuses sont rabotées, les hérésies rejetées. Le patrimoine grandit ainsi, se diversifie, s'enrichit d'expériences nouvelles à condition qu'elles supportent le crible de la grande Tradition.

Les mystiques restent suspects, tant qu'ils ne sont pas intégrés ou lorsqu'ils se révèlent impossibles à réduire. Leur spécialité est la phase exploratoire de la foi, la partie expérimentale. Certes Jean de la Croix comme Thérèse expliquent ce qui leur arrive, ils font la preuve de leur proximité avec l'Evangile, ils demandent à des théologiens de confirmer leurs intuitions premières... mais uniquement pour ne pas être rejetés par tous et pour guider leurs frères tentés par leur expérience. Ils n'appliquent pas une théorie découverte dans les livres ou dans les sermons, ils poussent leurs expériences personnelles jusqu'au bout, sans s'occuper ni des conséquences ni de leur orthodoxie.

Ce n'est qu'après qu'ils vérifient leur conformité à l'Evangile et ils sont tout heureux de constater qu'ils sont toujours d'Eglise. En fait ils n'en avaient jamais douté. Psychologiquement ils s'en sont toujours sentis parti prenante: ils savent en qui ils ont mis leur confiance, ils expérimentent la droiture de leurs efforts et ils en constatent les effets bénéfiques. Pourtant il ont à dépasser les premières résistances de l'Eglise institution. Quand il s'agit des plus grands mystiques, la méfiance de l'Eglise est essentiellement sociologique, au sens où elle se méfie dès l'abord de ceux qui risquent de mettre en cause son équilibre de société humaine. Les nouveautés peuvent être tout à fait évangéliques mais elles ont besoin d'un contrôle quand il y a danger que tout l'édifice soit déstabilisé.

Il n'y a pas que les chrétiens à faire cette expérience. La démarche est d'abord celle d'hommes et de femmes allant jusqu'au bout de leurs choix, de leurs rêves, de leur désir. On trouve des mystiques dans toutes les grandes religions, où ils apparaissent toujours comme des marginaux. Leurs expériences sont étonnamment semblables qu'ils soient indous, musulmans ou juifs. Chez les bouddhistes également on trouve de grandes formes de mystique, bien qu'ils n'aient pas à proprement parler une religion.

On trouve des ressemblances jusque dans les manières de conduire l'entrée dans une démarche mystique. Jean de la Croix, quand il s'absentait quelques temps des monastères dont il avait la responsabilité avait coutume de laisser aux frères ou aux sœurs de courtes maximes qu'ils avaient à méditer chaque jour et sur lesquelles ils rendaient des comptes lors du retour du maître. On retrouve dans le bouddhisme zen la même pratique de répétition quotidienne et de méditation sur un *mantra*, sorte d'énigme étrange à approfondir et sur laquelle le moine est interrogé régulièrement afin de mesurer les progrès accomplis. Les sentences de Jean de la Croix sont moins énigmatiques mais basées également sur la répétition et la "ruminantion". "Jusqu'à ce que je revienne, faites ce que fait la petite brebis, ruminez ce que je vous ai enseigné tout le temps que j'ai été ici."<sup>1</sup>

Nous sommes donc devant une démarche humaine avant d'être religieuse. L'attrait de la transcendance n'est pas le seul à provoquer chez des hommes un tel désir d'absolu. On le trouve hors du christianisme et même hors de la foi en un Dieu personnel.

Nous sommes dans ces cas devant une nouvelle manière de comprendre l'expression de prière prenant le corps. L'expérience mystique ne dépend ni d'une langue, ni d'une société, ni d'une religion particulières. La possibilité en est ouverte par la manière dont nous sommes constitués comme hommes avec notre intelligence qui accède au réel sans en solutionner l'énigme. Le fossé demeure entre les hommes et entre eux et le reste de la réalité. Il empêche radicalement l'accès à la certitude de posséder la vérité. Il garde l'homme ouvert: désirant combler ce vide par tous les moyens à sa disposition ou jouissant de ce vertige et avide de s'y mouvoir.

En tant que "fils de Descartes" nous sommes un peu handicapés. Entrés dans une logique donnant la priorité au clair et distinct contre l'obscur et le difficilement exprimable, nous avons tendance à suspecter systématiquement ce qui passe difficilement par le moule des logiques scientifiques ou techniques. Nous ne saisissons pas toujours que le clair est une manière d'organiser ce qui est obscur, mais que l'obscur est la base, la matière première, la chair de notre existence. On ne peut l'éluider quoiqu'il nous échappe dans sa totalité. Ne donner une place qu'à ce qui est clair et distinct comme s'il n'y avait que cela de vrai, conduit à se couper de la source de la vie qui jaillit de l'inconscient, du patrimoine de l'humanité sédimenté en chacun et sur lequel nous construisons notre identité personnelle, souvent confusément.

Les sciences elles-mêmes évoluent. Les mathématiques, leur outil essentiel, s'affinent et ouvrent des champs de plus en plus vastes. La mécanique quantique s'intéresse à l'obscur, on commence à tenir compte et à intégrer dans l'observation des contradictions ignorées jusque là... On cherche toujours à faire entrer le réel dans des lois, mais on les élargit afin qu'elles soient moins un carcan. Et puis surtout beaucoup de scientifiques redécouvrent la modestie des anciens alchimistes. Ces derniers, emportés par leurs rêves fous de transformation de la matière, savaient progresser respectueusement, en tâtonnant dans la découverte de ses mystères. De même les savants d'aujourd'hui sont d'autant plus humbles qu'ils s'occupent de réalités démesurées comme l'astro-physique ou petites comme les recherches infra-atomiques.

D'autres cultures ont un temps d'avance sur la nôtre pour dépasser le rationalisme obtus. D'où l'attrait que l'on retrouve périodiquement pour des mystiques venues d'ailleurs. Des hommes s'enthousiasment pour l'indouisme ou le bouddhisme, partent à la recherche de gourous ou d'expériences extra-sensorielles, se mettent au yoga, recherchent leur *koan*, partent à la découverte de leurs vies antérieures... On en viendrait presque à oublier que des hommes et des femmes, de l'intérieur de notre culture et de la religion chrétienne, sont allés très loin dans l'aventure. Leurs manières sont certes beaucoup moins surprenantes pour un occidental, mais d'une profondeur comparable. Quand on passe par Jean de la Croix ou Thérèse, on retrouve, chez les mystiques venus

---

<sup>1</sup> Œuvres complètes p 263-234

d'ailleurs, des ressemblances troublantes tout en étant moins pressé de goûter à leurs expériences exotiques. Il n'est pas indispensable de renier nos manières d'être pour dépasser les routines religieuses, il suffit de choisir ses maîtres, de radicaliser un certain nombre de nos choix et de nos intuitions. Pour ce faire nous ne manquons pas de guides à l'intérieur et à l'extérieur de la foi dans notre milieu culturel.

Dans les mystiques que nous avons pris pour guides, la foi chrétienne est une donnée de base. Il est vrai que ce n'est pas la doctrine qui est au centre de leur foi mais leur expérience. La mystique chrétienne est bien la tension de tout un être vers un Dieu qui attire et brûle. Elle ne faiblit pas, ils en décrivent les aspects positifs et les moments difficiles. On trouve des expériences semblables dans d'autres religions comme dans d'autres cultures, pourtant quand il s'agit de Thérèse, ses expériences mystiques se coulent dans la foi trinitaire en un Dieu Père, Fils et Saint Esprit et non dans la référence au cycle des réincarnations dont il faut sortir. Elles passent par la pratique régulière des sacrements et des diverses dévotions et coutumes ecclésiales. Elles s'appuient sur Jésus, le seul médiateur entre son Père et les hommes. Thérèse prie, communie, se nourrit de la Bible quand elle le peut, rencontre des prêtres qui la guident, partage avec ses sœurs et avec des personnes étrangères au couvent... Les mystiques ne fabriquent pas une autre religion, ils s'investissent plutôt dans la leur au point d'ouvrir une manière inusitée d'en vivre et d'en parler qui nous interroge.

Jean de la Croix est dans la même ligne. On trouve rarement dans les discours d'Eglise la mention de la nuit de la foi, pourtant il est bien de l'Eglise catholique, sans ajouts ni innovations particuliers. Il n'invente pas un dogme nouveau, mais raconte de quelle manière il vit concrètement sa relation à Dieu, dans les jours clairs comme dans les jours sombres. Si nous nous y retrouvons malgré l'investissement moindre qui est le nôtre, c'est bien que nous sommes sur la même route... bien en arrière. Ce qu'il vit, est de notre planète: le récit de nos rêves, des difficultés dans lesquelles nous sommes empêtrés. Il y a une différence de degré, pas de nature.

Malgré tout l'expérience est seconde dans la mystique, au moins chronologiquement. Sans entrer dans le dilemme de ce qui est premier entre l'œuf et la poule, les choix de ces spirituels seraient incompréhensibles si la foi officielle de l'Eglise ne les précédaient pas. Ils naissent et prennent corps chez des croyants, qui ont fait de la théologie ou ont reçu un enseignement de l'Eglise. Ils sont familiers de l'Écriture à l'époque où les Bibles de poche étaient rares et les traductions interdites. L'expérience surgit sur un terrain préparé: pour devenir mystique à la manière de Thérèse ou de Jean il faut avoir été instruit dans la foi chrétienne, structuré par un enseignement.

Même celui qui n'est pas passé par la catéchèse habituelle de l'Eglise est —encore pour un temps dans nos pays— modelé par certaines traditions venant du christianisme. On trouve en lui un écho d'un donné religieux, rarement clarifié, mais qui donne une couleur à beaucoup de manières d'être. Ainsi certains font des expériences fortes de type religieux, avant d'avoir adhéré à une Eglise, sans même être croyant. Il n'empêche qu'ils traduisent ce qui leur arrive avec les moyens à leur disposition, très dépendants de leurs cadres culturels, ou bien ils ne savent pas traduire ce qui leur arrive. Ainsi José me disait: "Je ne prie pas, mais je reprends ma journée le soir et après je me sens bien. J'ai remarqué que ceux qui prient éprouvent la même chose."

Des expériences mystiques éclosent à l'extérieur des Eglises, mais une mystique a besoin pour s'épanouir de groupes capables de la soutenir et de l'inspirer par. Le mystique chrétien, adhérant globalement à l'ensemble, circule à sa manière dans le donné révélé, utilise les éléments qui le font vivre et se heurte à d'autres. Les mystiques ont des rapports tumultueux avec le Dieu qui leur a été présenté mais on en retrouve trace dans la Bible ou dans la Tradition de toutes leurs insistances, même quand elles surprennent ou choquent.

S'ils s'en tiennent à la vérité de foi, ils en restent aussi à la théologie classique, au verbe de Thomas d'Aquin. Sachant que Dieu est infiniment au delà de ce que l'on peut en dire, ils se contentent de faire confiance à leurs prédécesseurs dans la foi, sans vraiment y investir.

Renonçant à expliquer la foi ou à la justifier, ils racontent du mieux qu'ils peuvent la voie qu'ils prennent pour rencontrer Dieu. L'essentiel est que leurs disciples fassent la route après eux. On n'explique pas une rencontre personnelle, elle se partage uniquement avec ceux qui l'ont tentée. Aussi le mystique décrit-il le chemin qu'il a pris, les difficultés rencontrées et les joies éprouvées. Seuls peuvent le comprendre ceux qui, croyants ou non, ont fait des expériences semblables, même modestes. Chaque rencontre est unique, on ne peut ni la renouveler ni en rendre compte totalement, il est juste possible de l'évoquer. Mais pour celui qui va dans le même sens, l'évocation est un soutien, une garantie qui donne confiance: il trouve des compagnons de route.

C'est ce qui manque à celui qui fait des expériences contrastées mêlant la confiance et le doute, l'amour et la haine, la foi et les rejets... Il a tendance à se croire seul, abandonné de tous et de Dieu, pauvre au milieu de croyants confirmés ou au contraire fier d'être débarrassé d'illusions enfantines. Trouver quelqu'un que l'on admire et qui fait le récit de joies et d'interrogations rappelant les nôtres remet nos questions à leur juste place: ce sont les réajustements normaux d'une foi qui sort de ses premiers balbutiements ou qui cherche de nouvelles bases.



Jean de la Croix comme Thérèse font part de ce qui se passe en eux quand ils font oraison: quand ils prennent du temps pour se mettre en présence de Dieu et pensent être en rapport avec lui. Comme pour tout homme de foi, il leur est difficile d'exprimer le mouvement interne qui les habite, mais ils cherchent pourtant des mots pour le dire. L'effort est essentiel: il leur permet de faire la clarté en eux mêmes et surtout de communiquer ce qu'ils ressentent. Ainsi ils en aident d'autres à éviter la confusion, à ne pas flotter au gré des émotions successives, à éviter de confondre la foi avec ses conséquences psychologiques.

L'explication était d'autant plus importante que l'oraison n'avait pas bonne presse à leur époque. Les inquisiteurs comprenaient que l'on éprouve le besoin de parler à Dieu en utilisant les prières consacrées, que l'on se mette en sa présence au moments des célébrations, des offices, des processions et des autres pratiques organisées par la hiérarchie... Par contre se lancer dans une prière personnelle, en inventant les mots au fur et à mesure, en acceptant même de se taire et de laisser son imagination s'assécher leur paraissait d'emblée suspect. Celui qui prie par lui-même est déjà en danger d'hérésie! La vérité ne peut venir que par l'Eglise, alors mieux vaut se soumettre tout de suite à son enseignement et se couler dans ses pratiques... Les censeurs de l'époque toléraient encore que des hommes instruits de la religion —surtout s'ils étaient prêtres— se lancent dans l'aventure, mais pas les autres et surtout pas les femmes... Aussi les livres sur l'oraison avaient-ils été interdits.

Dans ce contexte l'entreprise de Thérèse en particulier —et de celles et ceux qui lui ont demandé d'écrire— prend un relief particulier. La lecture de la Bible en espagnol étant interdite, un livre vivant s'ouvrait, redonnant envie de progresser, de chercher, permettant aux femmes de croire qu'elles aussi étaient capables de sainteté, leurs faisant découvrir une nouvelle dignité puisque l'amitié avec Dieu devenait possible. Une nouvelle voie leur était proposée hors de la soumission à leur mari et à l'Eglise. Thérèse et Jean proposent de leur servir de guides.

Sans aide il est difficile de faire la lumière sur ce qui nous arrive. Quand il s'agit des rapports de foi, Dieu lui-même succède de comparaisons dans la vie quotidienne. Force est d'inventer des formes particulières de discernement. Comment savoir si la baisse des émotions est le signe d'un renforcement ou d'une diminution de la foi? Avec des personnes humaines, la qualité des échanges est vérifiable bien que difficilement. Avec Dieu comment faire le tri sans se contenter de ce qui est clair et distinct, clairement codifié par la foi traditionnelle?

Pour laisser une place à ce qui vient de l'intérieur, au plus près des mouvements de la vie de foi, il devient nécessaire de se laisser guider par des hommes et des femmes qui ont fait les mêmes choix et vivent la même aventure.

Eux mêmes ont éprouvé le besoin de vérifier leurs intuitions pour échapper au délire. Le chrétien cherche à savoir si ce qu'il vit est humainement équilibré. L'aide des psychologues, psychanalystes, sociologues ou autres spécialistes lui est précieuse, mais elle est insuffisante: il a également besoin de points de repères dans la foi de l'Eglise. Qu'il vive des moments forts dans son existence est une chose, qu'ils soient humainement équilibrés est rassurant, que ce soient des expériences d'Eglise est une question dont il ne peut pas juger seul.



D'où l'importance de ceux que Thérèse nomme les "savants". Elle n'est pas intéressée d'abord par leur expérience personnelle. Ils peuvent être des hommes d'oraison, il est même préférable qu'ils aient une vie intérieure développée. Pourtant leur connaissance leur vient d'ailleurs. Ils puisent ce qu'ils savent dans la Tradition de l'Eglise, dans l'Écriture ou dans leurs rapports avec d'autres personnes de foi. Ensuite ils organisent leurs découvertes, font des rapprochements plus ou moins hardis, comparent les théories étudiées et les comportements qu'ils observent en eux et autour d'eux...

Leur travail est moins d'inventer que de connaître par avance les points d'aboutissement, comme les moyens d'entrer dans la foi. Ils n'ouvrent pas de voies nouvelles, ils connaissent celles qui ont été empruntées jusque là par les croyants, ils y ont réfléchi, les ont systématisées, codifiées. Ils sont donc capables d'authentifier des expériences particulières et de rectifier des pistes faussées. Mais là ne s'arrête pas leur utilité. Connaissant par avance le but recherché, ils sont capables de l'anticiper, de le désigner et par là de redonner du courage aux croyants défaillants. Il est courant de se croire seul dans son cas. Le "savant", s'il laisse parler, permet à l'autre de mettre des paroles sur ce qu'il vit et quand il fait le récit d'autres expériences il ouvre des issues, il sort le croyant hésitant de son enfermement angoissé, il lui montre que son aventure est avant tout humaine et partagée par d'autres.



Mais tout savoir à l'avance est insuffisant, comme le montre l'apologue du hérisson.



Un jour le hérisson vint proposer une course au lièvre. Celui-ci, sûr de sa victoire, accepta sans hésiter. Les voilà tous les deux à l'entrée d'un rang de vigne. Ils partent de toute la vitesse de leurs pattes, mais quand le lièvre arrive au bout du rang, le hérisson est déjà là. La revanche et la belle ne changeront rien au score: le hérisson est toujours au point d'arrivée avant le lièvre. Ce dernier tout essoufflé par ses courses n'y comprendra rien, d'autant que son concurrent n'a pas l'air de souffrir de l'épreuve. La solution de l'énigme est connue: le hérisson avait un jumeau qui attendait le lièvre à l'autre bout du rang de vigne...

Ce ne pourrait être qu'une plaisanterie, mais tout apologue a une morale. Ce n'est pas tout d'être le premier et de tout savoir par avance, **il faut aussi faire la route**, particulièrement au niveau de la foi. La connaissance donnée par les livres, y compris par "le Livre" n'est pas la foi. La foi est avant tout expérience, pratique, avancée cahotante à la suite de Jésus. Le théologien est toujours le premier et quand on lui fait part d'une découverte personnelle il a toujours les moyens de nous montrer que nous ne sommes pas les premiers à l'avoir faite. On est parfois découragé de dépenser autant d'énergie pour explorer des voies qui nous semblent nouvelles, pour finir par arriver où le théologien est déjà. Pourtant on a tort puisque c'est cela qu'on lui demande. Cela ne le rend pourtant pas automatiquement meilleur croyant. Lui aussi est invité à faire la route. Comme il y a des conseillers matrimoniaux qui divorcent, il y a des théologiens qui passent par des nuits de la foi et c'est heureux.

Il en est de même du spécialiste de la Bible. Il connaît le Livre sur le bout des doigts. On ne peut guère espérer le surprendre par une interprétation inédite, il est comme le hérisson, toujours déjà là. Pourtant entrer dans le texte au cours d'une démarche de foi, suppose, de sa part comme de la nôtre, une plongée dans l'inconnu de la Parole de Dieu. Elle nous interpelle à travers des mots dont on ne peut sans danger négliger la datation et l'origine, mais il faudra bien à un moment ou à un autre quitter le domaine de la science et écouter la Parole pour aujourd'hui.

Quand les mots de la Bible deviennent vie, quand le mystère de la sainte Trinité n'est plus un casse-tête où  $1=3$  mais une invitation à aimer, quand les paroles répétées dans la prière bousculent l'existence, quand le vide intérieur devient insupportable, quand le souci de Dieu poursuit comme le souvenir d'une personne aimée... l'entrée dans le monde de la mystique se précise.

Une infirmière en soins intensifs m'écrivait: "J'ai pris conscience que lorsque cessent mes activités et que mes préoccupations deviennent moins pressantes, la pensée de Dieu revient aussitôt spontanément à mon esprit d'une manière ou d'une autre. Cela veut dire que l'on ne s'est pas quitté de la journée si, dès que mon esprit n'est plus absorbé par le travail, je reprends conscience de la présence de Dieu." C'est bien cela prier avec son corps ou avec son âme. La présence à Dieu ne se limite pas aux moments pendant lesquels j'y pense, elle les déborde de partout.

Pour exprimer cette présence constante, les mystiques ont deux types d'images que nous avons déjà rencontrées et que nous allons approfondir:

-Thérèse utilise le plus souvent l'image d'un Dieu présent en nous, au plus intime, que l'on peut rejoindre en retrouvant son centre et en se purifiant des obstacles intérieurs qui font écran entre lui et moi. Elle prend au pied de la lettre le premier récit de la *Genèse* où il est dit que Dieu a créé l'homme à son image. Adhérer à cette idée a selon elle comme conséquence que

Dieu habite en nous et qu'il faut rapprocher par la méditation de ce lieu par lequel nous sommes proches de lui. Nous n'avons pas à le chercher bien loin, ce qui explique sa présence immédiate pour celui qui le cherche et l'a déjà trouvé.

-Jean de la Croix utilise lui aussi la première image, tout en privilégiant une autre: celle de l'amoureuse à la poursuite de son bien-aimé. Quand elle l'a trouvé elle se repose sur son sein. L'image dominante n'est plus celle d'un Dieu en nous, mais de nous en Dieu. On peut comprendre à partir de là également l'impression de proximité ressortant du témoignage précédent: dès que je m'arrête je reprends conscience que je suis plongé en Dieu et j'ai la sensation sécurisante d'être aimé.

Etre en Dieu ou retrouver Dieu en nous sont deux images servant de cadre global à la spiritualité des mystiques. Qu'ils privilégient l'une ou l'autre semble dépendre davantage d'une tournure d'esprit que d'un choix théologique, ils passent d'ailleurs de temps en temps de l'une à l'autre et cela importe peu. L'essentiel est de souligner l'importance des images dans une démarche spirituelle. On considère souvent les paraboles comme des images permettant de comprendre une idée trop difficile. Ici il ne s'agit pas de comprendre mais de vivre, de donner un cadre imaginaire à nos efforts pour aimer Dieu. Que Dieu soit en nous ou que nous soyons en Dieu a peu d'intérêt pour le théologien qui sait déjà que Dieu est partout... l'importance est plutôt pour les amoureux de Dieu: les uns privilégiant la quête intérieure alors que d'autres, peut-être plus extravertis, préféreront se reposer en lui. Sans compter les autres images qui foisonnent dans les textes mystiques et que nous rencontrerons au fil de notre découverte.

Sans de tels modèles imaginaires, il n'y a pas de spiritualité possible car dans ce domaine la conformité avec la théologie importe moins que l'efficacité de la démarche religieuse. Le but reste de privilégier une approche globale de Dieu, avec sa chair, contre une vision trop uniquement intellectuelle, dans la recherche et la rigueur restent.

Une phrase empruntée par Jean de la Croix à Guigues le Chartreux exprime la dualité entre l'effort de la recherche et l'élargissement dans la spiritualité:

Cherchez en lisant et vous trouverez en méditant; appelez en priant et l'on vous ouvrira dans la contemplation <sup>1</sup>
--

La maxime, dans sa forme ramassée, met l'accent sur ce qui me semble être le fondement de l'expérience mystique, mais aussi dans toute démarche véritablement chrétienne: l'alternance et l'équilibre à trouver entre:

-les périodes d'activité pendant lesquelles le croyant est acteur et conduit sa démarche vers Dieu et

-les périodes de passivité pendant lesquelles il perd l'initiative et où il est persuadé, dans la foi, que c'est Dieu qui agit.

Le premier volet nous est davantage familier. Tout croyant cherche, s'instruit de la religion... il lit la Bible, fait de la théologie, il participe à des rencontres avec d'autres chrétiens afin de confronter sa foi en Eglise... il fait enfin des efforts de prière, c'est-à-dire qu'il construit des phrases, qu'il met en ordre ses idées, les écrit éventuellement, formule des demandes et adresse à Dieu ce qu'il a élaboré.

Le deuxième volet nous surprend un peu plus parce que l'on en parle moins couramment. Pourtant des expériences toutes humaines connaissent ce balancement. Ainsi que connaît de la montagne l'alpiniste qui ne s'arrête pas pour admirer? Sans effort de sa part dans la montée, il n'aura pas l'impression de plénitude qui récompense le dépassement de soi. Mais la pause si elle rend fier de ce que l'on a réussi, ouvre aussi à la communion avec la montagne qui accueille, contre laquelle on lutte et avec qui on se sent bien.

---

<sup>1</sup> Les Ecrits spirituels n°156 p 286

Il en est de même les activités artistiques. Par l'étude on découvrira des faces ~~avec des nuances sympathiques. Par~~ tableau. Pourtant l'émotion artistique n'est pas dans la recherche, elle est dans l'abandon aux flots de la musique, dans la succession de moments d'analyse et de moments de réceptivité gratuite.

Le balancement entre l'actif et le passif est présent jusque dans le quotidien. Nous nous plaignons souvent de ne pas avoir le temps de nous arrêter pour jouir de ce que nous faisons. En effet le danger est grand d'enchaîner sans arrêt des activités, de nous lancer dans des actions, sans prendre les temps d'arrêt nécessaires pour en goûter l'intérêt, pour en découvrir le sens. Celui qui ne s'arrête pas se disperse, oublie le but de sa quête, fait entrer la routine jusque dans ses occupations les plus nobles.

Dans la foi aussi l'équilibre est à conserver. Dire des mots à Dieu sans arrêt n'a pas de sens, il faut que l'on s'arrête... On lit la Bible avec attention, on cherche à la comprendre, on utilise pour cela les travaux des spécialistes, mais, si l'on est chrétien, vient un moment où l'on fait une pause pour laisser le texte retentir en nous. La contemplation comme la méditation ne nous sont donc pas étrangères. Ce qui nous manquerait plutôt ce sont les moyens de comprendre et de maîtriser ce qui se passe en nous dans ces moments là.

Comment ne pas confondre contemplation et rêveries stériles? Il vient des idées à tout le monde après une lecture biblique, sinon ce ne serait pas la peine de s'y appliquer. Le danger est de les prendre trop facilement pour de nouvelles paroles de Dieu ou au contraire de les rejeter sans examen comme sans intérêt. N'importe qui a des expériences fortes au cours de la prière, de célébrations, ou même dans la vie courante, en dehors même de tout contexte de foi. Est-ce que cela a une importance quelconque? Faut-il s'en méfier et jusqu'à quel point?

Il n'y a pas de doute que l'articulation entre les deux moments est essentielle. Il y a moins de chance de rêvasser si la prière qui a précédé a été de qualité et bien articulée sur la foi de l'Eglise. On projettera moins nos moindres phantasmes dans la méditation suivant la lecture des textes bibliques si l'on s'est donné des règles de lecture. D'autant que c'est la seule chose qui soit vraiment maîtrisable par nos efforts. Le reste échappe souvent à notre volonté.

Comme tout ce qui vient du corps, des profondeurs des sédiments accumulés au cours de notre existence, nous ne sommes pas consciemment à l'origine de ce qui nous traverse l'esprit ou ébranle notre sensibilité. Notre contrôle vient a posteriori, si du moins notre jugement est éclairé. Thérèse et Jean ont été des réformateurs et des responsables de communauté. Leur souci constant a été de guider des croyants en recherche, de dénoncer les fausses pistes, de proposer des manières de revenir sur le droit chemin de la recherche de Dieu. Ils ont eu à discerner entre ce qui venait du diable, de l'imagination, des "faiblesses des femmes" comme disait Thérèse..., de l'orgueil, des diverses formes de dépression ou de folies mystiques et de Dieu.



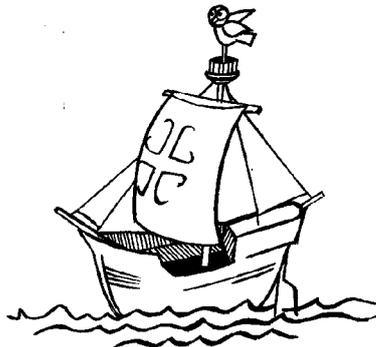
Le cap était difficile à tenir entre les "illuminés" toujours prêts à voir Dieu dans leurs émotions, leur ordre les trouvant trop rigoureux et les extrémistes qui étaient d'avis qu'ils ne l'étaient pas assez. Leur aventure personnelle se jouait entre eux et Dieu, mais ils ont eu constamment à en rendre compte et à guider ceux qui étaient prêts à les suivre. Ainsi ils ont été contraints de reprendre leur expérience et surtout de la communiquer aux autres par l'écrit. Il y a beaucoup de mystiques, beaucoup sont inconnus. Eux sont connus par ce qu'ils ont partagé une expérience qui peut nous faire vivre encore aujourd'hui.

Explorer la contemplation et la méditation sans se perdre suppose un guide et Jean de la Croix et Thérèse d'Avila ont fait leurs preuves dans ce rôle, ils ont même été reconnus "Docteurs de l'Eglise", Thérèse étant la dernière femme dans ce cas, précédée seulement par sainte Catherine de Sienne... Nous allons donc nous mettre à leur école afin d'y voir plus clair dans nos expériences positives comme dans nos expériences négatives.

Souvent celui qui parle d'expériences mystiques a d'abord dans l'idée les extases, les voix, une foule de phénomènes bizarres. L'entrée dans la mystique se fait par ailleurs: quand je commence à regretter le bon temps de mon enfance où j'étais ému si facilement par le moindre acte de foi, la période pendant laquelle je ne me posais pas de questions, où il me semblait suffisant de comprendre qui est Dieu et ce qu'il y a dans la Bible... L'entrée dans la nuit est l'aventure inévitable d'une foi qui prend chair, elle est la base de la mystique. Nous y retrouverons le balancement entre les périodes d'activité et de passivité déjà évoquées.

## **B. Jean de la Croix dans la nuit**

Saint Jean de la Croix a vécu lors d'une période difficile de l'histoire d'Espagne. Après la fierté d'avoir enfin bouté les arabes et les juifs hors d'Espagne et d'avoir par là achevé la grande Reconquête redonnant à ce pays son orgueil de grande nation catholique; après l'exaltation qui a suivi la découverte de l'Amérique et l'afflux de richesses qui en a résulté; après l'enthousiasme communicatif des premiers *Conquistadores*; après le bond économique qui a suivi l'afflux des épices et des métaux précieux... la récession est arrivée. L'or en abondance signifia bientôt inflation et la déception fût à la mesure des espoirs nés avec la première expansion.



Sur un plan moral également les questions se sont posées rapidement. A l'orgueil de la découverte, aux rêves d'un Christophe Colomb pensant avoir découvert un monde paradisiaque, une terre où l'on pourrait enfin vivre différemment, à succédé la logique des marchands. Les enthousiasmes des premiers missionnaires ont été questionnés par les massacres, la fierté espagnole interrogée par la rencontre d'une culture aussi différente, qu'elle s'est efforcée de nier, incapable qu'elle était de la comprendre. Les questions se bouscullaient déprimant la conscience de beaucoup. On a découvert l'orgueil de ce se faire par soi-même, mais il fallait encore faire la preuve de la noblesse de son sang avant de penser s'imposer par son caractère ou sa bravoure. Les premières illusions sont passées.

Ce n'est pas parce que l'ambiance générale était à la morosité que Jean de la Croix a autant insisté sur la nuit de la foi, mais sans doute que, dans une expérience aussi complexe que la mystique, la tonalité environnante rendait plus sensible aux aspects négatifs. Saint Jean de la Croix et Thérèse ont vécu des expériences semblables, mais ils la rapportent de manière différente. La mystique de saint Jean de la Croix est entièrement centrée sur la nuit. Les moments lumineux, tout aussi fréquents chez lui que chez Thérèse, sont minimisés, voire rejetés. Thérèse inverse le phénomène: elle dit clairement, comme nous le verrons, que l'essentiel de sa vie de foi se déroule

partageuse dans la nuit et pourtant elle presque exclusivement dans ses écrits ses expériences presque exclusivement

### 1. Jean de la Croix poète

De la tonalité nocturne de la spiritualité de Jean de la Croix il ne faudrait pas déduire une absence de sensibilité chez lui, bien au contraire. Il souffre autant d'être à distance de Dieu à cause d'elle, par excès d'amour. La manière dont il utilise les poèmes est d'ailleurs la preuve de la richesse de sa personnalité. La nuit loin de l'isoler et de l'enfermer dans la solitude a développé une extraordinaire fibre poétique. On parle de lui comme de l'un des plus grands poètes de langue espagnole. Son castillan est pur et il sait en jouer pour décrire son aventure intérieure. Ses poèmes sont des poèmes d'amour. Selon une mode de l'époque il prend des modèles de versification de poètes de son temps et il les tourne *a lo divino*, c'est à dire qu'il adresse à Dieu des vers habituellement adressés à une femme. Il dit de son poème de la *Vive Flamme*:

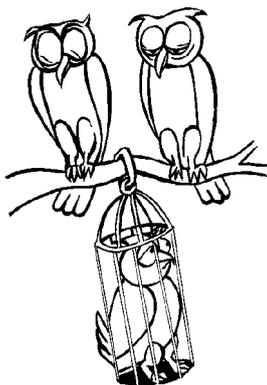
Ces strophes sont composées à la manière du poète Boscán, tournées "a lo divino" et qui disent:

*En poursuivant ma solitude,  
Déplorant mon infortune,  
Je m'en vais par les chemins  
Qui s'offrent à moi, etc,*

strophes dans lesquelles il y a six vers: le quatrième rime avec le premier, le cinquième avec le deuxième et le sixième avec le troisième.<sup>1</sup>

On a là une explication supplémentaire du fait que beaucoup ont la forme d'un dialogue entre deux amants. Mais, nous l'avons vu, l'expérience profonde d'un attachement à Dieu se coule aisément dans l'image de l'amour de l'homme et de la femme.

Le poème qui suit en est une bonne illustration. Jean de la Croix y fait allusion à son évvasion de la prison où l'avaient enfermé les responsables de son ordre. Aventure rocambolesque à souhait puisque il s'est échappé de nuit, en passant par la fenêtre et en descendant grâce à des draps noués bout à bout... Pourtant il n'en reste pas à l'anecdote. Après 9 mois à méditer dans un cachot puant, à manger de la nourriture avariée, à ne voir le jour que par un soupirail, à subir les vexations d'autres religieux...



sa sortie est une expérience forte qu'il vit dans la foi et traduit par son texte comme une aventure spirituelle. Bouleversé par son aventure et profondément meurtri, il fait part de la manière dont elle l'a fait grandir. Elle est devenue pour lui une expérience centrale de rencontre de Dieu, donnant une couleur particulière au reste de sa vie.

---

<sup>1</sup> p 1445

## Nuit Obscure

Au milieu d'une nuit obscure,  
D'angoisses d'amour enflammée,  
Oh, la bienheureuse fortune!  
Je sortis sans être aperçue,  
Ma demeure étant pacifiée.

Je gravis dans l'ombre très sûre,  
Déguisée, l'échelle secrète,  
Oh, la bienheureuse fortune!  
Dans les ténèbres, en cachette,  
Ma demeure étant pacifiée.

En cette nuit trois fois heureuse,  
En mystère, n'étant point vue,  
Moi ne regardant chose aucune,  
J'allais sans lumière, sans guide,  
Que le feu brûlant en mon cœur .

Cette lumière me guidait,  
Bien mieux que celle de midi,  
Où déjà m'attendait celui  
Que dès longtemps je connaissais,  
Nul en ce lieu ne paraissait.

Oh, nuit qui fus ma conductrice!  
Oh, nuit qu'à l'aube je préfère!  
Oh, nuit qui sus si bien unir  
L'Amant avec la bien-aimée,  
L'amante en l'Amant transformée !

Sur mon sein tout couvert de fleurs,  
Et que pour lui seul je gardais,  
Mon Bien-Aimé s'est endormi,  
Et moi je le rafraîchissais,  
D'un bois de cèdre l'éventais.

Lorsque le souffle du matin,  
Faisait voltiger ses cheveux,  
De sa main si douce il m'a prise,  
Au cou je sentis la blessure  
Mes sens en furent suspendus.

Je restai là, je m'oubliai,  
Le visage penché sur lui,  
Tout disparut, je me livrai,

J'abandonnai

tous mes soucis,  
Les oubliant parmi les lis.

Promenons-nous dans le poème de Jean de la Croix. Il en est qui se contentent d'inviter au rêve. Ils cherchent la beauté du mot, l'expression évocatrice qui fera choc, l'image qui provoquera chez le lecteur un écho émotionnel. Jean équivalentement transmet les émotions éprouvées lors de son évasion et pendant les semaines de captivité. Il est probable qu'il a ébauché ce texte dans sa prison, alors qu'il se croyait en danger de mort, avant de le mettre par écrit juste après sa sortie,



sans autre prétention que d'évoquer son aventure.

Mais les poètes sont toujours dépassés par leurs écrits. Leur moyen d'expression est un jaillissement proche de leur chair au point qu'ils disent davantage que ce qu'ils en expliquent. Les entrées sont multiples. Ainsi un amoureux verra dans ce poème le récit d'une nuit d'amour avec la recherche de la rencontre du début, la montée de l'émotion, le point culminant et le retour au calme.

La similitude s'explique par l'influence des poèmes d'amour dont il s'inspirait, mais ce n'est pas tout. La rencontre bouleversante de Dieu est un événement humain pour le mystique. Il n'est donc pas étonnant qu'il prenne les chemins d'autres émotions moins spirituelles.



On a beaucoup souri de l'expression d'extase qui se lit dans l'attitude de la statue de sainte Thérèse faite par le Bernin. On la compare avec des jouissances moins élevées. Mais les étonnés oublient que si le rapport à Dieu est vraiment total, il n'est pas extraordinaire qu'il prenne les formes d'expériences semblablement totalisantes. Il y a des degrés dans l'intensité du rapport à Dieu que l'on retrouvera dans d'autres moyens d'expression: dans l'émotion artistique par exemple ou d'autres expériences fortes, dans les moments où la sensibilité se mêle à une approche raisonnée. Prier avec son corps n'est pas seulement une image.

La forme poétique sa richesse et la pluralité de ses traductions possibles, rend ~~panpanrichesse et de la pluralité de la~~ sa richesse et la pluralité de ses traductions possibles, rend possible la richesse et de ses implications charnelles. Elle est la seule à décrire ce qui s'est passé, sans enfermer le lecteur dans son récit. Elle l'invite à poursuivre à sa manière dans la même direction.

L'approche théologique, plus exacte, décrit expériences et dogmes avec précision. Mais elle ne donne pas les moyens concrets de les répéter, d'y entrer. Ce qui se passe dans une relation spirituelle est incomparablement plus riche que ce que l'on peut en dire. Il arrive même que l'on soit pris dans un foisonnement de sentiments tel que l'on en reste sans voix. Le poème est à la fois suffisamment rigoureux pour servir de véhicule à la communication et suffisamment ouvert pour laisser la place à ce que l'expérience de chacun a d'unique.

Quand on exprime à d'autres comment on prie avec son corps, avec son âme, de toute sa personne, les mots se rapprocheront aisément de ce que dit l'amant de son attente et de sa rencontre avec celle qu'il aime. Celui qui est pris par Dieu aspire de tout son être à le rejoindre, comme on espère l'être aimé. Jean de la Croix l'écrit: la nuit d'abord porteuse d'anxiété, devient complice, ses ténèbres ne font plus peur, elles offrent leur protection au fugitif, avant de servir de refuge aux amants. Les images dont il joue évoquent le lien entre la nuit et l'amour et nous soutiennent dans nos envies de prendre ce chemin.

Ainsi, le comportement de l'âme évoqué au cours de la captivité qu'il a été le seul à vivre, devient pour tous le symbole d'une expérience transformante de la foi. Son séjour dans la prison du couvent de Tolède —auquel il est fait allusion dans le poème— sert d'image tout en étant le point de départ reconnu d'une aventure moins particulière. Son enthousiasme aurait pu en être détruit, réduite à néant sa volonté de rénovation de l'ordre des Carmes. Il aurait pu avoir l'esprit embrumé par le ressentiment et il y a eu sans doute de la violence lors de ces longs jours d'enfermement.

Il en tire au contraire des constantes pour la spiritualité de ses proches: il faut sortir de ses réactions spontanées, mettre sa demeure dans la paix. Le calme est la première étape sur un chemin qui promet d'autres embûches. Le ressentiment à l'opposé est un sentiment destructeur. Il se retourne contre celui qui l'éprouve. Il pervertit les relations avec l'entourage: plus moyen d'aimer quand on est hargneux. Pour que la révolte devant l'injustice redevienne constructive, il est nécessaire que le désir se réveille, que le cœur redevienne brûlant, que la tension "contre" se transforme en tension "vers". Jean de la Croix, par delà l'agressivité dans laquelle il a été pris, a trouvé le chemin du renouveau.

La nuit est toujours là, elle n'a rien perdu de ses aspects révoltants et insupportables. Pourtant le mystique, plongé dans la nuit, porte son regard plus loin: une lumière est née, elle l'attire et lui sert de guide. Sans être dans la claire vision, il reprend espoir parce qu'il a trouvé une direction. Alors la nuit change de signe. Illuminée par le désir, elle est dépouillée de ses peurs. Le spirituel est toujours dans les ténèbres, mais il y est désormais en sécurité, car elles sont devenues le lieu de la rencontre de l'Ami. Aventure bouleversante et apaisante après son paroxysme.

Une des premières clés de lecture de ce poème est donc bien l'expérience historique de Jean de la Croix. Pourtant nous en avons besoin d'autres pour entrer plus avant dans le texte et pour participer à la richesse de vie qu'il sous-tend. L'expérience amoureuse en est une nouvelle et la comparaison en est éclairante. Relisons donc le poème comme un chant d'amour.

Toute histoire d'amour a des aspects traumatisants et l'Ami de saint Jean de la Croix ne faillit pas à la règle: il blesse, il met les sens à vif; la paix qu'il procure, loin d'endormir exacerbe le désir. Ce dernier, un moment apaisé, renaît de plus belle, empêchant l'âme de se satisfaire des satisfactions obtenues. L'absence de l'être aimé, pourtant inévitable, devient intolérable.

Il n'y a pas d'amour véritable sans acceptation de la distance que les amants rêvent de supprimer sans que cela soit possible —ni souhaitable d'ailleurs. De même, si Dieu n'est pas un

amant comme un autre — car il y a une distance que nul ne peut combler par ses propres forces. Une distance qui est la perception de la différence est capitale. S'il vient vers nous, nous vivons des moments presque supportables, mais la nuit revient, revient sans cesse, expérience douloureuse de la séparation.

Saint Jean de la Croix évoque par le poème la souffrance que provoque l'amour puisque son accomplissement se dérobe sans cesse, image du fossé infranchissable séparant Dieu de sa créature, source de la nuit. Les approches poétiques en disent quelque chose, mais Jean n'en reste pas là: dans de longues pages de commentaires, pas toujours faciles à lire, il traduit ses vers, les commente, en développe largement le sens spirituel.

Par les poèmes, Jean de la Croix exprime au plus près ce qui se passe en lui, en son centre, dans ce que nous avons appelé le corps ou la chair. Ils ont presque tous été composés dans son cachot à Tolède, moyen pour un captif de ne pas perdre l'espoir, de demeurer actif, de résister à ses geôliers en reprenant et polissant sans cesse dans sa tête des mots d'amour et de foi. De telles expériences mêlées combinent des données théologiques, des aventures réelles intérieures et extérieures, des sensations toutes humaines que d'autres vivront dans des contextes différents.

Cette expression immédiate reste cependant insatisfaisante. Jean de la Croix a besoin d'une théorie plus élaborée. En tant que guide de communautés, il ne saurait se contenter de directives floues. Ses découvertes, expérimentales appellent l'imitation. Pourtant ceux qui se lancent sur ce chemin ont besoin de critères de discernement afin que l'expérience de leurs glorieux prédécesseurs leur soit transmise d'une manière utilisable. Thérèse et Jean ont écrit principalement pour répondre aux requêtes de leurs frères et sœurs en religion.

Jean de la Croix s'est exécuté d'une manière rigoureuse et un peu froide, qui a moins bien vieilli que ses poèmes. Ceux-ci, plus proches du jaillissement de la pensée et de la fraîcheur des sentiments demeurent compréhensibles et plus immédiatement actuels. Les paroles d'un amant restent accessibles au delà des siècles. Il n'en est pas de même de l'expression d'un philosophe ou d'un théologien, surtout quand il emploie des tournures de pensée qui sont loin de nos formes actuelles de pensée.

Il nous faut pourtant essayer de déchiffrer les analyses de Jean de la Croix afin de comprendre ce qu'il a vécu et en quoi nous pouvons nous en rapprocher sans en rester à la richesse et au mystère de son expression poétique. Il est aisé d'y projeter nos sentiments et nos démarches spirituelles. Pourtant Jean de la Croix a tenu à expliciter sa démarche, à écrire des ouvrages parfois lourds comme *La Nuit Obscure* et surtout *La Montée du Carmel*, parce-qu'il affirme que l'émotion ne suffit pas, que l'intuition est même dangereuse quand il s'agit de rencontrer Dieu l'unique. Mieux vaut le suivre sur ce terrain en se rappelant que celui qui les a écrits est un homme d'une grande sensibilité et brûlant d'amour.

## 2. Nuit active



La nuit de la foi n'épargne personne. Depuis les plus instruits dans la religion jusqu'aux gens les plus simples, les croyants s'affrontent un jour à des questions radicales sur la vérité de leur attachement à Dieu et sur l'existence de celui-ci. Tous expérimentent le vide dans la prière et l'impression que personne dans le ciel ne fait attention à leurs envies et à leurs misères. Ce moment difficile est le signe de l'entrée dans ce que, Jean de la Croix en particulier, nomme la nuit.

Il manque en aux croyants en mutation les mots pour faire le bilan de ce ~~général aux croyants en mutation~~ conséquence. Un théologien de mes amis me disait combien, dans cette période difficile, il avait eu besoin de méditer les textes de saint Jean de la Croix pour apprendre à gérer son nouveau rapport à Dieu dans la nuit. En effet le remède n'est pas dans une plus grande connaissance du contenu de la foi: mon ami en est largement informé. Sa foi était touchée dans la relation même qu'il entretenait avec Dieu. La solution est donc dans la recherche de nouvelles pratiques, de nouvelles manières de se situer face à Dieu et non dans un approfondissement de la théorie.

Il est important pour commencer d'éviter de confondre la nuit mystique avec un phénomène psychologique du à des événements extérieurs ou à des déceptions personnelles. Il ne faut pas prendre pour un phénomène mystique ce qui est du à la perte que nous constatons actuellement de nos points de repères et de nos références idéologiques? Je ne suis pas dans la nuit parce que ma vie n'a plus de sens ou parce que je n'ai plus de cause à défendre. Que je n'ai plus les moyens de comprendre ce qui se passe autour de moi, ni de savoir dans quel sens aller pour faire œuvre utile est une expérience traumatisante. Je peux concevoir ces pertes et ces déstructurations comme des "nuits" humaines, mais ce ne sont en rien des nuits au sens mystique.

Il est vrai que l'on se sent peut-être davantage concerné par ce que les mystiques disent de leurs nuits quand on n'y voit pas très clair dans sa vie. Notre époque avec ses désillusions et sa volonté exacerbée d'affirmer son individualité rappelle étrangement le désarroi du temps de Jean de la Croix. Pourtant ces "nuits" expérimentées dans la vie quotidienne sont dépassables. Dans la mesure où elles sont le résultat d'une faiblesse temporaire de l'analyse, d'une période de restructuration de la pensée, de manques de perspectives claires, sans doute provisoires... il est probable que nous redeviendrons capables, dans un avenir proche ou lointain, de prendre le dessus sur nos obscurités présentes.

De même quand ce que nous appelons "nuit" est l'expression d'une faiblesse psychologique, d'une phase de dépression causée par la maladie ou due à une période de vie un peu difficile. On guérit de ce genre de périodes éprouvantes et de toutes façons Jean de la Croix, comme le montrent ses poèmes et les commentaires qu'il en fait, n'a rien d'un déprimé ne sachant plus quel sens donner à sa vie. On le sent au contraire brûlant d'amour, tendu vers son but. Notre mystique n'est pas non plus quelqu'un qui manquerait de structures. Profondément marqué par la théologie de saint Thomas d'Aquin, il n'a que trop de moyens d'analyses.

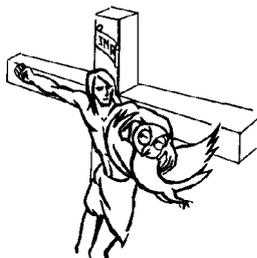
Il sent les limites de ce qu'il a appris, sans pour autant le mettre en cause. Pour lui il s'agit d'un donné révélé à accepter sans hésitations ni commentaires. Les limites ne sont pas dans le contenu des dogmes, il n'a pas non plus de problèmes de compréhension, il les a suffisamment étudiés pour savoir de quoi il s'agit. L'obscurité est dans le mal qu'il éprouve à les vivre. Elle est expérimentale non théorique. Il est conscient qu'elle est due en partie à ses limites personnelles et à son péché. Pourtant l'essentiel est moins imputable à l'homme qu'à la distance infinie et indépassable le séparant de Dieu.

Chacun fait l'expérience d'une altérité radicale quand il entre en relations avec ses semblables. Tout échange approfondi nous rappelle que nous sommes différents, qu'il est vain de prétendre comprendre l'autre dans sa réalité profonde. Il s'éloigne quand nous croyons l'avoir saisi... Pourtant dans ce genre d'échanges —à l'inverse de ce qui se passe avec Dieu— nous nous heurtons à une résistance: l'autre se rebelle, il fuit, il reste opaque à mes tentatives de séduction ou de domination. L'altérité se jouant dans la même catégorie de réalité, elle n'exclut pas un progrès, un apprivoisement réciproque, un échange respectueux.

Notre distance avec Dieu est d'une autre nature. Si Dieu est vraiment le Tout Autre, le transcendant, comme le prétend la foi chrétienne, je n'ai aucun moyen humain de l'atteindre. Dans mes rapports aux autres je peux être aidé par la psychologie, la pédagogie... elles me donnent

les moyens de comprendre, de méfier des images que j'ai, elles me permettent de revoir mes méthodes d'images prêter j'allais des autres... Avec Dieu cela est impossible: il n'y a aucun moyen à mon niveau d'aller jusqu'à lui d'une manière positive.

Je n'ai à ma disposition que des sentiments, des émotions, des intuitions... tous humains, fruits de mon corps. Ils ne peuvent pas être des ponts vers Dieu puisqu'ils viennent de moi et sont uniquement humains. Il en est de même de nos idées, de nos analyses, de la théologie, des diverses philosophies comme des sciences: élaborations humaines, elles n'ont rien de commun avec Dieu.



Le problème n'est donc pas de confectionner des ponts entre Dieu et nous, parce qu'il n'y en a qu'un: Jésus. Pas même les Evangiles qui sont déjà une traduction humaine de qui il était, mais Jésus lui seul mort et ressuscité, sur lequel je n'ai pas de prise, bien qu'il puisse se rendre proche et venir jusqu'à moi. Ainsi la rencontre de Dieu loin d'être une conquête de l'homme est un don gracieux. Les efforts humains préparent à la rencontre uniquement dans la mesure où ils permettent d'éviter les obstacles à sa venue en nous. Dans ce sens apprendre à respecter ce que chacun a d'unique peut être un moyen de découvrir comment me situer par rapport à Dieu. C'est un chemin. Mais Dieu seul est capable de combler la distance me séparant de lui.

La nuit de saint Jean de la Croix est une radicalisation de cette conception. L'essentiel de la distance qui nous sépare de Dieu n'est pas du à notre péché. Ce dernier n'arrange pas les choses, mais Jean n'est pas dans la nuit parce qu'il est désespéré à cause de ses fautes. Il fait le vide en lui car, selon lui, c'est la seule chose intelligente à faire. Il voit tous les moyens que nous mettons en œuvre pour nous rapprocher de Dieu comme des obstacles ralentissant notre progression. Alors autant déblayer le terrain de nos sensations et de nos idées.

Cette première étape est la nuit active. Puisqu'il est le seul à pouvoir venir jusqu'à nous, on pourrait se contenter de laisser faire Dieu. Mais cela est impossible pour celui qui brûle du désir de la rencontre, il tient à la préparer de toutes ses forces:

-en faisant la guerre aux manifestations humaines de sa foi (qui est la "nuit active des sens") et

-en remettant en cause toutes les conceptions qu'il se fait de la divinité (dans le vocabulaire de Jean de la Croix: "la nuit active de l'esprit").

Le but, selon le texte qui suit, n'est pas de diminuer son envie de vivre, mais de libérer de la place pour que Dieu vienne.

Pour qu'une âme parvienne à la transformation surnaturelle, il est clair qu'elle doit se mettre dans les ténèbres et se défaire entièrement de tout ce qui est propre à sa nature à la fois sensitive et raisonnable...

Comme la transformation dont il s'agit ne peut avoir lieu ni dans les sens ni par l'habileté humaine, l'âme, de toute nécessité, doit se vider parfaitement et volontairement de tout ce qu'elle peut recevoir soit des choses d'en haut, soit de celles d'en bas... Alors qui empêchera Dieu de faire ce qu'il voudra dans une âme résignée, dénuée, anéantie?

Mais, je le répète, elle doit se vider si complètement de tout ce qu'elle peut recevoir, qu'au milieu même des dons surnaturels, elle reste comme dépouillée et demeure dans les ténèbres, en aveugle, appuyée sur la foi obscure qu'elle a prise pour son guide et sa lumière, ne s'appuyant sur rien de ce qu'elle connaît, de ce qu'elle goûte, de ce qu'elle sent, de ce qu'elle se représente. Tout cela, en effet, n'est que ténèbres: s'y attacher, c'est s'égarer ou à tout le moins s'arrêter, car la foi est au-dessus de toute représentation.

Si donc l'âme ne s'aveugle pas, si elle ne se tient pas complètement dans les ténèbres par rapport à ce que je viens d'énumérer, elle ne parviendra pas à ce qui est fort au dessus d'elle, c'est à dire à ce qu'enseigne la foi.

Supposez un aveugle, chez qui la cécité n'est pas complète: il ne se laissera pas docilement conduire par son guide, et si peu qu'il voie, il voudra choisir son chemin, parce qu'il n'en voit pas un meilleur; il pourra même entraîner dans une fausse voie son guide dont la vue est bien meilleure que la sienne, parce qu'il lui imposera sa volonté.

Supposez de même que l'âme s'appuie sur quelque connaissance, quelque goût, quelque sentiment de Dieu. Comme tout cela, si élevé qu'il soit, est peu de chose et diffère extrêmement de ce que Dieu est en lui-même, elle fera facilement fausse route dans ce chemin spirituel, ou bien elle cessera d'avancer, et cela parce qu'elle ne demeurera pas plongée dans l'obscurité de la foi, son véritable guide... Tout ce que l'on peut ici-bas sentir, connaître et goûter de Dieu est à une infinie distance de ce que Dieu est en lui-même...

C'est ainsi que dans l'obscurité l'âme avance rapidement vers l'union, par le moyen de la foi qui, elle aussi est obscure. C'est ainsi que la foi lui communique une admirable lumière. Et si l'âme cherchait à voir, elle s'obscurcirait au contraire par rapport à Dieu, de même, et beaucoup plus vite, que celui qui s'efforcerait de fixer le soleil dans son éclat.

*La Montée du Carmel, Livre II Chapitre 4*<sup>1</sup>



Jean met en scène dans ce texte deux acteurs principaux: **l'homme** —ou son centre qui est l'âme— et **la foi** dans le rôle du guide.

Les croyants dont il est question dans ce texte ont déjà franchi une étape importante dans leur vie de foi ce ne sont plus des "commençants" comme Jean les appelle. Ces derniers n'ont pas encore passé les premières épreuves, ils ont encore l'impression d'avoir des dialogues avec Dieu, au cours desquels ils parlent et reçoivent des réponses. Ils éprouvent beaucoup de plaisir dans la prière et dans les divers exercices de la foi. Il leur semble qu'ils sont portés naturellement vers Dieu, qu'ils sont comblés de grâces à leur demande et même sans qu'ils ne demandent rien. Ils voient les œuvres de Dieu partout autour d'eux et n'ont aucun problème pour faire des prières de louanges ou de demandes.

Selon Jean de la Croix on n'est plus "commençant" quand ce genre de satisfactions tend à disparaître. Là est le premier tournant de la foi souvent traumatisant, le moment où se fait le choix qui engage la suite de la relation avec Dieu. La première réaction est de se dire que l'on est en train de perdre la foi, qu'elle était une illusion de l'enfance qu'en grandissant il est normal de la

---

<sup>1</sup> p 640 et ss

perdre... Une telle conclusion est effet imaginable car ce premier mouvement est consécutif à la son affecte le ~~l'émotion~~ à la perte des enthousiasmes des débuts pour les néophytes.

Certains pourtant vivront cette période dans le calme. Accrochés à leur foi, ils accepteront sans trop de problèmes la disparition progressive des émotions. Ne remettant pas en cause les définitions traditionnelles, ils les approfondissent et vivent leur relation à Dieu avec moins d'engagement affectif, dans la fidélité. Ce sont souvent des réalistes qui savent bien que la foi — comme les autres activités humaines — ne peut pas se vivre constamment dans l'excitation. Il faut bien composer avec la nature humaine... Ils sont bousculés à l'occasion et même rongés par le doute, mais il cherchent à solutionner leurs difficultés par un surcroît d'activités est de recherches, en repoussant la nuit et non en la prenant à bras le corps.

Ceux qui sont susceptibles d'entrer dans une démarche mystique vivent au contraire cette période (qui peut durer des années, voire une vie entière...) avec des sentiments mêlés de révolte, de souffrance, d'angoisse proche parfois de la panique... Ils sont dans la situation de quelqu'un qui est abandonné par celui qu'il aime alors qu'ils continuent à l'aimer malgré la séparation. Contrairement à ceux qui préfèrent lâcher prise, la foi demeure chez eux, rendant la douleur d'autant plus insoutenable. De plus leur désir de Dieu est trop fort pour se contenter d'une adhésion intellectualisée.

Ce passage est souvent déclenché par un facteur extérieur. C'est ce que raconte Marie Thérèse: "Pendant la maladie j'ai été affrontée au silence de Dieu, le vide, le trou, douter de Dieu, perdre confiance en lui, une blessure profonde qui laisse encore des traces aujourd'hui. Je me taisais devant Dieu, je n'arrivais pas à parler à ceux qui m'entouraient. A quoi bon parler à quelqu'un qui est absent, sentiment d'être abandonnée de tous, de m'être trompé. Perdre son travail c'est une chose, mais l'expérience la plus douloureuse c'est de douter de Dieu." Marie Thérèse venait de perdre aussi son travail.

Ce témoignage illustre bien le fait que l'entrée dans la nuit mystique suppose que coexistent deux phénomènes contradictoires: la disparition des satisfactions humaines de la foi et la permanence d'un désir fort, vivant malgré l'épreuve. La nuit ne peut prendre corps chez celui qui, par négligence ou par réalisme accepte sa situation. Elle ne saurait aller de pair avec l'indifférence, conséquence de la routine ou avec l'anesthésie provoquée par une vie tellement remplie qu'elle ne laisse plus de place à l'imprévu. La souffrance, l'impression d'un manque insoutenable quand Dieu n'est plus là est la voie d'accès à la nuit.

Jusque là l'évolution est naturelle —ou du moins nous la considérerons comme telle dans une première approche —Jean de la Croix y voit déjà la main de Dieu préparant celui qu'il aime à faire un pas supplémentaire. Selon la sensibilité de chacun et ses engagements fondamentaux plusieurs pistes s'ouvrent alors: l'abandon, l'intellectualisation de la foi, la confiance aveugle ou la mystique. Saint Jean de la Croix désigne ceux qui sont à cette croisée des chemins comme des "commençants" parce qu'ils sont arrivés au moment des choix. Il leur faut se déterminer pour ou contre Dieu et choisir dans tous les cas le type d'exigences qu'ils vont accepter.

A ce moment précis de l'évolution spirituelle la proposition mystique est décisive dans la mesure où elle change le signe de l'expérience de la nuit: vécue d'habitude négativement, elle est présentée positivement comme l'aboutissement normal et souhaitable de la relation à Dieu. Selon Jean de la Croix ce qui se passe lors de cette phase de l'existence est non seulement un signe de l'amour de Dieu qui veut faire progresser celui qui croit en lui, mais est de plus parfaitement logique. Que Dieu soit l'acteur de ces modifications ne peut s'affirmer que dans la foi, qu'elles soient inévitables est compréhensible par la raison.

Si nous acceptons l'idée d'un Dieu radicalement différent de nous, ce que nous pensons connaître de lui par notre intelligence ou par nos sens ne saurait être autre chose que des illusions. On peut imaginer que, dans un premier temps, Dieu tolère ces erreurs pour nous permettre

de nous ancrer en lui, mais il est aussi concevable qu'il nous fasse expérimenter, dans un ~~tout aussi temps, le~~ ~~disparité~~ qui nous sépare de lui. C'est au moins une manière de justifier ses comportements parfois bien étranges, vus de notre côté de la lorgnette...

Revenons au texte. Afin de nous faire entrer plus en profondeur dans sa pensée, Jean de la Croix complète la première image utilisée: le guide devient guide d'aveugle. Il joue de plus sur la contradiction entre la lumière et le ténèbres. La foi ne nous sort pas des ténèbres et pourtant elle est la seule lumière. La comparaison du mal-voyant utilisée aide à saisir ce qu'il veut dire. Celui dont la vue est perturbée a tendance à faire malgré tout confiance à ce qu'il voit et comme il voit mal, les risques de se perdre ou de se blesser sont grands pour lui. Il confond sa vision faussée avec la réalité et conteste le guide qui pourtant est le seul à y voir correctement.

Pour être pleinement assuré il devra accorder une entière confiance à son guide et pour cela s'efforcer d'ignorer ce qui lui vient par ses propres sens. Notre pratique des sciences nous a donné l'habitude, au contraire, de ne faire confiance qu'à ce dont nous avons l'expérience concrète. Nous avons besoin de vérifier les témoignages avant d'y accorder foi. Il s'agit d'un excellent réflexe pour ce qui est objet d'expérience, bien que les vérifications soient de plus en plus abstraites. Par contre cette méthode ne peut pas s'appliquer à Dieu, puisque rien de ce qui nous arrive de lui par nos sens n'est sûr. Aussi le croyant désireux de progresser dans la vie avec Dieu doit-il prendre d'autres moyens. S'il ne lâche pas progressivement ce à quoi il tenait et qui n'était que des béquilles, il ne s'aventurera pas très loin dans une relation à Dieu sans contenu sensible.

Pour autant l'aveugle consentant n'est pas lâché seul dans la nature, puisqu'intervient le deuxième acteur qui est la foi. Elle prend sa fonction de guide, fiable dans la mesure où elle n'est pas le fruit d'une élaboration humaine. Elle a un contenu révélé que l'on découvre dans la Parole de Dieu écrite, organisée et commentée par la théologie et plus largement par la Tradition de l'Eglise. Accepter d'entrer dans la nuit, y entrer même volontairement, devient alors une question de confiance en un donné dont nous ne sommes pas les maîtres.

Ainsi le spirituel trouve des repères, il devient capable de diriger sa vie et de comprendre ses rapports avec Dieu. Il ne sort pas de la nuit pour autant car la foi, si elle donne des assurances, est une adhésion en toute confiance à ce que l'on ne voit pas et que l'on ne sent pas. Jean disait en jouant sur les paradoxes que la foi obscure est la seule lumière. Or le mystique voudrait voir, toucher, comprendre, avoir des réponses à son élan d'amour... Il ne se résigne pas à la condition humaine qui maintient son but hors de portée.

La compréhension de sa situation ne supprime pas la douleur de celui qui se sent rejeté, elle ne remplace pas les consolations qui soutenaient auparavant sa confiance. Il est démuné parce qu'un homme se contente mal d'une adhésion intellectuelle, surtout quand il joue dessus son existence entière. Jean de la Croix répète pourtant que c'est la seule voie réaliste et qu'il faut s'y engager hardiment.

<p>Pour parvenir à ce que tu ne goûtes pas, Tu dois passer par où tu ne goûtes pas, Pour parvenir à ce que tu ne sais pas, Tu dois passer par où tu ne sais pas. Pour parvenir à posséder ce que tu ne possèdes pas, Tu dois passer par où tu ne possèdes pas. Pour parvenir à ce que tu n'es pas, Tu dois passer par où tu n'es pas.</p> <p>Quand tu t'arrêtes à quelque chose, Tu cesses de te jeter dans le tout. Pour parvenir en tout au tout,</p>
---

Tu dois te quitter totalement en tout,  
quitter totalement en tout,  
Et, quand tu parviendras à le posséder totalement,  
Tu dois le posséder sans rien chercher.

La logique de Jean de la Croix est implacable et elle n'a rien à voir avec un quelconque masochisme. Comment aller ailleurs si on ne quitte pas son chez soi? Comment découvrir de nouvelles saveurs si on se contente des plats habituels? Si je veux toucher du radicalement neuf, il faut bien que je change mes habitudes... S'il ne s'agissait pas de Dieu lui-même il y aurait bien d'autres voies pour atteindre la perfection.

Si l'on utilisait cette voie pour devenir un homme accompli la démarche serait suicidaire. On ne devient pas un professionnel, un artiste, ou même simplement un être équilibré, bien dans sa peau et proche de ses frères par ce moyen. Aussi ce n'est pas de cela qu'il s'agit mais de devenir croyant. Dieu n'est pas à la portée de nos goûts, de notre intelligence, de notre saisie, il est totalement différent de ce que nous sommes et de ce que nous voulons devenir... L'ensemble de nos voies habituelles ne sont pas discréditées pour la vie ordinaire, elles peuvent être efficaces par ailleurs et être bien plus agréables que les manières de Dieu comme le suggère le texte. Mais quand il s'agit du rapport à Dieu elles aboutissent à des impasses, il ne nous reste plus qu'à les abandonner si nous voulons nous diriger vers lui. A être exceptionnel, moyens exceptionnels.

Sans doute serait-il monstrueux d'élargir les recommandations de Jean de la Croix à toute la vie. Au moins dans le cadre de nos civilisations tournées vers l'épanouissement de chaque personne prise individuellement. Dans d'autres cultures, orientales en particulier, l'idée de renoncer à soi-même pour se noyer dans le tout est davantage acceptée. Mais répétons le, dans la mystique européenne, l'abandon des moyens humains accepté et entretenu volontairement concerne uniquement la rencontre de Dieu.

Jean de la Croix quand il soignait ses malades, quand il posait les bases juridiques de ses fondations, quand il donnait des conseils à ses disciples... ne faisait pas l'impasse sur ses connaissances et sur les moyens concrets de se comporter vis à vis du réel. Mais pour Dieu c'est autre chose: étant donné que nous ne le connaissons pas nous ne pouvons pas prendre pour aller vers lui des chemins connus. Il nous faut partir à l'aventure, en faisant confiance à la foi seule, selon les recommandations du texte que nous avons lu précédemment. Nous sommes placés sur un chemin auquel nous ne sommes pas habitués: se départir de nous-mêmes pour faire une confiance totale à un autre.

Nous disions qu'il y avait toujours dans la mystique un balancement entre l'actif et le passif. Nous avons jusqu'à présent développé surtout l'aspect actif, montrant les efforts susceptibles de nous rapprocher de Dieu en abandonnant nos méthodes. En quittant ce que nous maîtrisons nous commençons à nous engager dans la voie passive. Il nous faut maintenant développer ce volet, celui où le croyant accepte de laisser l'initiative à quelqu'un d'autre.

### **3. La nuit passive**

Il faut soigneusement éviter de dissocier nuit active et nuit passive. Pourtant, étant donné que l'on ne peut pas tout dire en même temps, on est bien obligé de parler de l'une après l'autre. Il ne faudrait pas en conclure qu'elles se succèdent ou que la première dépendrait de la seconde. Ce sont les deux faces d'une même réalité que l'on distingue uniquement pour expliquer.

Dans la nuit active l'acteur principal est l'homme s'abandonnant à la foi son guide. Dans la nuit passive Dieu lui-même intervient. La mystique renverse nos jugements immédiats. Celui qui éprouve des sensations dans la prière, qui a du plaisir à parler à Dieu, qui expérimente la sensation d'être proche de lui, qui a de la chance dans sa vie... s'estime béni de Dieu. Celui qui est

dans la sécheresse, qui n'éprouve de consolation à prier, qui constate que sa vie ne prend pas plus de consolation à prier, qui est rejeté par Dieu, il se rebelle contre lui, l'accuse de l'abandonner.

Pascale écrivait: Mon cœur se brise  
Ma bouche reste muette  
Mes yeux ne voient plus  
Mes oreilles n'entendent plus  
Mes mains se figent inactives  
Mes pieds ne courent plus vers l'avenir. C'est trop!

Dans la Bible le livre de Job est dans son entier consacré à la révolte de l'homme juste qui ne comprend pas les manières de Dieu à son égard. Il veut nous aider à sortir de la logique de la punition et de la récompense. D'après elle les malheurs seraient la preuve que Dieu nous punit à cause de nos péchés et si nous vivons des moments heureux ce serait le signe que Dieu est satisfait de notre comportement. L'auteur de Job nous fait sortir de nos simplismes. Il affirme fortement que Dieu ne se comporte pas selon nos critères de jugement, que nous sommes trop différents de lui pour prétendre saisir ses logiques.

Jean de la Croix lui aussi nous met en garde contre nos façons de ramener Dieu à nos jugements. Etre dans la nuit n'est pas synonyme de punition, bien au contraire. Dieu nous invite à nous essayer à un amour plus grand, moins dépendant de nos illusions. Il y a certes des faveurs divines dont on se passerait bien... La quiétude et la richesse des sensations humaines sont grandement plus agréables à vivre que l'angoisse et l'incertitude. Mais avec Dieu il n'y a pas d'autres moyens écrit Jean de la Croix: il n'y a que dans la nuit que l'on est en sécurité.

Dieu par cette voie te délivre de toi-même, il t'ôte des mains les biens que tu n'aurais jamais pu, en dépit de tes bonnes intentions, administrer parfaitement et sûrement, à cause de l'impureté et de la grossièreté de tes affections. Il en ira tout autrement maintenant que Dieu te prend par la main, qu'il te guide comme un aveugle à travers les ténèbres, par des voies qui te sont inconnues, vers un lieu que tu ignores et que tu n'atteindrais jamais par la lumière de tes yeux et le mouvement de tes pieds, quelque effort que tu fisses d'ailleurs pour avancer...

Le voyageur qui se rend dans un pays inconnu ne s'avance-t-il point par des chemins nouveaux? Il n'est pas guidé dans sa marche par des connaissances antérieures, et au milieu de ses incertitudes, il est obligé de s'en remettre aux indications d'autrui. N'est-il pas évident qu'on ne peut gagner des contrées inconnues et s'adapter à des choses nouvelles sans s'engager dans des chemins que l'on ne connaît pas, sans quitter ce à quoi on est accoutumé?...

C'est Dieu même, nous l'avons dit, qui se fait alors le maître et le guide de cette âme aveugle. Lorsqu'elle l'a bien compris, elle peut se féliciter et dire:



*"J'étais dans les ténèbres et en sûreté"*

Une autre raison de cette sécurité de l'âme au sein des ténèbres vient des souffrances qu'elle y endure. La voie de la souffrance est plus sûre et aussi plus avantageuse que celle de la jouissance et de l'action. D'abord dans la souffrance elle reçoit des forces de Dieu même, tandis que dans l'action et la jouissance elle devient très facilement le jouet de

sa propre faiblesse et de ses imperfections. Ensuite dans la souffrance l'âme exerce et acquiert les vertus; elle se purifie, elle devient sage et vigilante.

Il y a une troisième raison, plus importante encore, de la sécurité de l'âme au milieu de l'obscurité. C'est la lumière elle-même, cette sagesse secrète, qui la met en sûreté. La sombre nuit de la contemplation, en l'absorbant, la place tout près de Dieu, elle la délivre et l'affranchit de tout ce qui n'est pas Dieu. A cette âme, qui est pour ainsi dire en traitement afin d'obtenir la santé qui n'est autre que Dieu même, Sa Majesté impose une diète sévère et une abstinence générale; il lui renverse l'appétit par rapport à toutes choses. De même, pour guérir un malade dont la santé est de grande importance, on le tient soigneusement renfermé dans sa demeure, on le garanti de l'air et du jour, du bruit des pas et de la rumeur de ceux qui habitent sa maison; on ne lui sert que des aliments choisis, en fort petite quantité et plutôt substantiels que savoureux.

Toutes ces précautions qui font la sécurité de l'âme, sont l'effet de cette obscure contemplation qui la tient toute proche de Dieu. Plus elle est près de lui, plus épaisses sont les ténèbres qu'elle expérimente, plus profonde est l'obscurité. C'est un effet de sa faiblesse. De même, plus une personne fixe le soleil, plus son éclat la met dans les ténèbres et lui occasionne de souffrance, à cause de la faiblesse et de l'impureté de ses yeux. La lumière de Dieu qui est toute spirituelle, est d'une telle intensité, elle excède à tel point notre entendement, que plus elle l'envahit, plus elle l'aveugle et le plonge dans l'obscurité...

C'est de cette façon que l'âme sort d'elle même et de tous les objets créés et s'avance, dans "l'ombre très sûre", vers la suave et délicieuse union d'amour avec Dieu.

*La Nuit Obscure, Livre II Chapitre 16*<sup>1</sup>

Saint Jean de la Croix qui aime décidément beaucoup les images, les enchaîne ici. Il reprend celle de l'aveugle et du guide en changeant la personnalité de celui-ci. Dieu lui-même, et non plus la foi, prend la direction des opérations. Il est à l'initiative. Notre auteur montre bien qu'il ne méprise pas les connaissances sensibles et intellectuelles que nous pouvons avoir. La bonne volonté de l'homme n'est pas en question, Jean n'essaye jamais de nous rabaisser. Les satisfactions de la sensibilité et les découvertes de l'intelligence ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, mais il faut accepter de s'en passer —et Dieu nous en dépouille progressivement— parce qu'elles sont inadaptées pour aller vers lui non parce que nous en usons mal.

Tout ce que nous connaissons, tout ce que nous avons acquis, nous l'avons tiré de notre expérience et de celles des autres. Ce bagage nous permet d'être adapté dans notre monde, avec les autres hommes qui sont dans le même cas que nous. Tout change avec Dieu. Nul ne peut se vanter sans ridicule d'avoir de lui une expérience directe. La deuxième image, celle du pays étranger nous aide à le comprendre. Quand je suis dans un pays que je ne connais pas et que j'y rencontre des gens d'une langue et d'une culture différentes de la mienne, je ne peux pas me servir de ce que j'ai appris dans un autre contexte. Le danger est grand sinon que je projette ce que je sais sur ce que je vois et qu'ainsi je passe à côté de l'essentiel. Pour me guider, j'ai besoin de quelqu'un du pays qui m'aidera à me débarrasser de mes mauvais réflexes et qui m'initiera à ce qui n'a pas de précédent dans ma mémoire.

Certes ce n'est qu'une image et qui est très en dessous de la réalité quand il s'agit des rapports à Dieu. Son pays est radicalement différent et lui seul peut nous guider dans ce qui serait sans cela inaccessible. La difficulté pour le croyant est de ne pas juger l'action de Dieu en fonction de ses propres critères et de prendre pour une punition ce qui, à la réflexion, serait plutôt un encouragement. Surtout que l'adaptation se fait au prix de bien des arrachements, parce que l'on accède à un monde qui n'est pas le nôtre, dans lequel l'homme n'est pas adapté.

---

<sup>1</sup> p 1026-1027

Cela ne signifie pas que la route vers Dieu soit barrée. Il ne nous est pas totalement étranger puisque nous sommes à son image. Nous sommes par conséquent capables d'actions qui sont de lui, nous pouvons anticiper ce que nous serons quand nous l'aurons rejoint, puisque nous le sommes déjà en germe. Par contre nous ne savons pas juger avec certitude les moments où nous sommes en conformité avec ce que Dieu veut de nous.

Pour savoir ce qui anticipe ce que nous serons, ce qui est une image du Royaume que nous attendons, il faudrait connaître par avance le pays vers lequel nous nous dirigeons. Or, dans la foi, Jésus est le seul qui en vient et qui, avant d'y retourner, nous a montré le chemin: agir en l'imitant. Il est vrai que connaître la direction n'est pas connaître le but, mais nous avons au moins des indications sécurisantes. Ensuite il faut faire confiance, en espérant que celui qui nous a créé capable de lui, développera en nous ce qui n'est pour l'instant qu'en gestation.

D'où la comparaison développée ensuite dans le texte du malade et de l'attention à lui porter. Le but est toujours de nous démontrer que la nuit est ce qui peut nous arriver de mieux. Or comme des malades ne sont pas traités comme des gens en bonne santé parce qu'ils ne sont plus capables de tenir leur place dans le quotidien, nous ne sommes pas en capacité, sans guide, de nous situer adéquatement dans le monde de Dieu. Non seulement nous sommes trop faibles, mais de plus ce que nous connaissons augmente encore notre handicap. Les jugements qui sont habituellement cohérents ne conviennent plus dans ce nouveau contexte.

Nous sommes comme celui qui a le palais gâté par des mets trop épicés ce qui l'a rendu incapable de goûter des nourritures plus subtiles. Il cherche des plats de plus en plus relevés pour renouveler ses sensations et il lui est difficile de revenir en arrière. Il en est de même pour l'amoureux. Il n'y a pas de mal à vivre un amour bouleversant, mais celui qui est dans ce cas devient incapable de ressentir des émotions plus subtiles et en particulier il est dans l'impossibilité d'entendre la petite musique qui vient de Dieu. Ceux qui sont trop envahis par des émotions fortes ou des soucis bouleversants sont trop agités pour percevoir la paix de Dieu. Ils en vivent différemment, dans une mystique de l'action par exemple, mais la démarche de Jean est autre, elle demande un attachement exclusif.

Aussi Dieu nous met-il à la diète, en cassant nos habitudes. Il applique un véritable traitement de choc: dans la nuit complète nous perdons nos repères. L'expérience est redoutable car difficile à interpréter. Ou plutôt sa signification n'est que trop claire dans des conditions habituelles d'existence: si je n'éprouve plus rien pour quelqu'un, si celui-ci me fuit, ne me dit plus rien, ne répond plus à mes attentes et si cela dure... je peux difficilement continuer à dire que je l'aime et que je suis aimé de lui. Même si je me réfugie dans l'amour platonique, je reste frustré. Jean de la Croix à la prétention de nous faire croire que quand il s'agit de Dieu, c'est au contraire quand il fait le plus mal qu'il aime le plus. Et le pire est que son argumentation est logique...

L'effet recherché d'après l'interprétation de Jean de la Croix est le suivant: lorsque je me sens abandonné, quand je ne sais plus où j'en suis, quand il me semble que j'ai touché le fond... il est temps de me dire que j'avance dans la purification, que je suis plus près de Dieu que jamais. Jean voudrait nous amener à cette conviction en s'aidant à nouveau d'une image contradictoire: celle du soleil. La nuit n'est pas synonyme d'éloignement de Dieu comme on serait prêt à le croire, elle est le signe d'une grande proximité. Quand je suis trop proche du soleil ou que je le regarde en face, je n'y vois plus rien. Ce n'est pas faute de lumière, bien au contraire la trop grande clarté m'aveugle et ne me permet plus de me diriger comme avant. Mon péché n'a rien à voir dans l'affaire, c'est plutôt ma capacité de voir Dieu qui, bien qu'elle existe, est troublée, pas assez développée. Alors j'ai le choix entre me replier ou accepter le guide et repartir doucement.

Une fois que l'on a accepté de ne plus rien voir, tout devient plus facile. On devient en effet capable de goûter des mets subtils jugés jusque là insipides. Là est le sens de la diète: me priver progressivement des nourritures terrestres pour me donner faim d'autres nourritures, que sans

ce jeûne j'aurais été incapable d'apprécier. Le tout est de regagner la confiance en Dieu que j'avais un moment perdue. Quand je crois à nouveau que je suis en Dieu, ou que je le retrouve en moi je peux repartir, toujours dans la nuit, mais en sûreté. Mes yeux s'habituent à l'obscurité et je retrouve des signes que j'avais dépassés sans les voir.

C'est la prière de Palmira:

Même toi Père, il me semblait que tu m'abandonnais  
Quand désespérément je cherchais ton visage  
Quand mes mains s'étendaient pour saisir les tiennes  
Et les voilà vides, seules  
Essayant de s'attacher à toi.  
Malgré tout tu me façannes, tu me fascine Seigneur  
Ta sagesse contredit la mienne  
Le chemin de foi que tu m'indiques  
Est trop dur pour mon cœur  
Affaibli et fatigué de tant chercher des chimères  
Mais à qui irais-je Seigneur  
Au milieu de cette folle tempête  
Sinon à la recherche de ta face?  
Bien que tes chemins paraissent  
Déconcertants  
Bien que tes exigences soient  
Illogiques  
Je sais que tu es venu de la part du Père  
Pour m'indiquer le chemin sûr  
Pour cela et malgré les chutes  
Et les rechutes, je te suivrai!

Le premier renversement se fait donc dans la nuit. Il est tout entier basé sur la foi, c'est à dire sur la confiance en quelqu'un dont on ne comprend pas les agissements. Il y a ensuite un choc en retour en direction des préoccupations quotidiennes. Celui qui a goûté à la quête de Dieu est amené presque automatiquement à remettre en cause son échelle de valeurs:

Celui que l'amour a blessé,  
Qu'à touché la divine essence,  
A vu son goût se transformer  
Et rien ne peut le satisfaire;  
Tel un malade en fièvre ardente  
Repousse l'aliment offert,  
Il réclame un je ne sais quoi  
Que son cœur brûle d'obtenir.

Poème *Jamais les beautés de ce monde* <sup>1</sup>

Le **cœur brûlant** est le refrain de ce poème<sup>2</sup>. Il est aussi la constante de l'entrée dans la nuit et de la marche vers l'aurore. Sans lui la nuit se change en sécheresse, en intellectualisation de la foi, en routine, la quête ardente sombre dans l'indifférence et dans la mort.

<sup>1</sup> p 209 et ss

<sup>2</sup> Dans la traduction de Mère Marie du Saint-Sacrement qui traduit assez librement: *Que se alcanza por ventura*. Elle insiste davantage sur le côté dangereux et engageant de l'aventure qu'est la recherche de Dieu. Le Père Grégoire de Saint Joseph en traduisant: " Que l'on obtient par

Mais les Jean de la Croix, le récit complet de son itinéraire, sont bien multiples. Sans la Croix, l'impression d'abandon, sortir de la conviction que l'on est rejeté ou que l'on poursuit un but qui n'existe pas? Nous avons besoin d'un guide pour reconnaître la main du Dieu amour dans la disparition de nos repères et pour entrer résolument dans cette voie redoutable.

Tout ne devient pas évident pour autant. Il est difficile de faire des discours, mêmes pacifiants, devant quelqu'un qui dit: "Aujourd'hui c'est le doute, le vide, la foi qui a comme disparu, une nuit épaisse dont je ne sors plus.

Je me raccroche au soutien de la vie avec d'autres, à leur amitié, à leur témoignage de foi, aux révisions de vie, aux célébrations et à ma volonté de poursuivre le chemin sur lequel je me suis engagé comme un peu par devoir... Cet état me pose question par rapport à la mission. De quel Dieu suis-je témoin? Qu'est-ce que je peux en révéler? A quoi cela sert-il?... Regarder l'état de "ténèbres" comme "une heureuse fortune" comme le dit le chapitre 16 de la Montée du Carmel n'est pas évident!.

La mystique n'est pas une vérité à laquelle on adhère par la pensée. La personne qui parle a déjà dans sa tête la réponse à sa question, elle a lu *La Montée du Carmel*. Il lui faut encore expérimenter dans sa chair la vérité des paroles de Jean de la Croix et nul ne pourra le faire à sa place. Connaître la route est une chose, être en capacité de la prendre en est une autre et en grande partie un don. Nous retrouvons le balancement entre les efforts à faire et le don à accueillir. Impossible de découvrir de nouvelles perspectives, tant que l'on n'a pas fait son deuil des anciennes.

Le phénomène n'est pas réservé à la spiritualité, puisqu'en amour on constate une difficulté semblable. Les premiers temps sont d'une grande richesse, avec une impression très forte de communion absolue entre deux êtres, une complicité de tous les instants, une harmonie totale

tant au plan physique qu'à celui des sentiments ou des idées.



En fait cette prétendue harmonie repose sur une illusion. J'aime surtout chez l'autre le plaisir qu'il me fait, la joie que j'ai à être à ses côtés. Je suis amoureux de l'image que je me suis fait de lui et tout va bien tant qu'il reste dans le cadre que je lui ai fabriqué. L'amour progresse, quand disparaissent ces images trompeuses, que celui qui est au centre accepte de regarder l'autre tel qu'il est, qu'il accepte de reconnaître qu'il n'est pas à son image.

Le passage est délicat et de lui dépend l'avenir de la relation. Si je m'accroche à mes premières expériences, si je décide qu'elles représentaient le summum de l'amour, il ne me reste plus qu'à me mettre en quête d'une nouvelle expérience. Dans ses débuts elle me donnera les mêmes sensations que la précédente, puis elle se dissoudra comme elle. Combien de couples s'effondrent parce qu'ils ont refusé de reconnaître leurs illusions et de chercher une autre voie.

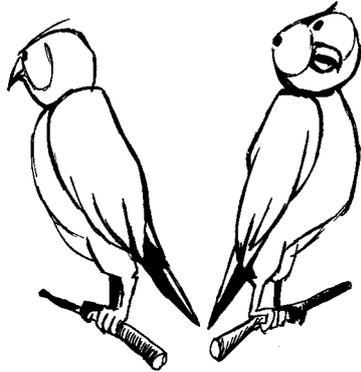
Sans renonciation à ce temps de lune de miel où la joie de l'échange repose en grande partie sur des illusions, un amour durable ne peut naître. Le rêve d'une communion idéale et immédiate sans cesse renouvelée est une quête sans fin. Or un tel deuil ne va pas de soi tant paraissent absolues les premières expériences. Les débuts de l'amour sont un symptôme, ils manifestent qu'une réciprocité réelle existe entre deux êtres. Pourtant une telle cohérence ne se maintiendra pas sans efforts face aux agressions de la vie quotidienne.

Il en est de même pour l'expérience mystique et ce n'est pas pour rien que Jean de la Croix revient si souvent sur la comparaison entre la relation à Dieu et l'amour humain. Les

---

bonheur" met l'accent sur l'aspect chance aux deux sens du mot. Bernard Sesé avec la traduction: "Qui s'obtient d'aventure" demeure plus proche de l'espagnol et évoque l'idée de la priorité de l'action de Dieu qui apparaît du point de vue de l'homme comme un hasard.

premières expériences sont fortes gratifiantes, surtout qu'elles ont souvent le goût de l'engagement, du mariage, de l'attachement, à ne pas les idéaliser, à les considérer autrement que comme le sommet de la vie spirituelle. Parce que l'on se rappelle encore avec émotion les joies plus ou moins spirituelles qui ont accompagné notre communion solennelle, on voudrait les retrouver, persuadé qu'elles ont constitué un sommet dans notre foi. Alors, comme dans l'amour humain, on ne comprend pas pourquoi elles ont cessé et on voudrait qu'elles reviennent quand elles s'estompent.



Les nouveaux amants craignent qu'avec les premiers émois disparaisse le plaisir. Ils ont peur de quitter ce qu'ils connaissent et ne leur a coûté aucun effort, pour aller vers des rivages inconnus, qui demandent de sortir de l'immédiateté. Et pourtant de nouvelles joies sont promises. Certes les grands élans seront plus rares, mais remis dans un meilleur contexte où l'autre est accepté tel qu'il est, où les illusions du départ ont disparu, où le désir de fusion a fait place à plus de réalisme... ils ne seront plus vécus comme des mensonges mais comme des moments forts dans une progression.

On se marie souvent parce qu'on s'aime et on a tort dans la mesure où, sous ses premières formes, l'amour va se transformer et disparaître. Mieux vaudrait se marier à cause d'un projet en sachant qu'il va évoluer et qu'il faudra le modifier sans cesse. Au lieu de s'engager sur une pseudo-certitude, on se baserait sur la foi en nos capacités de vivre à deux quelque chose de neuf, éclairé de tendresse. Mais l'amour ne se construit pas sur la logique. Elle reprend ses droits ensuite quand l'amour est assez fort pour passer les premières désillusions.

Alors les mouvements passionnels remis dans un nouveau contexte ne sont plus confondus avec l'amour, ils en sont des lumières, la confirmation qu'un lien profond existe. Ils ne sont plus au centre, ils sont à la périphérie, comme n'est plus au centre celui qui croyait aimer. A partir du moment où l'amour a trouvé de nouvelles bases, il peut recommencer à s'édifier progressivement et peut-être pour longtemps.

Jean de la Croix reprend la comparaison entre l'amour de Dieu et l'amour humain qui s'approfondit au fil des années.

Les vieux amants, exercés de longue main et ayant fait leurs preuves au service de l'Époux, sont comme le vin vieux, qui a déposé sa lie. Ils n'ont plus cette ferveur sensible, cette fermentation spirituelle, ces bouillonnements extérieurs. Ils goûtent la suavité du vin d'amour parfaitement cuit jusqu'à la substance, ne résidant plus dans le sentiment, comme chez les nouveaux amants, mais fixée au plus intime de l'âme, en substance et en saveur toute spirituelle, vraiment effective. Ceux qui en sont là font peu de cas des consolations et des ferveurs sensibles; ils s'abstiennent même de les goûter, de crainte de s'exposer à des chagrins et à des peines inutiles, car celui qui lâche la bride à l'appétit en quête de jouissance sensible sera forcément en proie à bien des tourments, soit dans le sens, soit dans l'esprit.

Lorsque les vieux amants se trouvent privés de cette douceur spirituelle qui réside dans les sens, ils n'ont plus ces peines et ces anxiétés d'amour, ni dans la partie inférieure d'eux-mêmes ni dans la partie spirituelle.<sup>1</sup>

La vie spirituelle trouve sa pleine dimension à partir du moment où elle a accepté d'être humaine, de ne pas être en ligne directe avec Dieu, de ne le rencontrer que dans la nuit. Dépouillée de ses illusions, elle redécouvre la foi qui est son véritable guide et non ses émotions. Pour autant toutes les émotions ne disparaissent pas, le croyant retrouve la saveur souvent plus discrète mais réelle de la prière, des célébrations, de la vie en Eglise, comme les vieux amants qui oubliant la passion, non sans quelques nostalgies, redécouvrent la tendresse... Le croyant lui aussi change ses bases et renonce à ce qui lui semblait essentiel jusque là.

La transformation est cependant loin d'être automatique. Pour un amour qui dure, combien s'évanouissent avec les premiers émois... Pour un croyant qui acquiert une foi adulte, combien ne passent pas le cap de la perte des émotions et de l'effritement des certitudes! Beaucoup pensent que la foi sert d'assurance. Dieu devrait punir et récompenser en suivant les conceptions humaines, mener le monde conformément à nos espérances et soutenir les projets mis en œuvre par ceux qui se prétendent ses disciples... S'il ne le fait pas c'est qu'il n'existe pas tout simplement ou bien qu'il n'y a pas lieu de s'en soucier, qu'il existe ou pas.

Dans l'amour humain également, le fait que le corps réagisse moins à la présence de l'autre, qu'il faille faire effort pour lui parler, que des traits de son caractère et certains de ses comportements agacent... serait le signe d'un amour finissant.

Un désir suffisamment fort, pour non seulement dépasser les temps de purification ou d'ennui, mais aussi pour trouver les moyens de repartir, est la condition essentielle pour qu'un amour dure, qu'il soit dirigé vers un homme ou vers Dieu. Sinon il meurt et il s'éteint.

Le passage par la nuit est essentiel. Il a force de test, mais aussi il permet à un désir fort de prendre toute son extension. Un attachement absolu, quand il se sent trahi, se retourne souvent contre l'objet de son désir. Il y a agressivité, accusations, rupture... la haine est l'aboutissement de l'amour qui n'a pas trouvé le partenaire dont il rêvait. On retrouve cette réaction dans la relation avec Dieu et l'on entend dire: "si Dieu existait cela ne se passerait pas comme cela" ou bien "qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu..." La réaction est humaine et il est normal que la prière passe par de telles phases où l'amour s'exprime dans la révolte. Il est pourtant important de dépasser cet épisode de la nuit, protestation épidermique contre ce qui apparaît comme un abandon.

Mais pas à n'importe quel prix: en évitant que le désir qui se retournait contre l'objet de l'amour se porte contre celui qui aime. Celui-ci se culpabilise, cherche à savoir ce qu'il a fait de mal. Il est miné petit à petit par l'angoisse, cette douleur sourde, dont on est incapable de déterminer la cause et qui dissout les structures de celui qui l'éprouve. Beaucoup comparent cette période à "une mort morale, presque physique". Il ne s'agit pas de dépression, car dans le cas de cette maladie si courante aujourd'hui le désir lui-même s'éteint. Il y a perte, non seulement des repères, mais aussi du désir de s'en sortir, de l'envie d'aimer et de chercher ailleurs ou différemment.

Dans la nuit qui nous occupe l'homme est toujours tendu vers son Dieu mais il ne comprend plus. Tout ce sur quoi il appuyait sa foi jusque là s'estompe, il n'a plus aucun moyen de vérification et il lui semble assister à la démonstration de la fausseté de ce qu'il croyait jusque là. Alors après avoir accusé Dieu il se met à douter de lui, ou bien quand la foi est la plus forte, il se demande s'il n'est pas le seul à être rejeté. Il se croit trop mauvais pour que Dieu porte les yeux sur lui. Connaissant ses limites, il se trouve dans une situation infernale au sens strict: incapable d'aimer celui qu'il aime et qu'il croyait tout amour.

---

<sup>1</sup> La Cantique Spirituel B Strophe 25 p1353-1354

La situation est plus douloureuse quand, autour de lui, les croyants semblent d'autant plus bédouins qu'ils se croient plus chrétiens. Ils adhèrent calmement à tous les termes du "Je crois en Dieu", adressent à Dieu des prières de demandes, de louanges, de pardon... donnent l'impression d'être entendu... Le croyant loin de cette sérénité et qui se croit unique dans son cas en vient à douter de tout et de lui-même. Pourtant il est toujours brûlé par un feu intérieur, mais au lieu de le propulser vers l'avant, celui-ci détruit ce qui était son armature de croyant: ses idées, ses expériences, le souvenir de joies passées, la confiance dans l'Eglise et dans la Parole de Dieu...

Cette âme peut être comparée au vase vide qui attend qu'on le remplisse, à l'affamé qui aspire à sa nourriture, au malade qui soupire après la santé, à l'homme suspendu en l'air, qui manque de tout appui. Tel est l'état d'un cœur embrasé d'amour.<sup>1</sup>

A ce moment-là de son évolution, le croyant a un besoin absolu de rencontrer quelqu'un qui soit en capacité de le rassurer, de le soutenir, de le délivrer de sa culpabilité... avant qu'elle n'attaque le désir lui-même, qu'elle fasse croire qu'il est sans objet. En cet instant tout peut basculer, soit vers une foi renouvelée, soit vers un athéisme résolu ou une indifférence qui oublie son avidité d'absolu. Les conseils de Jean de la Croix, que l'on sent tirés immédiatement de sa propre expérience, permettent un pas décisif: ils nous aident à reconnaître la normalité de ce moment et son caractère obligatoire pour accéder à Dieu, au-delà de nos illusions de proximité.

Il y a d'autres moyens de demeurer croyants et de progresser dans la foi. Mais un tel guide dissout l'angoisse radicalement en montrant qu'elle est sans objet: tout va bien. Le croyant ne retrouve pas pour autant ses joies passées: on ne revit jamais les rêves de ses fiançailles. Par contre il devient accessible à des joies nouvelles, peut-être plus subtiles, en tous cas plus profondes et davantage libérées des fausses impressions.

Il est devenu réaliste, mais il n'a pas encore pris le chemin de la mystique. La première étape n'est pas propre à cette spiritualité, est le passage obligé pour tous les croyants sauf ceux qui sont vraiment inconscients ou illuminés. Le choix entre plusieurs voies pour les croyants adultes commence là. L'entrée dans la nuit et son acceptation réaliste étant le fait de tous, certains se résignent à cette situation et ne cherchent pas plus loin. Ils deviennent des croyants sérieux, appliqués, qui savent les limites de la condition humaine et acceptent de fonctionner dans ces conditions. Ils apprennent à ne pas trop espérer, à se méfier de leurs impressions, à ne pas juger Dieu à partir de ce qu'ils voient autour d'eux mais à partir de la Révélation. Ce sont des fils soumis de l'Eglise et ils se coulent dans les pratiques officielles avec application sinon toujours avec enthousiasme.

Ils s'appliquent à ne pas se laisser entraîner trop loin par leurs envies et leurs rêves, ils croient que sont interdites les espérances trop grandes et que nos premiers parents Adam et Eve ont été punis à cause d'elles. L'épisode de la tour de Babel<sup>2</sup> est bien le signe, selon eux, que l'homme se doit de rester dans les limites assignées par le Créateur, qu'être homme consiste à museler son désir.

Le mystique est ennemi de ce réalisme desséchant. Il trouve que ce Dieu décrit comme jaloux de l'homme et de ses désirs ne correspond pas à celui dont il est question dans l'Evangile. Pour lui l'entrée dans la nuit et le passage par le réalisme ne signifie en rien l'abandon de son désir d'absolu. Il a compris que les formes qu'il avait cru pouvoir prendre étaient faussées par ses illusions, mais il est persuadé, qu'avec Dieu, tous l'avenir reste ouvert.

L'acceptation de son état, loin de l'amener à se résigner, libère son désir et l'invite à monter vers des sommets dont il n'aurait pas osé rêver auparavant. Comme dans l'amour humain, il arrive souvent que le croyant, se rendant compte de son péché, transforme la reconnaissance de sa

---

<sup>1</sup> Le Cantique Spirituel B Strophe 9 p 1257

<sup>2</sup> Genèse 1 à 3 et 11

misère en culpabilité. Au lieu d'accepter ses limites et d'aimer en conséquence, il ne cesse plus de ressasser sa pauvreté, il se complait dans le souvenir de ses fautes. Il lui semble que Dieu pour être adoré, exige de l'homme qu'il s'abaisse devant lui.

Telle n'est pas la conception de Jean de la Croix. Au cœur de sa nuit il se sent comblé par Dieu. Il n'est ni attristé, ni diminué par sa condition d'homme qui l'oblige à passer par la nuit pour rejoindre Dieu, bien au contraire. Il interpelle ainsi son âme hésitante:

Et toi, qu'attends-tu, puisque dès maintenant tu peux aimer Dieu dans ton cœur?

Les cieux sont à moi et la terre est à moi. A moi les nations, à moi les justes et à moi les pécheurs. Les anges sont à moi et la Mère de Dieu est à moi. Tout est à moi. Dieu est à moi et pour moi, puisque le Christ est à moi et tout entier pour moi (cf. 1 Co 3, 22-23).

Après cela, que demandes-tu et que cherches-tu, mon âme? Tout est à toi et entièrement pour toi. Sois fière et ne t'arrête pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père.

Sors et glorifie-toi de ta gloire. Réjouis-toi et tu obtiendras ce que ton cœur demande (Ps 36, 4).<sup>1</sup>

Nous sommes très loin comme on le voit d'un repliement sur soi, d'un dolorisme ou d'une fausse modestie. Une fois que Jean de la Croix a accepté de dépendre d'un autre pour son existence, depuis qu'il a reconnu la source qui lui donne la vie et qu'il a abandonné par le fait même l'idée de se réaliser sans elle, il a trouvé sa plénitude. En tant qu'homme il sait ses limites, mais à partir du moment où il vit en Dieu, les limites s'estompent et il est pris dans un dynamisme illimité.

Il est nécessaire de rappeler la fin du passage de *La Nuit Obscure* cité ci-dessus pour éviter de confondre la nuit avec l'absence de Dieu:

La lumière de Dieu qui est toute spirituelle, est d'une telle intensité, elle excède à tel point notre entendement, que plus elle l'envahit, plus elle l'aveugle et le plonge dans l'obscurité. *Livre 2 chapitre XVI*

La nuit n'est due ni à un abandon de Dieu, ni à un manque de lumière. Elle vient au contraire d'un éblouissement, conséquence de la présence plus grande de Dieu auprès de celui qui le cherche. On retrouve une image équivalente dans plusieurs passages de la Bible: le sommeil. Abraham s'endort quand le Seigneur vient faire alliance avec lui (Ge 15, 12); il arrive la même mésaventure à Pierre et à ses compagnons lors de la Transfiguration (Luc 9, 32) et si les disciples s'endorment au Jardin des Oliviers ce n'est sans doute pas uniquement parce qu'ils étaient fatigués. La présence de Dieu, quand elle est forte, devient vite trop intense pour être supportée par l'homme. Le sommeil, comme la nuit des mystiques, expriment l'expérience de la distance faite par les hommes dans ces moments là, l'angoisse qui les saisit et le désir de fuite qui les habite.

Une tradition de la Bible dit d'ailleurs que l'on ne peut pas voir Dieu sans mourir. Dieu au moins se doit de préparer le terrain, s'il veut se rapprocher de celui qui s'ouvre à lui sans l'anéantir. Il n'y a que lorsque la nuit s'est installée, que le mystique a accepté de ne plus tenir par lui-même et de ne plus accorder de l'importance aux manifestations humaines de la foi, que Dieu peut vraiment venir. Il se donnera au départ par petites touches avant d'augmenter progressivement les doses pour suivre l'image de Jean de la Croix qui compare alors le croyant à un convalescent.

Ce n'est que lorsque le croyant sera habitué à la nuit, ou plutôt à la trop grande lumière, qu'il sera en capacité de goûter à nouveau les joies délicates offertes par Dieu à celui qui l'aime. Il s'apercevra même que ces joies nouvelles sont incomparablement supérieures à ce qu'il

---

<sup>1</sup> Les Ecrits spirituels p 273.

avait éprouvé jusque là qu'elles étaient inconcevables tant qu'il n'avait pas traversé ~~la nuit~~ <sup>l'ignorance</sup>, qu'elles étaient

### **C. Les nuits de Thérèse**

Thérèse, peut-être plus optimiste de nature, parle moins fréquemment de la nuit. Il est vrai aussi qu'elle a 27 ans de plus que Jean de la Croix. C'est dire qu'elle est plus proche des temps suivant immédiatement la découverte de l'Amérique, la reconquête du pays sur les Maures et l'expulsion des Juifs, temps de la gloire de l'Espagne... Elle est plus sensible aux côtés positifs des choses.

Pourtant les expériences de nos deux guides se ressemblent. Thérèse laisse beaucoup de place aux "impulsions délicates et subtiles", aux paroles, aux ravissements, aux vols d'esprit, aux faveurs et aux visions intellectuelles... tout en reconnaissant que ce n'est pas le lot habituel des mystiques. Elle insiste pour qu'on ne s'y accroche pas et pour qu'on ne cherche pas à les renouveler. Elle avertit qu'il peut se passer une année et même plusieurs entre deux faveurs accordées par Dieu.<sup>1</sup>



Son expérience l'a conduite à la conviction que la spiritualité n'est pas sans douleurs. Entrée au Carmel à 21 ans et 7 mois, elle a passé 22 ans au milieu de grandes aridités, tant d'années "à méditer les divers mystères de la Passion de Notre-Seigneur et à pleurer ses propres péchés."<sup>2</sup> Thérèse d'Avila apparaît d'abord assez contradictoire: elle accepte de prendre en compte les temps forts dans son rapport à Dieu, tout en reconnaissant les difficultés de la vie spirituelle.

Sa manière de l'aborder diffère grandement de celle de Jean de la Croix. Tous les deux ont pourtant une spiritualité expérimentale, qu'ils n'ont pas apprise dans les livres, mais à partir de leur relation, parfois heurtée, avec Dieu.

Thérèse n'a pas fait de théologie. Sans doute que celle de Jean de la Croix et des autres "savants" qui l'ont soutenue tout au long de sa vie, lui suffisait. Ses écrits restent collés à son expérience brute. Moins satisfaisant intellectuellement, son discours suit de près les difficultés d'une femme cherchant à adapter sa vie à un Dieu qui la désarçonne.

La souffrance est un des thèmes qui reviennent souvent dans ses textes. Jean de la Croix y faisait allusion lui aussi. Chez lui pourtant l'insistance était sur l'aspect de purification, la souffrance étant un phénomène temporaire et secondaire. Thérèse, plus près de son expérience vitale est marquée par les tensions qu'elle ressent. Elles lui semblent parfois un véritable enfer<sup>3</sup>.

La cause de la douleur est la même que celle de la nuit: la distance extrême qui sépare le croyant de son Dieu. La conséquence est que, dans les débuts de la vie mystique, le moindre contact avec Dieu est extrêmement pénible pour l'homme. Dieu ne peut s'approcher de lui sans provoquer des bouleversements graves, presque insupportables. La souffrance est donc le signe de la conjonction de deux mouvements: celui de l'âme vers Dieu qui brûle de le rencontrer,

---

<sup>1</sup> Livre des Demeures chapitre 7 p 989

<sup>2</sup> Relations Spirituelles n°6 p 505.

<sup>3</sup> Livre des Demeures, Sixièmes Demeures chapitre 1 p 934

bien qu'elle sente que c'est encore risqué pour elle et celui de Dieu dont le feu dévorant fait des ravages en s'approchant.

Il lui vient sans qu'elle sache d'où ni comment, un coup, ou comme une flèche de feu. Je ne dis pas que c'est une flèche, mais quoi que ce soit, on voit clairement que cela ne vient pas de nous. Ce n'est pas non plus un coup, bien que j'emploie ce terme, car la blessure est très sensible; et cette blessure n'est point faite, ce me semble, à cet endroit où nous sentons les peines ordinaires de la vie, mais au plus profond et au plus intime de l'âme; là, ce rayon de feu, qui passe en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il trouve de notre terrestre nature...

Je ne voudrais pas paraître exagérer et vraiment je vois que j'en suis loin vu l'impossibilité de pouvoir m'exprimer... L'entendement comprend d'une manière très vive pourquoi l'âme souffre de se voir loin de Dieu. Sa Majesté, de son côté, lui donne alors la plus haute connaissance de ses perfections et augmente ainsi son tourment à tel point qu'elle pousse de hauts cris. Bien que la personne dont je parle [Thérèse elle-même] soit patiente et habituée à endurer de vives douleurs, elle ne peut alors comprimer ses cris; car cette douleur, je le répète, se fait sentir, non dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme...

Le danger de mort est très grand. Aussi, bien que cet état soit de courte durée, il laisse le corps absolument brisé; le pouls est alors si lent que l'on semble vraiment sur le point de rendre l'âme à Dieu, ni plus ni moins. Le corps perd sa chaleur naturelle; mais le feu intérieur qui consume l'âme est tellement ardent, que s'il augmentait quelque peu, Dieu la mettrait au comble de ses désirs.<sup>1</sup>



Les impressions décrites sont profondément humaines et ce ne sont pas les amants qui diront le contraire. Mais on sent que Thérèse a de la difficulté avec ses images et son vocabulaire. Sans prétendre que son expérience est unique, elle reconnaît que ce qu'elle dit ne la satisfait pas parfaitement. On n'aime pas Dieu comme on aime un homme. Le plaisir est grand et malgré tout la douleur domine, pas tant corporelle que spirituelle; ou corporelle au sens où nous le disions en commençant.

On retrouve la même souffrance chez les militants tiraillés entre leur désir d'absolu et l'obligation qu'ils ont de gérer les possibles, de se plier aux résistances de la réalité. Ils voudraient tout révolutionner et il leur faut gérer. En plus ils sont meurtris par les démentis que l'histoire oppose sans cesse à leurs analyses. Ils sont pris entre deux amours, celui de l'humanité actuelle qu'ils voudraient soulager et celui de l'humanité à venir qu'ils appellent de leurs vœux. La tension

---

<sup>1</sup> Livre des Demeures, Sixièmes Demeures chapitre 11 p 1019-1020

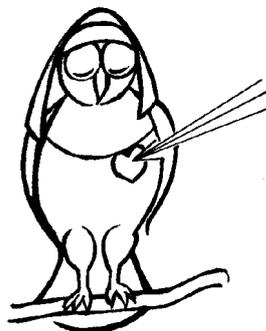
est parfois si forte qu'elle devient insupportable. Beaucoup alors l'abandonnent, en se contentant de gérer ou en s'abandonnant à une rêverie stérile. Quand on ne sait plus comment articuler le désir de changement avec la réalité, la quête du sens vacille et il est difficile de repartir en restant fidèle.

Il y en a pourtant qui y parviennent, animés par une sorte de mystique laïque. Ils dépassent leurs échecs, modifient sans cesse leurs analyses pour rester au plus près de l'actualité sans oublier leurs rêves. Mais la souffrance demeure, leur insatisfaction radicale les empêche de se contenter des solutions précaires et ils avancent toujours.

Thérèse leur ressemble sauf qu'elle a mis Dieu là où d'autres mettent une femme, un homme, l'Homme ou une société nouvelle. Elle vit l'idéal du célibataire pour qui le manque consenti d'amour humain, loin d'aboutir à une sclérose, entretient un manque salutaire. Mais tout passionné, quelle que soit sa passion, éprouve quelque chose de cette tension vers l'avant, à des degrés différents.

Il fallait chez Thérèse un amour de Dieu vraiment grand pour qu'elle éprouve, avec une telle acuité, des douleurs que l'on rencontre seulement dans les grandes passions humaines. Son désir était intense au point de ne se satisfaire de rien d'autre dans la vie quotidienne et de résister au laminage des habitudes. On comprend qu'elle n'arrive pas facilement à en dire quelque chose de complet.

La difficulté n'est pas due à une faiblesse particulière et transitoire, mais bien à l'impossibilité permanente dans laquelle est tout homme d'exprimer la totalité de ce qui le concerne. Thérèse signale que l'entendement –l'intelligence– n'a aucun mal à comprendre le pourquoi de ce qui se passe, quand il est éclairé: la souffrance est due à la distance de Dieu, c'est tout à fait clair pour elle. Il ne s'agit pas d'une souffrance intellectuelle, mais de celle de l'âme, plus proche donc de la douleur du "coup de foudre", de l'amour qui se dérobe ou du désir de plénitude du militant qui



prend conscience des impasses de son attente.

La compréhension ne change rien à la douleur, elle l'aviverait plutôt en proportion de l'importance du désir. Quand on aime jusqu'à accepter de mourir pour une cause ou pour rejoindre son amour —Thérèse écrivait: "Je meurs de ne pas mourir"— on supporte difficilement les lourdeurs que l'on retrouve en soi. L'élan vers Dieu est ardent, mais il fait ressortir les failles et les obstacles contredisant la pureté de l'amour. Il n'y a plus à ce niveau de gros ou de petits péchés: la tension est grande au point de rendre intolérable chaque écueil, même le plus petit.

Celui qui s'engage à la suite de Jésus voudrait être parfait. Il aspire à la sainteté et retombe sans cesse dans les mêmes travers. Il voudrait que seul l'amour compte pour lui et se heurte à ses petites choses. Il est comme le Moïse de la Tradition juive qui prie Dieu de faire éclater sa poitrine trop étroite.

D'où le mélange de crainte et de soulagement devant les initiatives de Dieu purifiant l'âme qui vient vers lui. La voie de la facilité serait tentante pour tout autre que Thérèse qui a la vision de la distance qui lui reste à parcourir. Elle accepte le chemin de la souffrance, passera par ce

qu'il y a de plus difficile, pour s'approcher plus rapidement de son but<sup>1</sup>. Les difficultés ne sont rien en proportion du terme visé.

Ce n'est qu'à cette condition que l'on comprend l'apparent sadisme de Dieu qui, comme le Dieu de Job, en rajoute encore. Loin de consoler celle qui souffre à cause de lui, il fait en plus l'étalage de ses perfections. Au lieu de combler la distance, puisqu'il est le seul à pouvoir le faire, il semble souffrir de nos limites et de notre péché. Il fait comme s'il n'était pas très au delà, comme s'il n'était pas pardon et amour, comme s'il ne nous aimait pas davantage que nous nous aimons nous-même... L'explication donnée par Thérèse est la même que celle de Jean de la Croix: à situation exceptionnelle il faut un traitement radical.

Dieu pourrait certes combler le débutant et il le fait. Thérèse sait bien que "Notre Seigneur a déjà pardonné nos péchés et les a oubliés"<sup>2</sup>. Pourtant, loin de la consoler, cette constatation, mettant l'accent sur la bonté de Dieu, fait ressortir d'autant ses propres limites. Il n'est jamais agréable pour un amoureux de constater combien il est loin de celui qu'il aime. Il faut beaucoup aimer pour accepter d'être dépassé sur ce terrain. Et puis se satisfaire d'une telle solution conduit juste à éviter le manque. Il y a des drogues pour éviter de souffrir, pour recouvrir l'angoisse d'un voile de tranquillisants, pour s'étourdir de mille et une façons. Mais aucune ne nous transforme réellement. Pour changer il faut traverser la souffrance et l'angoisse et non la recouvrir.

Pour quiconque cherche vraiment la rencontre, la purification se doit d'être la plus complète possible afin que l'échange soit vrai. Passer par dessus nos limites et les voiles que nous installons entre lui et nous est dans les capacités de Dieu, mais ce serait recouvrir notre misère sans nous transformer. Avec la mystique, Thérèse nous montre un Dieu qui croit en nous au point de nous proposer d'aller plus loin. Sa flèche détruit les médiations humaines habituelles, parce que ce sont des moyens pouvant se transformer en obstacles. Elles sont utiles tant qu'elles sont vivantes, mais elles freinent si on s'y accroche quand elles se sclérosent.

Quand il déploie sa grandeur, Dieu augmente la distance, mais il fait en même temps croître le désir du croyant avide de perfection. Ce dernier ne se satisferait pas de toutes façons de demi mesures et il ne craint plus le fossé, aussi grand soit-il, s'il sent que, par dessus, une main lui



est tendue.

Le manque est un élément essentiel de la mystique. Il est le complément du désir, son envers. Ils se répondent mutuellement. On le nomme nuit quand on est apaisé et que l'on a appris à s'en servir pour repartir sans cesse vers des expériences nouvelles. Il est souffrance dans tous les cas, mais souffrance encore plus éprouvante pour celui qui n'est pas encore habitué à l'expérience de la distance et qui la considère encore comme un obstacle à son amour dévorant, alors qu'elle en est le moteur principal. La platitude est le principal danger pour les amants. Avec Dieu il y a peu de risques, quand on accepte de dépasser les premières relations.

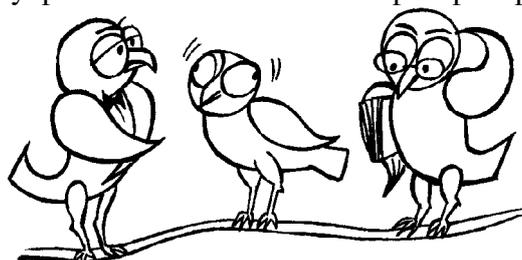
Une deuxième souffrance est signalée par Thérèse: le fait d'être incomprise. Elle est sans doute moins fondamentale, mais tout aussi réelle au regard de la vie concrète du croyant. Le mystique s'engage sur des chemins dont il n'est pas sûr, parce qu'ils sont mal balisés. Il cherche

---

<sup>1</sup> Livre des Demeures, Sixièmes Demeures Chapitre 1 p 932

<sup>2</sup> Livre des Demeures, Sixièmes Demeures Chapitre 7 p 985

donc des repères, voudrait conseils auprès d'autres croyants, des responsables, des prêtres en particulier. Or il y a chez ces derniers beaucoup trop de prudence parfois.



Il est vrai qu'il est difficile de faire la différence entre les vrais et les faux mystiques. Les risques pris par les premiers ne sont pas toujours éloignées des folies ou des prétentions des seconds. Il est tentant alors de prêcher la prudence, la tradition moyenne, de rejeter comme suspects les violences et les troubles de ceux qui refusent d'acquiescer à ce qu'on leur dit. Les guides spirituels sont tentés de consoler les affligés, de rassurer les inquiets, de raisonner les excessifs. Il faudrait rentrer dans la norme de L'Eglise, adhérer sans murmures à ses discours, se couler dans ses pratiques éprouvées...

Une telle attitude est difficilement supportable par des personnes ayant perdu beaucoup de leurs repères. Trop de prudence est néfaste<sup>1</sup>. Aujourd'hui celui qui a un discours religieux est souvent regardé avec curiosité par ceux qui l'entourent sans partager sa foi. Thérèse nous dit qu'il en est de même au sein de l'Eglise. Les manières de faire dominantes ne posent pas de problèmes particuliers. Célébrer, dire des prières, avoir confiance en Dieu, le remercier et admirer ses œuvres... est vu comme un comportement normal. D'autres manières de faire sont jugées déviantes: celles qui font entrer l'affectivité ou l'engagement dans le rapport à Dieu.

Aimer Dieu serait normal à condition que cela n'intègre pas la gamme des sentiments accompagnant l'amour humain: sensations physiques, colères, incompréhensions et ruptures, souffrance de la séparation... L'amour pour Dieu, le compagnonnage avec Jésus devrait être intellectualisé, toujours égal, sans vagues et sans passions, dans une confiance jamais démentie. La violence, comme les moments de creux désespérés sont reçus comme des manques de foi par des accompagnateurs spirituels soucieux d'orthodoxie et de voie moyenne.

Or l'engagement vital, par définition total, s'il se satisfait mal des demi mesures, passe aussi par des crises profondes et des moments de surexcitation qui peuvent paraître suspects. Les dépressions seraient des pertes de la foi et les expériences positives de dangereuses illusions. Cela peut arriver bien sûr. Mais on devrait éviter de confondre la recherche de l'excitation pour elle-même, entretenue par les sectes et certains groupes d'Eglise et les conséquences d'une passion pour Dieu. Cette dernière passe aussi par des extrêmes mais elle s'en méfie et les relativise.

Thérèse se refuse à un amour aseptisé dont le principal souci serait de rester dans la moyenne et de poser des questions qui le rendrait suspect. D'où ses problèmes avec certains de ses confesseurs et avec l'autorité peu encline à l'aventure, puisque son premier souci est de perpétuer l'Eglise. Mais elle ne voit pas comment faire autrement. Il est plus aisé de se couler dans la majorité, surtout quand on n'est pas sûr de ce que l'on expérimente et que l'on ne l'a même pas cherché. Celui qui est déjà hésitant sur le jugement à porter sur sa vie avec Dieu est sensible aux opinions des responsables et aux appréciations de ceux qui l'entourent quand ils trouvent qu'il exagère, qu'il en fait trop ou qu'au contraire il abandonne l'essentiel.

On ne peut guère en vouloir d'ailleurs à ceux qui jugent, tant sont nombreuses les personnes qui se targuent de mystique et sont à l'affût de la moindre manifestation sortant de l'ordinaire. La méfiance est largement partagée par Thérèse et par Jean de la Croix: le responsable

---

<sup>1</sup> Livre des Demeures, Sixièmes Demeures Chapitre premier p 932 et ss

d'une communauté se doit d'être circonspect. Ainsi voila ce qu'écrivait Jean à propos d'une religieuse qui avait des prétentions mystiques:

Le style et le langage employés ne paraissent pas en rapport avec les effets surnaturels dont il s'agit. Le bon esprit enseigne un style plus simple, dégagé de l'affectation et des exagérations qu'on remarque ici. Du reste ces affirmations: "J'ai dit à Dieu" et "Dieu m'a dit", sont ridicules.

Mon avis est qu'il ne faut ni commander ni permettre à cette religieuse d'écrire quoi que ce soit, et le confesseur doit se montrer peu disposé à l'entendre sur ce sujet, sinon pour avoir l'occasion de rabaisser et de mépriser ce qu'elle lui dira. Qu'il l'exerce sèchement à la pratique des vertus, spécialement au mépris de soi, à l'humilité et à l'obéissance...<sup>1</sup>

On a ici une des raisons de l'insistance sur l'humilité que l'on rencontre chez nos mystiques: il y a beaucoup trop de spirituels qui se prennent au sérieux.

Jean de la Croix paraît dur, mais il assume sa responsabilité de guide de communautés. Certes il n'est pas très grave de croire parler à Dieu directement et de penser qu'il nous répond sans intermédiaires. Tant que l'on n'engage que soi, mieux vaut prier en délirant que de ne pas prier du tout... Tout change quand on prétend s'ériger en modèle ou que l'on donne aux autres l'envie de suivre notre exemple.

Certains croient être parvenus sur les sommets de l'amour de Dieu, alors qu'ils sont victimes de leur imagination débridée. Comment faire œuvre de discernement, en évitant de barrer des chemins véritables, tout en signalant les fausses pistes. Les frontières sont floues. Avec l'exigence d'humilité Jean de la Croix –et nous le verrons plus loin Thérèse d'Avila– a un moyen tout à fait fiable de voir clair dans les différentes manifestations de l'imaginaire.

Cela n'enlève pas les angoisses de celui qui s'aventure sur des chemins qui se perdent dans la montagne. Surtout quand il a appris lui-même à se méfier des exagérations. Il regarde avec inquiétude ses propres déséquilibres et envie les âmes simples qui semblent loin de ses problèmes. Il hésite à rentrer dans le rang. Comme ni Jean ni Thérèse ne veulent nous faire croire que l'on peut sortir de notre condition d'hommes, êtres de chair, ils proposent des moyens de faire le tri entre les diverses manifestations de notre humanité.

Dans son *Livre des Demeures* par exemple, Thérèse fait de longues analyses pour déterminer dans ses expériences –positives comme négatives– ce qui vient de Dieu, ce qui est du à son imagination et ce qui vient du Diable. Elle a en particulier un développement sur les larmes. Elles peuvent être le signe d'un amour de Dieu, mais elle invite à s'en méfier parce qu'elles ne remplacent pas l'action. Elles risquent même d'être une excuse pour l'éviter. Le plus souvent elles sont le fait de personnes faibles, "d'un naturel tendre", qui pleurent pour le plus petit motif. Dans ce cas là elles affaiblissent et au lieu d'entraîner de la jubilation et l'envie de créer, elles alanguissent et démobilisent, au lieu d'apporter la paix.

Thérèse s'essaye même à une explication médicale de ces larmes qui seraient dues, selon l'opinion de l'époque, à de "l'humeur amassée autour du cœur". La compression provoquant sans doute une gêne, elle serait soulagée en faisant sortir l'eau par les yeux... L'explication scientifique fantaisiste fait une distinction intelligente entre les affections psycho-somatiques et l'amour de Dieu. Pour Thérèse la seule preuve que l'on aime Dieu est l'engagement actif pour les autres, le reste étant de la sentimentalité.

Ce serait même diabolique, puisque chez elle le démon intervient également. Quand elle fait entrer ce personnage en lice, Thérèse veut montrer que le danger est encore plus grand. L'imagination, les faiblesses psychologiques sont dommageables, mais sans conséquences graves.

---

<sup>1</sup> Les Ecrits spirituels p 316

Par contre il est des fautes dans lesquelles nous nous investissons totalement et qui mettent en danger notre relation à Dieu. Dans ces cas, il n'est plus question de sourire. Celui qui se complait dans les larmes en faisant croire que Dieu est à l'origine de ses émotions affaiblissantes est en train de se perdre. Il se détourne d'un amour efficace pour le prochain et d'une relation à Dieu exigeante par la prière, au profit de rêveries stériles et moroses.<sup>1</sup>

Avec Thérèse on ne risque pas de confondre mystique et affectivité délirante. Elle fait même plus puisqu'elle nous donne des moyens de faire le tri dans les sentiments et les expériences. Ayant souffert de l'incompréhension de ses proches, elle tire de son propre cheminement les critères clarifiant sur ce sujet, délicat parce que se prêtant mal à des jugements définitifs.

Il est possible de faire un parallèle avec le désarroi actuel des militants. Parce que leurs engagements ne sont plus conformes à l'air du temps, on a tendance à les considérer comme des êtres étranges, d'un autre âge. Il ne manque pas de personnes qui veulent les remettre dans le droit chemin de la soumission à la norme du plus fort. Certes, comme pour les mystiques, il y en a beaucoup qui ne sont plus adaptés à leur époque. Mais comment faire objectivement la différence entre les projets généreux et ce qu'il y a à modifier dans la manière de les mettre en œuvre? Comment ne pas remettre en cause l'ensemble de la démarche sous prétexte que certains sont dépassés?

Les activités englobant l'ensemble de la personne sont ambiguës. Elles mettent en branle tellement d'éléments qui se bousculent qu'il est difficile de porter un jugement simple, distinguant clairement le bien du mal. Seuls les comportements calqués sur la norme sont faciles à interpréter, mais ils ne font rien avancer. En s'engageant dans des domaines ambigus, mais novateurs pour la foi, Thérèse quitte la voie moyenne, alors elle surprend. Elle ne parle pas pour autant à une élite. Qui que nous soyons, il nous arrive de sortir de la banalité, heureusement. Nous avons donc besoin aussi de guides dans ces périodes d'autant plus difficiles à assumer qu'elles surgissent par épisodes et nous désorientent.

### **1. Ne jamais rester inactif**

La souffrance envisagée par Thérèse a donc trois caractéristiques. Elle est purificatrice comme la nuit de Jean de la Croix. Elle a aussi ses aspects déstabilisants. Elle est enfin relue comme un moyen que Dieu utilise pour se rendre proche de nous. Pourtant, si Jean a l'air de se complaire dans la phase finale de la purification, dans le vide qui s'ensuit, Thérèse résiste à l'idée de s'abandonner.

En femme pratique, elle se méfie de l'inactivité consécutive à la perte des points de repère. Dans le rapport —que nous avons jugé essentiel— entre l'actif et le passif, les insistances sont diverses. Jean est pour l'entrée volontaire dans la nuit, pour la participation active au travail de Dieu qui met en miettes nos certitudes et la mémoire de nos acquis. Thérèse veut maintenir le croyant en recherche active de Dieu, même quand il lui semble que c'est une perte de temps. A condition bien sûr qu'il ne s'attache pas à ses émotions.

Sa conviction de base est indépassable: nous sommes des êtres humains, pas des anges. Pour aller vers Dieu nous avons un seul moyen à notre disposition: la médiation de l'humanité du Christ telle qu'elle est portée dans la Tradition de l'Eglise. Il serait prétentieux d'attendre des révélations extraordinaires tombant directement du ciel. Si nous voulons être des croyants actifs —et il est essentiel que nous le soyons— nous devons nous efforcer de découvrir l'humanité de Jésus, de méditer sur ce qui nous en a été transmis par les Evangiles et par l'Eglise. Les autres voies sont illusoire.

---

<sup>1</sup> Livre des Demeures, Sixièmes Demeures chapitres 5 & 6

Dieu n'est pas pour autant. Nous ne sommes pas dans une perspective magique où la prière nous fait tout. Dieu ne nous répond en proportion de l'intensité ou du volume de notre prière. Il viendra jusqu'à nous s'il le désire, "par aventure", à sa manière et quand il le voudra. Nous n'avons aucun moyen de l'influencer, ni de le rejoindre de notre propre initiative. Par contre, il nous est possible d'entretenir notre désir, de nous préparer à la rencontre, en cherchant à le découvrir à partir de la Révélation. Certains qui se croient beaucoup plus haut dans la spiritualité, penseraient déchoir en prenant les chemins de tous. Ils voudraient aller directement à Dieu, sans passer par ce que nous a dit le Christ, qui ne serait bon que pour les débutants...

La critique est clairement orientée vers ceux qui méprisent le corps. Elle touche particulièrement les mystiques du fait qu'ils privilégient l'expérience. La tentation de beaucoup est de se servir de Jésus, de la Bible, de l'Eglise comme un tremplin de départ que l'on quitte en s'élevant progressivement en abandonnant tous ses repères. Il y aurait un premier temps où l'on tient compte de notre humanité, mais il faudrait, pour les esprits supérieurs, s'élever bien vite à la contemplation spirituelle, au dessus des voies terrestres.

Si une telle conception de la mystique est courante dans d'autres traditions, elle ne correspond pas à la tradition chrétienne toute centrée sur la personne de Jésus. Ceux qui l'oublient se font remettre en place vertement par la *madre Teresa* qui elle a les pieds sur la terre et critique les "auteurs" qui disent le contraire:

D'après ces auteurs la contemplation est une œuvre entièrement spirituelle, que toute image corporelle peut troubler ou empêcher. Et il faut considérer que nous sommes complètement environnés de Dieu de toutes parts et que nous sommes abîmés en lui. Tel serait d'après eux le but à atteindre. Cette méthode me paraît bonne quelquefois. Mais abandonner entièrement l'attention au Christ et assimiler son corps divin à nos misères ou à une créature quelconque, je ne puis le souffrir...

Comment est-il possible, ô mon Dieu, que j'aie pu avoir une heure seulement la pensée que vous deviez être pour moi un obstacle à un plus grand bien! Et d'où me sont donc venus tous les biens si ce n'est de vous?...

Deux raisons, ce me semble, peuvent servir de fondement à ma pensée... La première raison sur laquelle je m'appuie pour désapprouver cette méthode [celle des auteurs], c'est qu'elle renferme un petit défaut d'humilité, qui est si caché et si déguisé qu'on ne le sent même pas...

Peut-être le tempérament ou la maladie ne nous permettent pas de méditer sans cesse la Passion du Sauveur; car cette considération est pénible. Mais qui nous empêche de tenir compagnie au Sauveur ressuscité, puisque nous le possédons si près de nous dans le très saint Sacrement, où il est déjà glorifié?... Une pratique importante pour nous, faibles mortels, c'est en effet de nous représenter Notre-Seigneur comme Homme, tant que nous sommes sur la terre. Or le second inconvénient, dont je vais parler a pour but de nous en détourner.

Le premier, comme j'ai déjà commencé à le dire, consiste dans un petit défaut d'humilité. L'âme veut s'élever, avant que le Seigneur ne l'élève. Elle ne se contente pas de méditer sur un sujet aussi excellent que la Sainte Humanité du Sauveur; elle veut être Marie, quand elle n'a pas encore travaillé avec Marthe...

Je reviens au second inconvénient. Nous ne sommes pas des Anges, nous avons un corps. C'est donc une folie de vouloir faire l'ange, quand on est sur la terre, surtout quand on y était aussi enfoncée que je l'étais. D'une manière habituelle, notre pensée a besoin d'un appui. Parfois sans doute, l'âme sort d'elle-même; bien qu'elle se trouve souvent si remplie de Dieu qu'elle n'a besoin d'aucun objet créé pour se recueillir. Mais cet état n'est pas habituel. Aussi quand arrivent les affaires, les persécutions, les épreuves, quand on ne

peut goûter les douceurs d'une quiétude parfaite ou qu'on est dans les sécheresses, c'est c'est un très bon ami que le Christ. *Autobiographie* Chapitre 22<sup>1</sup>

Le débat avec les "Auteurs" est clair: pour nous orienter vers Dieu nous avons un seul moyen à notre disposition, Jésus. En disant cela Thérèse n'engage pas Dieu, elle maintient la dialectique entre actif et passif. Dieu est libre par rapport à nos pratiques. Il agit comme il l'entend et quand il le désire. Il est hors de notre pouvoir de le faire ou non s'intéresser à nous. Ses chemins n'étant pas les nôtres, nous sommes même incapables d'acquérir la certitude qu'il agit véritablement ou non dans le monde. Nous en sommes réduits à des conjectures.

Il y a certes des moments de notre vie lors desquels il nous semble que Dieu nous rejoint. Pourtant la foi de Thérèse est loin des pratiques magiques qui consistent à faire des prières, offrir des sacrifices avec l'idée que Dieu se doit de répondre à nos demandes. La dérive est courante. Je prie et j'attends de Dieu qu'il fasse ce que je lui demande. S'il ne s'exécute pas dans les temps que je lui fixe et suivant la manière qui est la meilleure à mon sens, c'est qu'il n'existe pas ou qu'il est méchant.

Un tel essai de chantage est humain, il est même sympathique. J'ai une amie qui boude Dieu régulièrement. Elle ne lui parle pas pendant quelques jours quand elle n'obtient pas ce qu'elle veut... Mieux vaut bouder en pensant à lui que de l'abandonner et le laisser disparaître de notre mémoire. Il est même indispensable de réagir face à Dieu, de lui exprimer notre révolte, notre colère, nos incompréhensions. Thérèse nous le rappelle: nous ne sommes pas des Anges, alors il faut bien que nous nous comportions comme des hommes. Dans la Bible on retrouve de telles réactions chez Job et dans les psaumes surtout, mais aussi dans les Evangiles avec leurs longs récits de la mort du Christ, comme s'il fallait en exorciser le scandale.

Nous sommes des hommes et nous avons le droit de nous laisser emporter par la colère, comme l'enfant puni qui se révolte contre la soi-disant dureté de son père. La foi que nous recherchons n'est pas celle du spécialiste qui répète que Dieu est amour et qu'il ne peut faire que le bien. Elle est celle de l'amour qui a ses temps forts, ses crises et ses phases douloureuses, parce que quand on aime on n'est pas froid...

Pourtant même l'enfant qui se révolte contre "l'injustice" de son père, sait bien, s'il est aimé, que ses parents ne sont pas méchants. Il réagit parce qu'il ne comprend pas, parce que leur attitude ne correspond pas à ses attentes immédiates, parce qu'il est heurté par leurs réactions étranges d'adultes, mais il garde un fond de confiance. Il est possible de manifester une incompréhension, sans que cela aille jusqu'à la rupture. On reconnaît la distance, on l'exprime d'une manière humaine parce que c'est la seule qui soit dans nos capacités, sans être pour autant dupe. Notre tête sait que le mouvement d'humeur est injustifié, pourtant notre corps ne suit pas, il a besoin de s'extérioriser.

Un tel aboutissement est pourtant encore insuffisant aux yeux de Thérèse car il pourrait se traduire uniquement par le fidéisme, c'est à dire par une confiance aveugle et passive en Dieu Tout Puissant. Corrélativement à la passivité qui vient de la prise en compte de la distance insurmontable, elle prêche une activité indispensable à tout homme. Suite à quelques satisfactions éprouvées au cours de la prière ou de la contemplation, il est tentant pour le croyant de s'abandonner entre les bras de Dieu et d'attendre les satisfactions suivantes. Il est facile d'ailleurs de trouver des justifications théologiques à une telle inactivité. Si la foi est un don de Dieu, s'il se dérobe sans cesse à celui qui pense l'avoir saisi, si la prière que nous lui adressons n'est jamais exempte d'anthropomorphisme... autant rechercher la pureté du silence et de l'inaction.

Les résultats d'une telle attitude sont bien connus. A force d'inactivité, l'indifférence s'installe, celui qui a très peur de ne pas parler à Dieu selon les règles va vite se taire, celui qui a

---

<sup>1</sup> p 219 et ss.

vécu des temps forts dans son rapport à Dieu et qui ne voudra rien faire de psychologique, ne trouve rien sans moyens.

Le réalisme de Thérèse est bien compréhensible ainsi que sa méfiance devant l'orgueil et l'angélisme. Si nous avions d'autres moyens de nous orienter vers Dieu, nous pourrions en changer au fur et à mesure de notre évolution. Mais pour elle il est bien clair que même le plus grand saint, celui qui est parvenu au sommet de la contemplation se doit de passer par l'humanité de Jésus, seul pont entre Dieu et les hommes.

Une prière qui se sait humaine n'a pas honte ni peur de ses limites. Elle devient modeste et se sent capable de diriger l'homme vers Dieu, sans la prétention démesurée d'amener ce dernier à plier devant ses exigences. Elle peut même s'accrocher à des moyens qui sembleraient ridicules dans d'autres circonstances.

"Dans une période extrêmement difficile où je me sentais complètement couler, moralement et spirituellement et où je n'avais aucun recours humain, ne m'étant pas fait comprendre par ceux qui pouvaient m'aider, je me suis littéralement "cramponnée" au Notre Père que je disais heure par heure, minute par minute et à la présence eucharistique, dans la foi.

Si je n'ai pas sombré, rétrospectivement, je crois, je sais que cette prière désespérée, ce S.O.S. crié, ce "que ta volonté soit faite" sans cesse renouvelé, ne pouvait pas être de moi et que sa main me tenait sans cesse."

Le style heurté en témoigne, celle qui écrivait ses lignes a vécu dans sa chair l'impression d'abandon. Ce qui s'est passé lors de ces heures d'angoisse est encore présent dans sa tête et dans son corps; davantage qu'un souvenir, c'est une expérience qui vit toujours en elle. La solution est bien dans le style de ce que propose Thérèse: quand on est incapable d'inventer des comportements neufs, mieux vaut ressasser sans fin les moyens que nous tenons de Jésus et de la Tradition de l'Eglise. On ne se maintient pas constamment sur les sommets de la contemplation. Alors quand on se trouve dans les bas-fonds il est difficile de dépasser le désespoir, de vaincre l'impression d'abandon, de ne pas laisser de place au regret de ne pas être meilleur.

Il est un peu vexant, quand on se croit devenu un grand spirituel, de réaliser que l'on en est toujours au même point. On pensait avoir dépassé la foi traditionnelle grâce à l'amour de Dieu et l'on est contraint, pour ne pas sombrer, de s'accrocher à des prières simples, à des pratiques communes. Une grande modestie s'impose alors pour dépasser ce qui paraît à la limite du ridicule à nos yeux et se couler, sans trop y réfléchir, dans des manières de faire dont on aurait souri en d'autres temps.

On le voit bien la modestie ne se manifeste pas par une diminution de l'attente. La tension vers l'avant est au contraire indispensable si l'on veut dépasser le respect humain et l'envie de tout abandonner. Loin de la supprimer l'impression d'abandon la réveille. Elle provoque une douleur qui devient insupportable, scandaleuse même, mais c'est une violence qui réveille parce que le désespoir s'accompagne d'une volonté d'amour.<sup>1</sup>

Dans un premier temps l'élan vers Dieu se maintient par une sorte de réaction vitale, comme l'instinct de conservation pousse le noyé à demi inconscient à s'accrocher à la planche dérivant près de lui. Celui qui aime beaucoup ne se résout pas facilement à la perte de son amour. Tous les moyens sont bons pour le sauver.

Le deuxième temps est celui du retour au calme. La douleur s'apaise, la paix s'installe. A la révolte de celui qui se croit trahi, succède l'acceptation des limites de la condition humaine et de la grandeur de Dieu. La tension n'en diminue pas pour autant, bien au contraire. La réponse trouvée est uniquement intellectuelle et psychologique.

---

<sup>1</sup> Epître aux Romains 5, 1-5

Le désir de la ~~hors de portée~~ est d'autant plus absolu quand on comprend que Dieu est ~~hors de portée~~ ~~absolument~~ alors d'attendre tout de lui. S'il se résigne à une certaine passivité, c'est uniquement parce qu'il espère bien par là retirer un plus grand bénéfice. Loin de diminuer ses prétentions il leur donne une extension maximale une fois qu'il a compris que Dieu est au delà de son rayon d'action, qu'il viendra uniquement s'il veut et quand il le voudra, mais que sa venue peut apporter infiniment plus que ce que l'homme peut demander.

Cela n'empêche pas les mouvements d'humeur: les sentiments continuent à fluctuer. Ils ne concordent pas toujours avec les convictions que ma tête porte. Mais les mystiques m'apprennent progressivement à conquérir un comportement plus conforme à ce que mes lèvres proclament.

Même par Jésus –ou par l'Eglise– nous ne pouvons atteindre Dieu en comptant sur nos forces. Mais au moins il nous permet d'être tendu dans la bonne direction. Les pistes qu'il nous donne sont les seules qui soient incontestables... dans la foi. Suivre Jésus au plus près de ce qu'il nous a dit, chercher à imiter ses actes dans le cadre de nos conditions actuelles, reste une activité humaine et en cela imparfaite, sujette à interprétation, très marquée par notre corps... mais c'est la seule qui soit chrétienne. Quand aux autres religions et aux grandes traditions humaines le problème est le même. Nous nous heurtons chaque fois à un mur infranchissable:

-ou bien Dieu est à notre portée, je peux avoir barre sur lui, le comprendre, essayer sur lui des pratiques magiques... mais alors il n'est pas Dieu, seulement une projection de l'homme. Nous revenons à l'animisme ou aux religions populaires dont le Dieu est plus naturel que personnel. Il est l'âme de la nature, il dirige le monde, punit et récompense, mais il n'est pas très différent de l'homme, sauf qu'il est plus puissant et éternel...

-ou bien il est radicalement différent de nous et dans ce cas le rejoindre dépend de lui seul et mes efforts sont toujours humains. Ils ne seront couronnés de succès que dans la mesure où il le voudra bien.

Les tradition laïques sont d'ailleurs prises dans la même ambiguïté quand elles ont un projet à long terme sur l'homme et la société:

-ou bien il est bien précis et comporte des étapes définies à l'avance, mais on est alors au bord d'une dictature, menée par des responsables qui savent ce qui est bon pour leurs concitoyens

-ou bien il consiste simplement en de grands principes, en des utopies mobilisatrices sans contenus précis, en des idéaux trop beaux pour être vécus dans l'immédiat... et alors les projets se modifient sans cesse, sont toujours démentis par les faits.

Le rapport entre le réalisme et le rêve n'est jamais facile à gérer.

Dans la tradition musulmane –comme chez certains chrétiens– le problème est encore différent puisque Dieu est tellement grand qu'il est impossible de l'aimer. Il n'est possible que de lui obéir avec respect. Pourtant, dans cette religion aussi, des mystiques s'essayent à l'amour, recherchent le contact avec le Dieu Tout Puissant puisqu'il est aussi miséricordieux.

Dans la relation chrétienne à Dieu l'effort de recherche est en même temps illusoire dans sa prétention d'atteindre son but et indispensable comme moyen de se préparer à l'accueil de celui qui est visé.

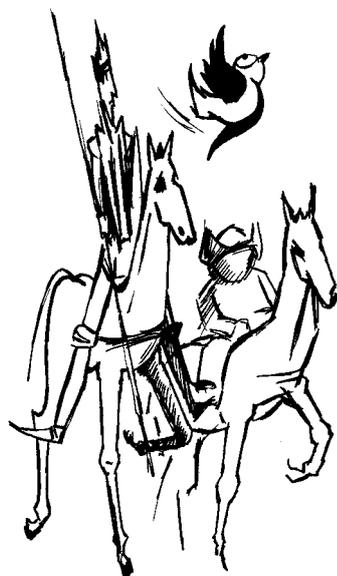
Thérèse donne une leçon d'humilité à ceux qui prétendent que pour atteindre Dieu il faut faire de grands efforts intellectuels, qu'il faut mépriser son corps, s'en détacher le plus possible pour atteindre des sommets spirituels. Elle leur dit: "lisez l'Évangile, méditez sur la vie de Jésus avec ses moments glorieux et ses périodes douloureuses, soyez assidus à l'Eucharistie et à l'enseignement de l'Eglise..." Impossible de décider de sa propre initiative si on est un "grand" ou un "petit" spirituel et de toutes façons la méthode est la même pour tous puisque tous sont des hommes.

Dieu fera ensuite qu'il voudra. Mais tous devront se mettre effectivement à la suite de Christ, sa croix, sa mort et sa résurrection. Mais de tous former leur vie d'homme à son enseignement et à son exemple. Aurait-il reçu des grâces uniques, que le spirituel serait obligé de reconnaître qu'il n'y est pour rien, que ce n'est en rien en récompense de sa grande vertu. Quoi qu'il arrive il sera obligé de reprendre la route commune... s'il veut demeurer chrétien.

## 2. Le point d'honneur

L'humilité est une des grandes préoccupations de Thérèse d'Avila et un des penchants qu'elle va combattre est ce qu'elle appelle "le point d'honneur". L'expression existe en français quand on dit que l'on "met son point d'honneur" à ne pas reculer dans certains cas. On met son point d'honneur à bien se comporter, etc. Par ces mots on entend qu'il nous semblerait déchoir en se laissant aller à certains penchants ou en étant infidèles à un engagement. L'intention est donc louable et l'action qui en résulte conforme aux règles. Ce sont les motivations qui gênent Thérèse: il lui semble qu'en agissant ainsi nous sommes davantage préoccupés de nous mêmes que des autres et de Dieu.

Les contemporains de Thérèse avaient le souci d'imposer leur personnalité, de prendre leur place dans la société, de faire des grandes choses à l'exemple de ces grands espagnols qui marquaient leur temps. Cervantès, contemporain de nos mystiques, a fait une caricature de cette aspiration avec Don Quichotte de la Mancha. Son héros ne se satisfait pas d'une vie sans aventures. Il est obnubilé par le désir de devenir un personnage important. Mais comme il est en décalage par rapport à son époque, il cherche à devenir un chevalier errant dans une société où ils ont disparu.

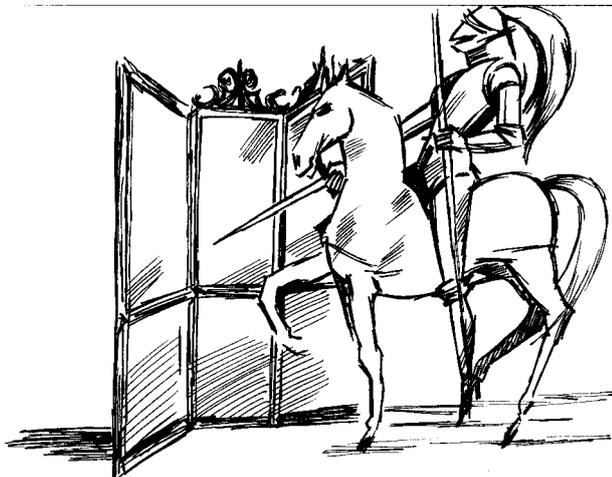


Il rêve de hauts faits, de gentes dames, d'adversaires à sa taille qui lui permettraient de parvenir à une gloire reconnue par tous. Alors que ses contemporains ont leurs rêves en Amérique, les siens, tout aussi excessifs sont dans une Espagne qui n'existe plus. Pour donner corps à sa folie il a seulement sa volonté, son idée fixe qui le pousse en avant et qui lui permet de traverser les oppositions qu'il rencontre au cours de sa quête. La réalité, quant à elle, oppose un démenti constant à ses constructions imaginaires, sans qu'il s'en aperçoive.

Il est tellement pris par son rêve que rien ne peut le réveiller. Ni les échecs, les moqueries ou les coups ne le font changer d'avis. Bien au contraire ils renforcent en lui l'idée qu'il est persécuté, que de méchants génies se mettent en travers de sa route et que c'est la preuve qu'il leur

fait peur. Le choc avec la réalité moulins à vent, loin de lui ouvrir les yeux enracine en lui la destination les vents, loin de les quels il se bat sont d'une force redoutable et d'une ruse sans égale.

Même le bon sens et l'attachement d'un Sancho Pansa ou la pitié et l'affection de certains ne peuvent le détourner de son obsession. Il ré-interprète sans cesse la réalité à laquelle il se heurte en fonction de ses rêves de grandeur. L'image qu'il a de lui-même est un rempart infranchissable sur lequel se brisent les tentatives raisonnables.

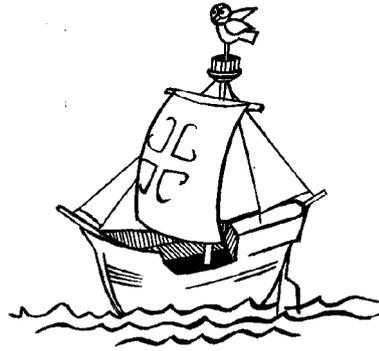


Seul le "chevalier aux miroirs" va mettre à mal cette belle assurance. Il n'a pas de discours à opposer, il ne se heurte pas de front à notre héros, il se contente de tendre un miroir dans lequel, malgré son aveuglement, Don Quichotte va finir par se voir tel qu'il est: un vieux fou qui est la risée de tous. Perdant l'image qu'il avait de lui et qui le protégeait des agressions extérieures, il perd ses illusions, son idéal, jusqu'à la vie.

La folie de Don Quichotte est plus courante qu'on ne le pense. Nous sommes nombreux et même il nous arrive à tous de tenter de protéger nos rêves derrière des images factices s'organisant en un moi idéal que nous poursuivons. Nous cherchons à donner une belle image de nous mêmes et elle nous enferme dans un carcan dont nous sommes fiers et que nous présentons à tous, essayant de faire croire aux autres et à nous mêmes, que nous sommes conformes à ce que nous voudrions être. Nous fuyons obstinément, dans ces moments, le miroir de la réalité.

Thérèse a été touchée également. Il faut dire que son grand-père était un juif converti au catholicisme. Accusé de l'avoir fait uniquement pour échapper à l'Inquisition, il a été contraint de prendre part à une procession avec des habits dénonçant sa "duplicité". Puis, les persécutions ne cessant pas, il avait changé de ville pensant avoir la paix, il avait acheté des titres de noblesse –il était marchand donc assez aisé– pour gagner en respectabilité... sans jamais se dédouaner complètement. Dans la famille on savait ce que signifiait s'imposer à la force des poignets. On connaissait la difficulté de faire croire à la pureté de son sang.

Ajoutons à cela pendant l'enfance de Thérèse la lecture avec son frère des romans de chevalerie –comme Don Quichotte– qui exaltaient la bravoure, le don de sa vie pour des idées... sans compter les rêves de martyr, l'envie de partir dans le Nouveau Monde fraîchement découvert pour évangéliser les Indiens... ce qui s'est soldé par une fugue du frère et de la sœur.



On aura une idée de l'exaltation de Thérèse dans les premières années de sa vie – jusque vers la quarantaine. Elle s'était construit un idéal de vie qu'elle tentait d'appliquer de toutes ses forces. Comme ses contemporains et sa famille étaient obsédés par la pureté de leur sang, elle mettait son **point d'honneur** à vivre la sainteté.

Or c'est précisément ce point d'honneur qu'elle va progressivement remettre en cause. Non qu'elle rejette son aspiration à devenir une sainte, elle reste en elle comme un horizon hors d'atteinte vers lequel on avance sans cesse, sans jamais l'atteindre. L'évolution est ailleurs: alors qu'elle s'était construit un modèle concret de sainteté à faire passer dans les faits en mobilisant toutes ses forces humaines –comme son grand-père en quête de respectabilité– elle va renoncer à l'idée de faire ses preuves.

Si je suis en recherche de sainteté pour me prouver que j'en suis capable et pour montrer au monde entier l'étendue de mon amour et de ma perfection, cela ne sert à rien. L'orgueil domine en moi et non l'attention aux autres et à Dieu. Mais la différence est subtile entre ceux qui se comportent bien parce qu'ils en font un point d'honneur et ceux qui se donnent simplement par amour. C'est pour cela que sainte Thérèse a mis autant de temps avant d'apercevoir cette faille en elle. Dans les deux cas on veut promouvoir le meilleur de soi-même ou chercher à obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise, on s'efforce de suivre Jésus. Pourtant un fossé sépare les deux attitudes.

Dans le premier cas on applique un programme mis en place par avance, on met son point d'honneur à être fidèle à une loi que l'on s'est donnée ou que l'on a reçue comme les Pharisiens de l'Evangile. On regarde l'effet que l'on produit sur les autres, on cherche à donner l'exemple, on remercie Dieu des merveilles qu'il accomplit en nous... On se regarde grandir dans la sainteté et l'on voudrait que ceux qui en sont témoins s'en trouvent grandis. Le péché nous fait souffrir moins du fait qu'il offenserait Dieu que parce qu'il met en cause nos prétentions à la perfection et l'image dont nous faisons la promotion. Il nous vexe comme un échec personnel, il nous inquiète parce qu'il risque de nous faire voir sous notre vrai jour par ceux qui nous côtoient.

Notre plus grande peur est de rencontrer le "chevalier au miroir", car à force de nous présenter sous un jour que nous voudrions idéal, nous finissons par croire à ce que nous présentons aux autres. Etant en perpétuelle représentation, nous nous identifions avec l'image qui est notre souci permanent. Là est le danger le plus grave. A force de nous surveiller nous n'en finissons plus de tourner autour de nous. Nous devenons notre principale idole, sans nous en apercevoir, puisque nous sommes toujours persuadés que nous faisons tout cela pour la plus grande gloire de Dieu.

Je trouve la critique du point d'honneur d'une actualité particulièrement brûlante à notre époque. Aujourd'hui il est beaucoup question d'individualisme, c'est à dire que notre souci de base est de promouvoir la personne dans son originalité. Chacun est unique et veut que sa particularité apparaisse et qu'elle soit prise en compte. Tous les moyens sont bons pour y arriver: il faut se singulariser, se montrer sous son meilleur jour afin d'être reconnu, trouver sa place...

Beaucoup portent sur l'aspect extérieur: il faut être beau, mince, jeune, efficace. Le look est essentiel puisque c'est lui qui nous signale dès l'abord aux gens de rencontre. On sait tout de suite d'après la manière que tu as de t'habiller et ton aspect extérieur si tu es branché, cool, speedé, baba ou désespérément dépassé... Les enfants sont des juges redoutables pour leurs parents et les jeunes entre-eux sont sévères envers celui qui ne porte pas des vêtements de la bonne marque.

Mon but n'est d'ailleurs pas de dénigrer totalement les manifestations d'individualisme. Je le trouve pourtant étonnamment proche des manières d'être du temps de Thérèse et de Jean. Comme en ce temps là des hommes veulent s'affirmer, se construire, exister par eux mêmes. Beaucoup ainsi sortent de l'apathie, de l'anesthésie générale dans laquelle on semble vouloir nous maintenir. Quand on veut être quelqu'un on est déjà un mauvais esclave, on accepte moins facilement d'être seulement un exécutant sans âme.

On a quitté la période où l'on pensait qu'il fallait changer la société avant de changer l'homme — ce dernier se transformant automatiquement à partir du moment où ses conditions de vie seraient modifiées. Aujourd'hui la théorie a tendance à s'inverser. On nous dit: "si tu veux changer ton voisin, commence par te changer toi-même". "Si l'autre a des problèmes avec toi, c'est le signe que tu n'es pas assez disponible à son égard, que tu cherches à l'annexer ou bien que tu l'ignores trop". On s'engage uniquement dans la mesure où cela nous apporte quelque chose. Si je ne reçois rien par ce que je fais, j'abandonne.

Avant on partait de la société pour revenir progressivement vers son centre qu'est l'homme, maintenant on partirait plutôt de l'individu avant d'élargir progressivement vers la société, en passant par les organisations et les divers groupements. L'individualisme fait la preuve de ses possibilités d'enrichissement. On regrettera seulement la tentation persistante d'opposer le mouvement centrifuge et le mouvement centripète comme s'il était impossible de les combiner ou de passer de l'un à l'autre.

Thérèse avec sa mise en cause du point d'honneur irait-elle à l'encontre du désir actuel de se réaliser dans son individualité, comme elle allait de son temps à l'encontre du désir de grandeur de ses contemporains? Bien au contraire: il serait étonnant que Thérèse, avec le souci d'intériorité que l'on retrouve partout dans sa vie et dans son œuvre soit opposée au développement individuel. De plus le discours dominant dans l'Eglise, depuis les prophètes qui appelaient à un changement du cœur, est d'appeler à un changement intérieur préalable à toute tentative de modification sociale.

Une ambiguïté empêche de saisir le sens de la mise en garde de Thérèse. Les objections ne manquent pas à notre première manière de comprendre la critique du point d'honneur. Surtout que, plus ou moins consciemment, rien ne nous effraie davantage que l'idée de sa mise en cause. Aussi nous le défendons obstinément et nous multiplions les objections. La première remarque est qu'il vaut mieux quelqu'un de dynamique et marchant au point d'honneur que quelqu'un de désespéré et sans idéal. Nous préférons un Don Quichotte partant en guerre contre des moulins à vent, qu'un homme qui, guéri de sa folie, en meurt en découvrant qu'il est fou et gâteux. N'est-il pas possible, sans folie, de tendre vers la perfection?

Il est fort probable que sainte Thérèse ne serait jamais devenue ce qu'elle est, si dans sa famille il n'avait pas fallu se battre pour être reconnu, si elle n'avait pas eu dans sa jeunesse des rêves de martyr et si ses premières années ne l'avaient pas vue combattre son péché de toutes ses forces. Il y avait beaucoup d'illusions dans son attitude, beaucoup d'orgueil aussi, mais comment continuer à se battre si on n'a pas d'idéal, si on ne se donne pas des lois que l'on s'efforce de ne pas transgresser; si on n'est pas sensible au regard des autres qui juge et qui nous aide à passer les périodes de découragement? Historiquement, dans la vie de chacun, l'orgueil de bien faire est un moteur d'appoint irremplaçable, surtout dans les débuts.

La deuxième est toute aussi sérieuse: chacun a une place dans la société ~~objection à toute aussi sérieuse~~ rôles. Je n'invente pas tout à fait le rôle de père, je le reçois de la société. Il comporte des obligations dans lesquelles je me coule quand je suis en relation avec un enfant. Je ne fais pas ce que je veux, quand je le veux, j'ai un rôle social, j'en ai même plusieurs. Sur la scène de la vie je suis à un poste de commande ou j'exécute, enseignant ou enseigné, homme, femme ou enfant, croyant ou indifférent, membre d'un parti politique, d'une association, d'un club sportif, etc. A chaque situation correspond une coutume à partir de laquelle mes actes sont appréciés. Bien que je m'y soumette plus ou moins, je ne peux pas me permettre de la négliger complètement.

Vouloir être soi-même ne signifie rien sinon vivre **à ma manière** mes rôles de père, mère, enfant, militant, croyant, etc. Une foule d'images me collent à la peau et si je les refuse ce sont les autres qui me les imposent. Il m'est impossible de m'affirmer dans ce que j'ai d'unique si je refuse de prendre ma place dans la société et donc d'avoir un rôle —ne serait-ce que celui d'anarchiste ou d'ermite... Je suis "moi" à partir de la place que j'occupe au milieu des autres. Thérèse et Jean eux aussi ont eu des positions à assumer: ils ont été supérieurs, fondateurs, maîtres de novices, homme, femme, espagnols... Ils les ont tenus d'une manière unique, sans être désincarnés, et c'est pour cela que l'on en parle encore aujourd'hui.

La seule difficulté sérieuse est d'assumer ses responsabilités de son mieux, tout en gardant la conscience de ses imperfections. Il est même essentiel de se méfier des conceptions idéales que nous avons de notre fonction. Non seulement elles sont trop parfaites pour que nous puissions nous y conformer un jour, mais de plus ce ne sont que des modèles transitoires à remettre en cause régulièrement. Tous les supérieurs, même les plus autoritaires, sont persuadés d'exercer leur autorité dans un esprit de service. Nous avons ainsi des visions de perfection que nous avons tendance à confondre avec la réalité, souvent en toute bonne foi. Thérèse, étant passée par là, est à l'affût de ces images que nous nous efforçons de mettre en avant et qui cachent notre véritable nature.

Son acharnement peut sembler étrange. Elle répète tellement qu'elle manque d'humilité que l'on a de la difficulté à la croire. Qu'elle importance ont ses peccadilles à côté de l'amour brûlant dont elle fait preuve. On serait tenté de suspecter son insistance à dire combien elle est indigne de celui qu'elle nomme son Bien Aimé.

Pourtant elle ne joue pas la comédie. La conscience du péché est proportionnelle à l'intensité de l'amour que l'on éprouve. Celui qui aime peu ne se rend pas compte en quoi il blesse l'autre: il n'est attentif qu'aux manquements importants. La souffrance est grande chez celui qui se sait aimé bien au delà de ce qu'il aime. Il se sent en dette, indigne des attentes et plus il aime, plus il se rend compte qu'il est aimé. L'amour qu'on lui porte l'appelle à ne pas se contenter de demi mesures.

Accepter l'amour de Dieu n'est pas une mince affaire. La tentation est grande de déclarer forfait, tellement on est incapable de répondre à la prévenance divine dans des proportions convenables. La confiance en Dieu aboutirait aisément à abandonner tout effort, puisque l'on est sûrs qu'il pardonne et qu'il nous accueillera de toutes façons. Il n'y a plus d'amour, seulement une soumission à l'affection de l'autre.

Il est impossible d'être à égalité dans le rapport à Dieu, mais on peut au moins poser des actes —de toutes façons limités et humains— qui sont la preuve de notre bonne volonté. On montre à Dieu qu'on a de l'amour pour lui, sans aller trop loin dans l'investissement, puisque l'on est conscients de nos limites. La vie se déroule selon des logiques humaines, traversées de temps en temps par des éclairs, où perce la référence évangélique. Mais la globalité de l'existence n'est pas touchée. Il s'agit seulement de faire quelques aménagements pour faire plaisir à Dieu.

L'amour de Jean va au delà de ces petites touches, il s'accroche à Thérèse et Dieu est sans cesse présentations, mais comme il est total, il ne se satisfait jamais du niveau qu'il a atteint, il cherche à aller plus haut et c'est là qu'émerge à nouveau le point d'honneur. Il y a en effet deux manières de vivre la tension vers la perfection.

La première manière consiste à se construire un modèle parfait que l'on n'a pas assez de toute une vie pour réaliser. On prend exemple sur un saint, ou l'on s'invente soi même un cadre, et l'on se donne des buts à atteindre en fonction du degré de perfection visé. Il suffit ensuite de revoir sa vie à intervalles réguliers pour répertorier les progrès accomplis et réorienter sa vie en fonction du chemin restant à parcourir. Nous étions invités ainsi, il y a quelques années, à faire un examen de conscience tous les soirs, afin de ne pas laisser s'installer les mauvaises habitudes...

Les inconvénients de cette méthode sont multiples. En effet ou bien le modèle choisi est aisément applicable —et on ne peut plus parler de chemin de perfection— ou bien il est hors de portée et il va provoquer chez le croyant une mauvaise conscience permanente. Comment continuer à progresser quand on retombe sans cesse dans les mêmes travers? Surtout que le découragement est une limite secondaire, le problème essentiel est dans le choix des moyens pour avancer.

Tout repose en effet sur la volonté: le candidat à la sainteté compte sur ses efforts pour se transformer. Thérèse, qui ne croit guère à ce genre de perfection, dirait qu'il y a là un certain manque d'humilité. En effet le sentiment de péché dans ces cas là se confond avec le regret de ne pas arriver à ce que l'on souhaite atteindre. Il vient davantage de l'orgueil bafoué que du regret d'avoir offensé Dieu. Le point d'honneur a remplacé l'amour...

Pourtant le pire est dans le fait que l'on se choisisse un modèle et que l'on s'enferme dans une image idéale. Cette dernière, si elle est la projection d'un certain nombre de nos désirs, ne correspond pas forcément à ce que nous sommes en profondeur, ou, dans une perspective plus théologique, à la visée de Dieu sur nous.

Les deux phénomènes arrivent en même temps: la culpabilisation et l'enfermement dans un carcan. On comprend pourquoi Thérèse lutte de toutes ses forces de persuasion contre le point d'honneur. Les premiers élans qu'il donne ne doivent pas faire illusion: ils débouchent sur des impasses. Le difficile reste de comprendre que l'on fonctionne au point d'honneur, car les protections sont nombreuses.

Peu de remarques nous touchent véritablement. Nous en détournons le sens généralement en nous disant incompris ou en mettant en doute l'honnêteté du contradicteur. Il est difficile de trouver le "chevalier au miroirs" qui montre le bon miroir et quand c'est le cas il nous arrive de le repousser d'autant plus violemment que ses remarques sont justes.

On est sans doute là devant le meilleur moyen de trouver les domaines où nous fonctionnons au point d'honneur: plus nos réactions sont fortes et plus l'image idéale remise en cause est importante. En général nous repérons rapidement ces défauts chez les autres, alors que, quand il s'agit de nous, nous les présentons comme des qualités.

Elles en sont effectivement d'ailleurs: l'accueil des autres, la piété, les sourires, la volonté de devenir meilleur, l'humilité, la rigueur morale, le souci de rigueur à tous les niveaux... ne sont pas en cause par eux-mêmes. Le soupçon porte sur les motivations de la recherche du progrès. Il y a point d'honneur à partir du moment où je souhaite les réaliser pour me prouver à moi même et pour démontrer aux autres que j'en suis capable. Thérèse d'Avila a un texte où elle s'en prend avec une grande violence à une femme qui s'efforçait de vivre la sainteté. La première partie de la description est extrêmement élogieuse:

J'avoue que quelques-une de ces âmes me donnent de l'inquiétude, car il ne leur manque rien, ce semble, pour être des amies de Dieu. Je vous parlerai en particulier de l'une d'elles avec laquelle j'ai eu, il y a peu de temps, des rapports très intimes. Elle aimait à communier très souvent. Elle ne disait jamais de mal de personne. Elle avait beaucoup de
---

dévotion dans l'oraison; elle gardait toujours la solitude, car elle possédait une maison à elle, elle était si douce de caractère que rien de ce qu'on pouvait lui dire ne la mettait en colère, ce qui était une assez grande perfection. Elle ne prononçait jamais une parole répréhensible. Cette femme ne s'était pas mariée et elle n'était plus en âge de contracter une alliance. Elle avait passé par beaucoup d'épreuves sans jamais perdre cette paix. Voyant en elle tant de qualités, je crus y voir les marques d'une âme très avancée et de grande oraison. J'en faisais beaucoup de cas au début; car je ne remarquais en elle aucune offense de Dieu et je croyais qu'elle l'évitait.

On peut difficilement dire autant de bien à la fois de quelqu'un dans une description. Thérèse avoue elle-même qu'elle s'est laissée prendre, dans un premier temps, par l'aspect de cette personne, car elle était effectivement d'une grandeur rigueur. Ce n'était pas une simulatrice, au moins consciemment. Elle essayait, sans doute de toutes ses forces, de correspondre à l'attente des autres et à travers eux à l'appel de Dieu. La faille est plus subtile. Voilà comment Thérèse poursuit sa description:

Je fis sa connaissance et alors je commençai à m'apercevoir que tout en elle était paix, tant qu'on ne touchait pas à son intérêt; car sur ce point, sa conscience n'était plus si délicate, mais bien plus large au contraire. Je compris que, malgré la patience avec laquelle elle supportait tout ce qu'on lui disait, elle tenait si fort au point d'honneur qu'elle n'aurait pas voulu par sa faute perdre tant soit peu de son honneur et de sa réputation. Elle était tellement pénétrée de ce misérable sentiment et si curieuse d'entendre et de savoir ceci ou cela que je me demandais avec étonnement comment elle pouvait demeurer une seule heure dans la solitude. Elle était aussi très amie de ses aises. Elle parlait si bien de tout ce qu'elle faisait qu'elle en éliminait le péché... Mais peut-être qu'elle ne se connaissait pas bien. Pour moi j'étais stupéfaite, quand presque tout le monde la regardait comme une sainte. Car je vis que toutes les persécutions qu'elle disait avoir endurées avaient dû lui venir de quelque faute de sa part. Aussi je n'ai plus porté envie ni à sa manière de vivre, ni à sa sainteté. Cette âme, ainsi que deux autres que j'ai vues en ma vie, et dont le souvenir se présente à moi en ce moment, saintes aussi à leurs propres yeux, m'ont inspiré, quand j'ai traité avec elles, plus de frayeur que toutes les pécheresses que j'ai rencontrées depuis...<sup>1</sup>

L'essentiel de la critique ne porte pas sur les défauts de cette femme —Thérèse sait bien que tout le monde a ses faiblesses— mais sur sa volonté de les maquiller sous des dehors de perfection et sur son refus des remises en cause. Là est le péché essentiel qui fait que cette femme devient rapidement odieuse aux yeux de ceux qui l'ont démasquée. Elle n'est pas plus attirante pour ceux qui n'ont pas fait cette analyse. De tels personnages agacent toujours plus ou moins confusément ceux qui les rencontrent. La perfection n'étant pas humaine, quiconque s'affirme impeccable est suspecté confusément. D'ailleurs Thérèse suggère au passage que les persécutions subies devaient être dues à son comportement et non à la méchanceté de son entourage...

La traque du point d'honneur conduit donc Thérèse à une position radicalement opposée à l'image de la femme décrite dans le texte précédent. Cela commence par un refus de l'apparence de perfection. L'entreprise n'est pas aisée: il n'est jamais facile de reconnaître ses torts, de ne pas essayer de faire la preuve devant son entourage de la pureté de ses intentions, de ne pas être à l'affût de leurs encouragements, comme de leurs regards désapprobateurs.

Chacun est sensible à la signification du regard que les autres posent sur lui. Il est même utile car il nous construit et révèle nos insuffisances. Nous sommes pris dans nos présupposés à un point tel que nous devenons incapables de saisir la portée réelle de nos actes et leurs significations. Etant fiers de nos intentions, nous manquons de recul pour être objectifs sur la

---

<sup>1</sup> Pensées sur l'amour de Dieu Chapitre deuxième p 1412-1413

qualité de ce que nous réalisons. le regard de l'autre, quand du moins il parvient à traverser ~~Son projet, est l'incapacité~~ à révéler nos failles cachées et nos capacités véritables. La critique du point d'honneur ne porte pas sur cet aspect. Elle commence quand notre comportement est tout entier fonction du "qu'en dira-t-on", quand nous regardons les réactions des autres lors de nos moindres initiatives, quand, avant de poser un acte, nous nous demandons ce qu'on va penser de nous.

Il en est de même pour les rôles sociaux que nous avons à jouer. Qu'ils ne soient pas évitables n'implique pas que l'on doive toujours correspondre à leurs perfections supposées. Combien ont une idée tellement parfaite de leurs fonctions qu'ils en sont complètement paralysés par peur de déchoir... Combien de parents, d'amants, de responsables... cherchent à être parfaits au point de ne plus rien oser entreprendre. Combien sont traumatisés par les erreurs, réelles ou supposées, dans lesquelles ils sont tombés. Tenir un rôle n'oblige pas à s'y enfermer tout entier. On peut constater ses limites sans en avoir honte et tenir sa place dans la société.

Sans doute comprenons-nous mieux maintenant l'insistance —parfois un peu agaçante il est vrai— de Thérèse sur son péché et ses limites. Elle ne cherche pas la perfection, pas plus que notre admiration. Elle insiste sur ses fautes, d'abord parce qu'elle est intimement persuadée de la distance qui la sépare de Dieu: elle a conscience qu'elle sera à jamais incapable de l'aimer comme il nous aime. Elle nous fait sentir ensuite que ses progrès et les merveilles qu'elle raconte ne sont pas dus à ses mérites mais à l'action de Dieu en elle.

Elle acquiert ainsi une prodigieuse liberté et une grande disponibilité à l'action de Dieu et aux remarques des autres. N'étant plus préoccupée d'elle, ayant renoncé à faire la preuve de ses perfections, n'étant plus enfermée dans des images idéales à réaliser, elle n'est plus freinée dans son élan.

Se donner des modèles idéaux n'est efficace ni dans la foi, ni hors d'elle. Dans tous les cas ils empêchent nos richesses véritables de se révéler, ils sont un écran qui gênent une progression réaliste. C'est le signe que nous ne sommes pas complètement sortis de l'adolescence. Au lieu de prendre nos rêves pour ce qu'ils sont, des encouragements à aller plus loin, des réconforts qui nous parlent d'un avenir meilleur, nous en faisons des projets de vie et comme les tout jeunes, nous ne supportons pas de ne pas y parvenir, en nous en prenant à nous et à la planète entière. Ou bien, croyant devenir adultes, nous devenons réalistes et nous gérons notre vie comme un comptable ses colonnes de chiffres.

L'idéal adulte est délicat à conquérir et à gérer, pour ne pas abandonner le dynamisme des rêves, sans s'enfermer dans des modèles traumatisants, ou se châtrer par un réalisme sans envergure. Thérèse nous donne le témoignage de ses tentatives d'ouverture.

Son désir de perfection n'a pas disparu, au contraire il s'est infiniment ouvert. De coincé qu'il était dans des modèles humains avec leurs projections idéales, il s'oriente sur le seul modèle à ne pas avoir besoin d'être idéalisé pour être parfait: Jésus. Il a le double avantage d'être à notre portée puisqu'il est humain et hors de notre atteinte. Le point d'honneur ne résiste pas à un tel but: nul ne peut prétendre atteindre la perfection de Jésus sans s'exposer au ridicule. Par le fait même l'horizon s'ouvre sans enfermer dans un projet réalisable grâce aux forces humaines.

Il s'agit bien entendu de sainteté et de projet qui prenne en compte toute la vie. Dans le quotidien nous sommes obligés de nous donner des buts limités à atteindre, de faire des projets servant de cadre à nos réalisations, d'organiser notre vie selon des modèles vus autour de nous. Sans cela nous serions sans cesse dispersés, tiraillés par des désirs contradictoires, incapables de rien réaliser de concret. Thérèse sait bien que pour fonder un monastère il faut de l'argent, un logement, des donateurs généreux et fidèles, des compagnes motivées... On ne réforme pas le Carmel sans faire des projets précis et sans s'engager dans leur concrétisation avec application. Mais que seraient

ces buts s'ils n'étaient pas pris ensemble plus vaste, s'ils ne prenaient pas sens par rapport à dans son ensemble plus vaste, s'ils

De plus il n'en est pas du rapport à Dieu comme des autres projets humains. Le lien entre la part active et l'aspect passif est différent. Dans les affaires humaines, une certaine soumission au réel s'impose et la construction à plusieurs demande une cohérence qui passe par l'abandon d'une part de son indépendance. Dans ces cas là le dialogue, la volonté, l'analyse, la ténacité sont premières pour avancer. Pour ce qui est du rapport à Dieu ces fonctions servent surtout à se dépouiller pour laisser la place au Seigneur qui vient.

L'originalité fondamentale du croyant repose sur un décentrement: l'homme qui veut être acteur de sa vie s'appuie sur ses capacités et sur celles des autres hommes. Le croyant aussi mais, quand il s'agit de trouver son centre, il le recherche en dehors de lui. Cela l'aide à ne pas donner une importance démesurée aux projets qu'il met en place, on lui reproche même parfois de ne pas suffisamment s'y investir. Mais la réaction contre le point d'honneur n'est pas réservée au croyant.

Il est vrai que le chrétien voit dans son Dieu quelqu'un de totalement différent de lui, qu'il ne peut pas rejoindre par ses propres forces. On ne retrouve pas cette différence radicale dans nos rapports à la nature ou avec les autres hommes. Pourtant, jusque dans ce domaine totalement humain, nous faisons l'expérience de l'incompréhension et de l'altérité. Nous croyions être proches de ceux que nous côtoyons et ils nous surprennent, nous déconcertent. Nous avons organisé notre vie avec eux, fait des projets et il faut les reprendre, les adapter tant ils révèlent vite leurs limites.

La nature aussi nous surprend. Les savants, surtout les débutants, croyaient la maîtriser, en avoir fait le tour et elle nous échappe sans cesse, fait la preuve de profondeurs nouvelles. Ils étaient fiers de l'efficacité de leurs pratiques et ils se rendent compte qu'ils ont appliqué sur le monde des cadres qui l'enserrent mais dont il déborde, déjouant bien des pronostics. Le règne du hasard et de la nécessité est remis en cause par les scientifiques. Ils croyaient avoir trouvé des méthodes pour utiliser les ressources naturelles, pour aménager la terre afin d'en faire un jardin à la mesure de l'homme et elle se révolte, fait la preuve de capacités insoupçonnées, se désagrège quand on ne la respecte pas suffisamment.

Nous nous découvrons enfin nous-mêmes comme un mystère. Déjà dans notre composante physique, les médecines et les autres thérapies sont obligées de se diversifier afin de répondre à la complexité de notre composition. Ce que nous croyons être de simples réactions mécaniques et chimiques se complète de dimensions longtemps ignorées, au moins dans notre civilisation. Il en est de même pour ce qui est de nos dimensions sociales et psychologiques, non que nous manquions d'éléments de compréhension, il y en a trop au contraire et d'une telle diversité que nous avons du mal à en faire des synthèses satisfaisantes.

Etre Fils de la Terre et Fils de l'Homme a paru simple avant que le mystère s'épaississe à nouveau. Nous nous sommes moqués des hommes d'avant les sciences modernes qui voyaient des esprits partout et nous sommes au bord de nous comporter de la même manière. Le mal n'est d'ailleurs pas très grand si nous ne sombrons pas dans la superstition et la magie. Il y a peut-être même une chance de progrès, à condition que nous gagnions en modestie. Accepter une partie d'inexpliqué, d'inconscient, de non scientifique, peu coexister avec le souci de la recherche logique et rigoureuse.

Tant que l'on a prétendu tout nous dire de nos filiations terrestres et sociales, notre filiation divine a été éjectée, elle ne trouvait plus sa place au milieu de définitions prétendant répondre à toutes les questions. Quand le mystère grandit à nouveau parce que les discours simplificateurs reculent et que les cadres explosent, nous redécouvrons un espace de liberté, le plaisir d'échapper aux enfermements, de nous croire fils de Dieu et de l'expérimenter dans une vie à nouveau ouverte.

L'ouverture ne pas uniquement à la foi: l'amour, l'art, la vie en société, la ~~profit pas les leçons~~ à l'ouverture de nouveaux champs d'expérimentation, sans compter quelques délires qui ne sont plus bridés par les cadres précédents. Car ces éclatements font peur quelquefois. Des points de repères disparaissant, cette nouvelle liberté suscite des craintes, surtout que les nouveaux jalons se font attendre ou ne s'imposent pas encore clairement. On est tenté de se replier sur le connu, de reprendre les règles anciennes: leurs étroitesse nous sécurisaient.

Redonner une place à l'inconnu c'est ouvrir les voiles pour partir vers le grand large, au lieu de chercher désespérément à correspondre aux images que nous nous imposons à nous même. Mais sommes-nous capables de respirer l'air du large? Il y a un danger pour les animaux de basse-cours, à se prendre pour des oiseaux de passage: ces sauvages qui planent haut dans le ciel, loin des vies calibrées.

Thérèse et Jean sont deux de ces grands oiseaux. Ils font envie quand on les voit passer, haut dans le ciel. L'air qu'ils aspirent va peut-être faire éclater nos poumons... A moins qu'au contraire nous étouffions déjà et qu'ils nous aident à prendre notre envol.

## **Deuxième partie: Rencontrer Dieu en attendant la rencontre**

Après ces lectures de saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, il est impossible de considérer les nuits comme des expériences négatives. Ce sont pourtant des périodes dont on se passerait bien, surtout quand elles commencent à prendre toute la place dans la vie spirituelle. Leur caractère positif n'apparaît pas immédiatement. Nous avons besoin d'un raisonnement pour passer par dessus nos premières réactions.

Reconnaître la logique d'une situation aide à la supporter. Cela sécurise quand on est tenté de culpabiliser, en croyant que notre péché est seul à l'origine de notre sécheresse. Pourtant, pour quelqu'un qui est engagé à corps perdu dans la relation à Dieu et éprouve charnellement la difficulté de progresser dans sa direction, la satisfaction intellectuelle d'avoir compris est insuffisante. Dans cette dernière partie je voudrais montrer comment la nuit des mystiques est traversée d'éclairs violents et comment ils retrouvent au cœur de la nuit la confiance et la paix.

Les temps forts dont il va être question ne suppriment pas la nuit. Ils la jalonnent et en précisent le sens, un peu comme, lorsqu'on est perdu dans une forêt, on est heureux de trouver des signes montrant que l'on est dans la bonne direction. Ils n'ont pas de sens par eux mêmes. Si on ne sait pas où aller, si l'on n'a pas de projet, on a beau multiplier devant nos yeux les panneaux indicateurs, ils ne servent à rien. Une flèche a un sens dans la mesure où je cherche ma route. Si je sais où je veux aller, si j'en connais le nom, j'interrogerai les signes sur mon chemin et je tenterai de les interpréter. Dans le cas contraire ils seront pour moi des manifestations vides et gratuites.

D'un autre côté on fait attention à la signalisation uniquement dans les moments où l'on hésite sur la route à suivre. Lorsqu'on la connaît parfaitement, on ne la regarde même plus, confiant que l'on est dans ses souvenirs ou dans l'analyse préalable de la carte.

Ainsi il ne manque pas de personnes pour se méfier des expériences exceptionnelles. Elles doutent fortement qu'il soit utile de s'y arrêter. Il est vrai qu'elles sont toujours mêlées et suspectes, fruits de l'imagination, entachées d'exagérations et de simplismes, voire d'inexactitudes graves. Pourquoi s'y arrêter alors que l'on a l'Evangile, la doctrine de l'Eglise, les exemples des saints... Avec ces moyens nous sommes dans de l'assuré, pourquoi aller chercher ailleurs au risque de se perdre?

Un tel raisonnement est satisfaisant pour ceux qui se contentent de certitudes intellectuelles, qui ont réglé leur vie définitivement, évitent d'aller chercher des questions trop difficiles et repoussent soigneusement les envies superflues.

Jean Richepin (chanté par Brassens) les décrivait méchamment:

Et tous sont ainsi faits: vivre la même vie

Toujours ces gens là cela n'est point hideux  
Cœur n'a qu'un bec et n'eut jamais envie  
Ou de n'en plus avoir ou bien d'en avoir deux  
Ils n'ont aucun besoins de baisers sur les lèvres  
Et loin des songes vains, loin des soucis cuisants  
Possèdent pour tout cœur un viscère sans fièvre  
Un coucou régulier et garanti dix ans.

Les mystiques ne sont pas de cette race. Ils jouent leur existence sur une rencontre que beaucoup jugent une folie. Même ceux qui la croient possible la rejettent pour après la mort. Eux sont tellement impatients d'en voir la réalisation, que Thérèse avoue "mourir de ne pas mourir". Ils ne peuvent se contenter d'une vision théologiquement développée. Toute foi a besoin d'un environnement sensible, de pratiques permettant de l'exprimer, d'expériences qui lui donnent un contenu un peu vérifiable...

## **A. Pointes de feu dans la nuit**

Jean et Thérèse ont sur ce sujet un fonds commun et des pratiques extrêmement diverses. Ils sont à nouveau complémentaires d'une manière qui ne manque pas d'être éclairante pour nous. Ils utilisent une double image inspirée de la vie de couple et nous la retrouverons tout au long de cette deuxième partie. Il s'agit du symbolisme des fiançailles et du mariage.

Les fiançailles sont présentées comme un temps de préparation, plein de bouleversements, riche en émotions fortes... Les amants se cherchent et se découvrent, ils rêvent leur amour et s'affrontent aux premières désillusions. Ils passent ainsi par des périodes de grande excitation, auxquelles succèdent des moments de désespoir profond. Le mariage est l'image du retour au calme et de l'approfondissement des sentiments. Le couple se connaissant mieux, il maîtrise plus facilement ses sentiments et gère ses relations dans l'équilibre. Il n'est pas arrivé à la fusion: les différences et les obscurités demeurent. Pourtant ces dernières sont supportées, acceptées et même leur facteur d'enrichissement est reconnu.

Dans le rapport à Dieu, comme dans un couple, le rêve serait de parvenir directement au calme et à l'équilibre du deuxième temps, sans passer par les joies bouleversantes et les douleurs éprouvantes des débuts. La première question à se poser est donc de savoir si l'on peut éviter les fiançailles ou si elles sont un passage obligé pour tout croyant.

### **1. Jean de la Croix conseille la prudence**

Faut-il parler des phénomènes accompagnant les premiers temps de la relation ou bien faire en sorte de les minimiser au maximum? Jean de la Croix est extrêmement hésitant sur ce sujet. Quelle place donner à l'émotion? Nous sommes souvent à la recherche de certitudes, aussi bien intellectuelles que sensibles. Notre sensibilité voudrait elle aussi se reposer sur des éléments solides, l'incertitude est pénible à supporter quand elle est constante et qu'elle semble indépassable.

Un des premiers moyens sensibles de soutenir la foi est la contemplation des beautés du monde. Elles nourrissent la prière et la déclenchent parfois. Pour Jean qui est poète les merveilles de la Création disent quelque chose de Dieu, les émotions artistiques peuvent nous guider vers lui, mais il y a mieux...

La création matérielle est la moins importante des œuvres de Dieu, il l'a faite sans s'y arrêter. Ses grandes œuvres sont l'Incarnation du Verbe et les autres mystères de la foi chrétienne. C'est là surtout qu'il a fait éclater ses merveilles et porté toute son attention. En comparaison de ces œuvres admirables, toutes les autres ont été produites comme en passant et à la hâte. <sup>1</sup>
---

<sup>1</sup> Cantique Spirituel A. Strophe 5, 3 p 379

Jean de la Croix ainsi qu'il n'apprécie pas beaucoup les détours. Le chemin de la mansuétude qui l'a dessiné est tout droit et il ne s'appuie sur rien. Le mot "rien" (*nada*), se lit tout le long du chemin. Nous l'avons vu, dans la nuit, le seul guide véritable est la foi quand il n'est pas Dieu lui-même.

Ce n'est pas vraiment du mépris, plutôt la conviction que l'on ne peut pas aller des créatures au Créateur: la disproportion est trop grande. La route inverse par contre est possible. Une fois que l'on est un tant soit peu entré dans la vie de Dieu telle qu'elle nous est manifestée dans l'Incarnation de son Fils et dans les autres mystères de la foi, nous pouvons en retrouver des traces dans l'expérience quotidienne. Ce n'est pas les créatures qui nous révèlent Dieu, mais Dieu qui nous permet d'aimer pleinement la Création.

Le Fils de Dieu, nous dit saint Paul, est la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance (He 1, 3). Or il faut savoir que Dieu a regardé toutes choses par la figure de son Fils, et que par là il leur a donné l'être, la beauté et les dons naturels qui les rendent achevées et parfaites. <sup>1</sup>

Jean de la Croix nous invite à refaire le parcours que Dieu a suivi: passer de la contemplation du Christ à ce qui n'en est qu'un reflet, une image construite à partir de l'original. Il ne faut pas trop compter sur cette dernière pour nous servir de guide.

Jean se doit de mentionner d'autres manières, moins naturelles, par lesquelles Dieu est censé s'adresser à ceux qui croient en lui. Mais comment en parler et faut-il même en parler? Il semble réticent sur le sujet. Sans en nier vraiment l'importance, il renvoie à Thérèse pour plus de renseignements.

Ce serait ici le lieu de parler des différentes espèces d'élévations et d'extases, de ravissements et de vols d'esprit, dont les personnes spirituelles sont souvent favorisées. Mais mon intention n'étant que de donner... une courte explication... je m'en remets pour le reste à des personnes plus capables que moi d'en parler. D'ailleurs la bienheureuse Thérèse de Jésus, notre mère, a écrit sur ces sujets spirituels des choses admirables. <sup>2</sup>

C'est la seule fois, dans son œuvre entière, que Jean cite Thérèse et c'est pour renvoyer à elle dans un domaine qu'il n'a visiblement pas très envie de traiter. Il en parle cependant dans la première partie de son *Cantique Spirituel*, mais il est surtout préoccupé de montrer les limites des moyens humains d'aller vers Dieu, comme des expériences fortes qu'il a lui même expérimentées, comme d'autres spirituels.

Pourtant il reconnaît qu'elles sont bien utiles parfois, dans les moments difficiles. Il rappelle que Jésus lui-même en a fait l'expérience.

Au moment où le Seigneur priait son Père sous le poids de l'angoisse et de la persécution, *une voix intérieure vint du ciel* pour fortifier son humanité. <sup>3</sup>

L'insistance porte sur le besoin que Jésus avait d'être fortifié à ce moment là et sur le fait que c'était une faveur "venant du ciel". Par contre il minimise l'aspect extraordinaire de cette manifestation. Le mot "intérieure" que Jean de la Croix ajoute à la citation de Jean 12, 28-29 est significatif de sa démarche. La voix devient "intérieure", Dieu pour parler à Jésus utilise des moyens discrets, sa parole n'est pas à grand spectacle, même si elle a des échos en dehors de l'intimité de Jésus. Il n'est pas raisonnable de compter sur elle dans les moments difficiles.

Les satisfactions ne sont pas automatiques. Alors notre mystique ne leur donne qu'une importance relative. Il préfère les moyens sûrs, ceux qui ne font pas appel à des voix

---

<sup>1</sup> idem

<sup>2</sup> Cantique Spirituel A. Strophe 12, 6. p 403

<sup>3</sup> Cantique Spirituel A. Strophes 13 et 14, 10 p 413

hypothétiques, même intérieures. Le choix est assez restreint puisque la seule expérience qui soit ~~basique pour nous, assez belle de la~~ nuit. Il est pour ne pas essayer d'en sortir, même si l'on profite occasionnellement de satisfactions passagères. Cela ne veut pas dire que l'on soit toujours dans la sécheresse et le désespoir. Nous l'avons vu et nous en parlerons encore, il y a diverses manières de vivre dans la nuit.

Une autre raison pour laquelle Jean de la Croix manque d'enthousiasme pour les extases et les révélations vient de ce qu'elles sont une pâle image de ce qui nous attend, lors de la rencontre véritable avec Dieu. Si nous nous laissons séduire totalement par elles et si nous allions jusqu'à les rechercher systématiquement, quelques importantes et riches qu'elles nous paraissent par ailleurs, nous risquerions de passer à côté de l'essentiel.

Il ne faut pas croire que cette connaissance nue et substantielle accordée à l'âme soit la jouissance claire et parfaite du ciel. Bien que dégagée d'accidents, elle n'est pas claire mais obscure. Ce n'est encore que la contemplation, laquelle en cette vie est, au dire de saint Denis, un *rayon de ténèbre*. Nous pouvons donc la regarder comme un rayon ou une image de la jouissance à venir. <sup>1</sup>

Il est bien clair pour Jean de la Croix, que dans ces expériences, nous sommes encore dans le domaine de l'humanité, elles sont soumises à ses règles. Aucune révélation n'y échappe et toutes sont soumises à la révélation fondamentale qui nous est venue par le Christ. Qu'elles nous impressionnent davantage par leur contenu et par les formes qu'elles prennent ne préjuge en aucune manière de la qualité de leur contenu. Elles restent des approximations et, en tant qu'images, elles ont besoin de la révélation apportée par Jésus pour être comprise.

Le refrain de Jean de la Croix revient une fois de plus: nous sommes dans la nuit tout au long de notre existence terrestre et il ne faut pas croire que nous pourrions en sortir ici-bas. Pour étayer ses dires il fait appel à nouveau à un de ses grands prédécesseurs: Denys l'Aréopagite, le père de la mystique chrétienne, converti par saint Paul. Lui aussi pour dire l'indicible emploie les expressions contradictoires: ici le rayon de ténèbre.

Ce qui éclaire est habituellement un rayon de lumière. Mais l'éclairage que nous recevons, même quand il vient de Dieu ne nous fait jamais sortir totalement des ténèbres dans lesquelles nous sommes plongés à cause de notre condition humaine. Ainsi, sans pour autant dévaluer complètement ce qui nous arrive parfois et qui nous bouleverse profondément, Jean de la Croix le ramène à des dimensions humaines.

Là ne s'arrêtent pas les réticences de Jean de la Croix au sujet des expériences anticipées qui sont faites de la rencontre de Dieu. S'il refuse de s'y fier totalement, c'est aussi qu'elles ne sont pas comblantes. Au lieu d'apaiser le désir elles l'exacerbent, au lieu de calmer la douleur, elles la réveillent. Il en est de ces moments comme de l'amour en ses débuts qui fait souffrir au moins autant qu'il ne procure de plaisir. On sent qu'on est au bord d'une rencontre véritable, que l'on touche au but vers lequel on est tendu et l'on est toujours déçu, il faut à nouveau repartir.

Saint Jean de la Croix, comme les vieux amants préfère se préserver un peu des rencontres trop violentes parce que la déception qui les suit est à la mesure des illusions qu'elles ont créées. Il s'adresse ainsi à son Seigneur:

On dirait parfois dans tes visites que tu es sur le point de livrer le joyau, c'est-à-dire de te donner à posséder, et quand mon âme se recueille pour en jouir, elle se voit les mains vides, tu as tout retiré. C'est là faire semblant de donner. Livre-toi donc pour de bon, donne-toi tout entier à mon âme tout entière, en sorte qu'elle te possède totalement. <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Cantique Spirituel A. Strophes 13 et 14, 16 p 417

<sup>2</sup> Cantique Spirituel A. Strophe 6, 5 p 382

Il y a comme un reproche dans le texte de Jean. Il est vrai que l'on en a parfois assez de cette recherche sans cesse relancée, d'être déçu alors qu'on croyait avoir touché le but. La période décrite est celle des "fiançailles spirituelles", temps pendant lequel les mouvements sont encore violents, les sentiments poussés à l'extrême. Les impressions sont mêlées. On voudrait que l'incertitude cesse, mais en même temps on ne souhaite pas que le désir s'éteigne, que l'habitude s'installe. On préfère encore passer de l'exaltation au désespoir, plutôt que de ne plus rien éprouver.

Pour expliquer ce qu'il a éprouvé dans les débuts agités de sa vie spirituelle, Jean de la Croix prend l'image de la faim et du vide. Il n'y a pas de besoin plus impérieux que la faim. Ce manque est l'expression du corps tout entier qui demande impérativement nourriture et boisson. Rien d'autre ne saurait le combler.

Jusque là on peut comparer l'âme au vase vide qui attend qu'on le remplisse, à l'affamé qui aspire à sa nourriture, au malade qui soupire après la santé, à l'homme suspendu en l'air qui manque de tout appui. Tel est l'état d'un cœur épris d'amour. Cette âme qui en fait l'expérience, demande ici: "Pourquoi donc ainsi le laisse?" C'est à dire: pourquoi le laisser vide, affamé, seul, blessé, malade d'amour, suspendu en l'air?

Là est la contradiction: les visites du Seigneur, loin d'apaiser la faim, la creusent davantage en lui donnant de nouvelles dimensions. Dieu a l'air de se donner et il se dérobe sans cesse, relançant l'attente, approfondissant la soif. La moindre de ses touches, loin d'apaiser rend plus difficile la vie loin de lui. C'est la prière, avec un langage plus moderne, que l'on m'a transmise: Seigneur tu nous allumes et tu te retires, c'est de la cruauté...

Jean de la Croix voudrait éviter les trop grandes différences dans sa foi au quotidien. Il aspire à plus de paix. Il préfère avancer à son rythme, régulièrement et non en passant par des dents de scies qui font alterner les périodes passionnées et les moments de déprime. Il est difficile de repartir lorsqu'on a touché le fond.

Alors il met entre parenthèses, autant que faire ce peut, les lumières –même vraies– qui le perturbent dans sa progression. Il choisit de ne pas chercher d'appuis sensibles. L'amour passion ranime les ardeurs endormies, mais il fatigue dans l'âge mûr parce qu'il empêche de mener à bien ses projets raisonnables.

La question se repose donc de savoir s'il faut en parler ou bien si, comme Jean, il faut se contenter d'évoquer rapidement ces expériences, comme étant des phénomènes annexes sans grand intérêt.

Ce qui est certain, c'est que ni Thérèse d'Avila, ni Jean de la Croix n'ont évoqué de phénomènes para-normaux qui leur serait arrivé, nous n'en parlerons pas non plus. Il n'est jamais question dans leurs écrits de miracles ou de lévitation. Ils ne transportent que leur esprit et les phénomènes qui accompagnent leurs oraisons n'ont rien de très extraordinaire. Ce ne sont pas des saints qui recherchent le sensationnel et ils le répriment fortement quand il en est question chez les autres. En cela ils sont simplement dans la grande tradition mystique que l'on retrouve dans tous les pays et toutes les grandes religions.

Voilà pourquoi il me semble important de faire écho aux analyses de sainte Thérèse concernant les extases et autres "transports d'esprit". Il s'agit moins d'une recherche de sensationnel que d'une aide au jugement.

## **2. Thérèse d'Avila dissipe des craintes**

Que les expériences spirituelles ne soient pas centrales pour la foi, nous l'avons sans doute compris avec Jean de la Croix. Pourtant les passer totalement sous silence serait tout aussi dangereux. En effet, ou bien on les rejettera systématiquement sans examen et on les étouffera inconsciemment, ce qui est quand même dommage, ou bien on leur donnera trop d'importance en les acceptant sans examen et le risque est encore plus grand.

Il y a un risque à prendre en compte, mais il est pire de ne pas s'y arrêter. Il y a le danger de se laisser emporter dans la recherche des émotions spirituelles, qui ont besoin de croire aux promesses de charlatans tellement ils sont avides de nouveautés, qui sont en quête d'expériences qui tranchent sur la monotonie de leur existence, la notion de mystique évoque tellement d'éléments contradictoires... qu'il est préférable, avec un guide de faire le tri entre le bon grain et l'ivraie.

On est tenté, après Jean de la Croix, de suspecter tout en bloc et de prêcher des voies plus sûres. Mais il y a là aussi une illusion. Les mystiques comparent cette période à des fiançailles. Est-il possible à celui qui veut aimer d'éviter le trouble, les émotions, les erreurs et les illusions des premiers temps de l'amour? On voudrait parvenir à la perfection sans en franchir les étapes. Nous n'avons pas le choix, si du moins nous cherchons à vivre notre rapport à Dieu dans un engagement total.

Si nous nous contentons d'une foi raisonnable, nous pouvons rejeter systématiquement toutes les émotions. Elles polluent effectivement l'engagement froidement décidé. Dans tous les autres cas, il faut bien que notre amour se construise progressivement par purification de nos attachements spontanés et de nos projections désordonnées. Seuls deviennent de vieux amants habités par la tendresse, ceux qui ont été des amoureux passionnés et dont l'amour a survécu à la passion. Les mariages de raison aboutissent parfois à une estime réciproque, jamais à la tendresse à moins qu'ils aient rencontré l'amour sur leur route.

Le problème est qu'il faut alors abandonner un moment ses certitudes pour prendre des chemins mal balisés. Dans une telle aventure les risques sont grands: depuis celui de perdre la foi parce que l'on s'égarera en route, jusqu'à celui d'être appelé plus loin qu'on l'aurait désiré. D'où la peur sous-jacente qui accompagne chaque expérience mettant en danger l'équilibre fragile d'une vie organisée. Accueillir les manifestations étranges que l'on constate en soi et tenter de leur donner un sens a souvent des conséquences imprévisibles car on dépasse ainsi ce dont on a une pleine maîtrise: l'image de nous que nous avons construite ou que nous assumons.

Même quand elles sont passagères ou qu'elles ne durent qu'un temps, les expériences spirituelles fortes sont importantes: elles donnent au moins un contenu personnel sensible à notre foi, ce qui n'est pas si fréquent. Certes nous n'aurons sans doute jamais de faveurs aussi importantes que celles qui ont été accordées à Jean de la Croix ou à Thérèse d'Avila —quoiqu'on ne sache jamais, puisque cela ne dépend pas de nos mérites... —, mais ce qu'ils ont vécu nous aide à déceler dans notre quotidien des éléments ressemblants.

Ce genre d'événements ne se juge pas à la violence des sentiments qui les accompagnent ni à l'importance des révélations qu'ils contiennent. On a les extases que l'on peut, à la mesure de nos capacités et de notre engagement à la suite de Jésus, mais nous en avons tous et l'essentiel est qu'elles soient enrichissantes. Nous ne sommes pas là pour décerner des degrés de sainteté et d'élévation mystique, mais pour voir comment grandir à la suite de Jean et de Thérèse en se servant de leurs témoignages.

S'engager résolument dans la relation avec Dieu conduit à accepter d'entrer dans une histoire chaotique. Il n'est pas sûr que l'on progressera régulièrement dans la foi. Ce serait possible si croire était seulement emmagasiner toujours plus de connaissances sur Dieu. Dans ce cas les progrès pourraient être réguliers, comme ceux d'un étudiant doué accumulant des connaissances sur les mathématiques. La vie dans la foi n'est pas de ce type. Elle passe par des hauts et des bas, des temps de découverte et des temps d'approfondissement; elle comporte des périodes de lumières et des périodes de nuit, des moments de violences et de la paix. Il y a une progression des fiançailles à la conquête d'un attachement profond...

Sans compter que toutes les évolutions sont réversibles, au moins chez les mystiques débutants... Aucun progrès n'est définitif et la joie de la rencontre ou la paix d'un moment ne met

pas à l'abri de rechutes. Pourtant expériences positives soutiennent la marche et restent dans la mémoire des points de repère que l'on aime se rappeler.

### **a. Comment être sûr que ce sont des expériences de Dieu?**

Les mystiques ont toujours été parmi les cibles favorites des divers psychologues et sociologues. Il est vrai que ce sont des objets d'étude de choix. Une des méthodes préférée des sciences humaines consiste à essayer de comprendre le comportement moyen des hommes en partant de cas extrêmes. Freud a commencé par étudier l'hystérie avant d'en tirer des conclusions sur la structure mentale de l'homme en général.

Les fous, psychopathes, névrosés... poussent à la limite une des composantes de leur structure mentale. Ainsi ils la mettent en lumière et il est plus facile de l'étudier. Après quelques ajustements, souvent difficiles à faire, on pourra appliquer à tous ce que l'on a découvert dans certains cas.

Les mystiques ont souvent été considérés comme plus ou moins anormaux. Même pour ceux qui ne le croient pas, ils sont de bons objets d'étude parce qu'ils sortent des normes. Encore que l'on soit obligé de reconnaître que les comportements mystiques ne sont pas d'une originalité absolue. Le jeune qui vient d'expérimenter un "coup de foudre" n'a pas besoin de faire référence à Dieu pour comprendre les "extases" dont il est l'objet. La correspondance entre deux êtres qui se révèle ainsi brusquement surprend par sa violence tout en restant explicable.

De même le savant qui retourne sans cesse dans sa tête les données d'un problème difficile, sait que parfois la solution surgit brusquement dans sa tête, dans des circonstances qui le surprennent lui-même: en prenant son petit déjeuner, en descendant du train... Il sera donc sceptique quand le croyant attribuera à une origine divine la brutalité d'une conversion ou la chaleur d'un moment passé avec Dieu. Par contre les croyants se sentiront moins seuls dans leurs moments forts s'ils constatent qu'ils ont une dimension humaine. Ils seront rassurés sur leur santé mentale si certains font des expériences semblables aux leurs, mais hors de la foi.

Mais si le croyant n'est plus un cas unique, on va avoir tendance à ramener ses comportements aux particularités de son histoire personnelle, à l'influence du temps, à un caractère particulièrement excessif, à une enfance perturbée ou que sais-je encore... De telles analyses sont intéressantes quand elles restent une approche parmi d'autres et nous les avons nous mêmes utilisées. Il est indéniable que l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle est d'un grand secours pour cerner la personnalité de Jean et de Thérèse. Faire des recherches sur leur vie familiale, sur leurs caractères, sur leur biographie... donne des éclairages irremplaçables.

Le danger est qu'avec cette méthode, on prétende dire le tout de la mystique ou de nos mystiques en particulier. Instaurer un parallèle entre une période de récession et la nuit de Jean de la Croix a un intérêt, à condition que l'on ne réduise pas le thème de la nuit à ses composantes économiques ce qui serait ridicule. Dire que le cœur est une pompe est une explication parmi d'autres, pleinement exacte à condition que l'on ne réduise pas la définition de cet organe à cette fonction, réelle par ailleurs.

La réduction de la réalité faite par certains scientifiques à des fonctionnements mécaniques ou chimiques n'est pas réservée aux phénomènes croyants. On peut expliquer l'amour par le fonctionnement des glandes endocrines... Mais dans ces cas les richesses diverses de l'expérience elle-même mettent en cause les réductions. Face à la simplification du spécialiste des glandes, le sociologue va avoir une explication, toute aussi réductrice, qui s'appuiera sur la situation de la société, le psychologue fera appel à l'histoire des personnes, le poète fera une construction intégrant l'imaginaire et ceux qui s'aiment auront eux-mêmes bien d'autres explications... La réalité ne se laisse pas facilement cerner. Elle a tellement de facettes qu'elle est interprétable à l'infini, chaque point de vue mettant en cause l'enfermement des autres et relançant la recherche.

L'expérience de résiste moins complètement à la réduction. En effet son originalité malaisée se présente à l'ordre d'une expérience soumise aux moyens scientifiques et techniques. Elle est du domaine de la foi, c'est à dire de la confiance dans le témoignage de quelqu'un qui dit ce qu'il croit lui-même et ce qu'il ressent, sans pouvoir donner une preuve irréfutable de ses dires.

Quand on explique à un amoureux les raisons de son "coup de foudre", il est intéressé dans la mesure où on lui donne des données pour gérer ce qui lui arrive. Il en est de même pour le croyant. Mais ce dernier ne peut pas amener celui qu'il aime comme preuve qu'il n'est pas seul dans sa folie. Ceux qui ne lui font pas confiance suspecteront facilement sa santé mentale.

Et même quand le croyant apparaît extérieurement comme quelqu'un d'équilibré et qu'il résiste à l'accusation de dérèglement mental, il n'est pas dédouané pour autant. On lui dira que ce qui lui arrive ne lui est pas réservé, que bien d'autres font les mêmes expériences et que ce qu'il appelle Dieu est en fait réductible à des causes totalement humaines...

Le croyant peut se défendre, mais il ne peut pas nier ce qu'on dit de lui. Les analyses faites sur ses actes sont indubitables, quand elles sont sérieuses. Il ne peut que dire: "oui mais il n'y a pas que ça", sans parvenir à démontrer ce reste mystérieux qui échappe à toutes les analyses. Lui aussi est très marqué par la méthode scientifique. Elle l'amène à se méfier constamment de ses réactions, à revenir à du logique, du sérieux, c'est à dire à du scientifiquement démontré.

Nous sommes donc ou bien conduits hors de la foi par des démonstrations qui réduisent sans cesse le domaine réservé à Dieu, ou bien capables de rester croyant en abandonnant l'idée qu'il pourrait y avoir un domaine sacré, dans le sens de réservé à Dieu et à la foi. La réaction frileuse qui consiste à défendre contre les attaques le dernier carré où l'on est sûr que Dieu est présent est sans espoir. Il vaut mieux abandonner le terrain complètement, sans rien préserver et chercher non le lieu de la foi complètement pure, mais comment la foi est présente partout, dans tous les aspects de notre vie.

Dans ces conditions que d'autres explications existent à côté de notre lecture des événements dans la foi, ne conteste pas cette dernière. Nous savons que nous sommes des hommes et qu'en conséquence tous nos actes et toutes nos expériences sont radicalement humains. Il n'est donc pas étonnant qu'ils puissent être expliqués totalement par des moyens humains. Les seuls messages que nous comprenons sont ceux qui passent par nos sens. Même nos idées les plus hautes nous sont d'abord venues par là. Il n'est donc pas étonnant que Dieu, quand il veut nous parler, utilise des moyens humains. C'est le seul moyen pour lui d'être compris par nous. Et comme toute parole humaine peut-être expliquée humainement, ce sera le cas même pour les paroles de Dieu. Autant accepter jusqu'au bout notre condition humaine.

Par conséquent on ne peut jamais être sûr que Dieu parle puisque une telle affirmation est du domaine de la foi. Ce n'est pas pour cela qu'elle est fautive obligatoirement. La certitude est d'un autre ordre, de celui de la confiance.

Karima est la 11<sup>e</sup> d'une famille de 18 enfants. Elle a été rejetée de son père qui trouvait que 10 enfants cela suffisait. "Pourquoi moi? dit-elle. Il en a eu 7 autres ensuite qu'il a gardés..." Elle a été confiée à un frère de son père et élevée dans un bar. J'ai eu une enfance très dure: violence, alcoolisme, etc. Plus tard, j'ai été violée... Je vivais dans les ténèbres jusqu'à ce que celle qui m'avait adoptée m'emmène en France. Là c'était une vie toute différente. Je me suis mise en quête spirituelle: bouddhisme, zen, spiritisme... Pendant cinq ans j'ai été bouddhiste, mais ça ne collait pas: Bouddha n'est pas une divinité qui peut sauver l'humanité. Je me suis fait avorter. Pendant 8 jours j'ai pleuré et demandé pardon à Dieu de ce que j'allais faire. Et c'est là que j'ai entendu Dieu me dire: "je suis la porte". Il est venu me chercher dans ma déchéance et m'a dit: "Maintenant tu sais, à toi de choisir, tu viens ou tu ne viens pas". J'avais perdu un père terrestre, j'ai trouvé un père céleste, je suis comblée." Elle a été baptisée dans la nuit de Pâques.

Les moyens ne manquent pas pour interpréter une telle aventure. Les sociologues parlent du désir d'intégration des arabes venus en France qui passe par l'entrée dans la religion chrétienne. Les psychanalystes parlent de la frustration à cause de ce père qui a rejeté son enfant, ils reconnaîtront le désir inconscient de retrouver un père qui se réalise d'une manière imaginaire avec le Père du ciel. Les psychologues mettront l'accent sur la culpabilité qui fait naître le besoin d'être sauvé et qui conduit à une quête spirituelle... et j'en oublie sans doute.

Ils ont tous raison sans doute, mais rien ne prouve que Dieu n'ait pas vraiment parlé lui aussi. Ce n'est pas parce qu'il y a d'autres moyens d'expliquer ce qui s'est passé qu'il faut rejeter l'acte de foi de Karima dans l'illusion. Sans se mettre vraiment à la place de Dieu, on peut penser que s'il voulait se faire aimer de cette femme, il fallait bien qu'il passe par son désir d'un père, par son aspiration à la reconnaissance et au pardon...

Il est vrai que la présence de l'inconscient est très forte dans cette expérience. Mais c'est toujours le cas dans la mystique. Celui qui a une recherche radicale, laisse s'exprimer ce qu'il y a de plus profond et de plus secret en lui. En brisant les contraintes et en se laissant briser par elles, il libère des forces qui sont muselées d'habitude. La rencontre du mal sous des formes diverses: abandon, violence, alcoolisme, viol, avortement, immigration... a laminé Karima, a cassé ses images et a laissé le champ libre à ses désirs et à ses aspirations.

Pourtant le scénario n'était pas écrit à l'avance. L'histoire pouvait finir différemment: par la folie, si elle s'était abandonnée à sa culpabilité, par la prostitution ou la déchéance... Elle aurait pu se contenter d'un mari avec des enfants et retomber ainsi dans une nouvelle routine... Elle a préféré répondre à ce qu'elle a reconnu comme un appel de Dieu et qui au moins est une parole de Jésus puisque c'est lui qui a dit dans l'Evangile: "Je suis la porte." <sup>1</sup>

C'était aussi un appel de l'inconscient, ce que les psychanalystes appellent l'Autre et que l'on confond parfois avec Dieu: le Tout Autre de la révélation. Est-ce que l'Autre et le Tout Autre sont une seule et même chose? La réponse à cette question est de l'ordre de la foi. L'incroyant, constatant que les phénomènes venant de l'une et de l'autre source prennent souvent les mêmes chemins, les confondra aisément. Celui qui interroge sa vie à la lumière de la foi, cherchera à nommer Dieu à partir de ces événements humains, sans beaucoup de certitudes, mais avec conviction.

### ***b. Les points de repères de Thérèse d'Avila***

Comme nous le rappelait Jean de la Croix, Thérèse a donné des moyens au mystique débutant de faire le point de ce qui lui arrive dans les premiers temps de son évolution, celui des fiançailles spirituelles. Cette période est la plus agitée et la moins profonde, le croyant a donc besoin d'aide. L'émotion a une grande place. Elle s'estompera mais en attendant il faut choisir sa route dans un moment où justement elle est floue. Thérèse donne des jalons qui, s'ils ne marquent pas une progression obligatoire, font le bilan de ce qui peut arriver. Elle le fait surtout dans son livre intitulé *Le Château de l'âme* ou *Livre des Demeures*. Nous suivrons surtout ce qu'elle dit dans les Sixième demeures. <sup>2</sup>

Le souci de Thérèse est d'aider à faire le tri entre ce qui vient de Dieu, ce qui vient du démon et ce qui a son origine dans l'imagination. Elle n'écrit pas ici pour raconter sa vie, mais pour donner des conseils, pour guider ceux et celles dont elle a la responsabilité et qui sont souvent en proie aux doutes et au désarroi.

#### -Les souffrances

---

<sup>1</sup> Jean 10, 7 et 9

<sup>2</sup> p 927 à 1025

Elles sont la étape, la plus négative aussi. Elle correspond au temps de désespoir, un plus négatif spirituel n'est plus capable de déceler dans sa vie le moindre encouragement. Pourtant il a pris un engagement radical à la suite de celui que Thérèse appelle son Epoux, il ne veut plus en aimer d'autres. Il se rappelle même des temps agréables d'autrefois, ceux au cours desquels il était facile d'aimer et de se conformer à la parole de Dieu. Mais c'est fini.

Thérèse voit dans cette période un temps de purification. Dieu seul est à l'initiative, pour que l'âme se fortifie suffisamment avant les futures épreuves et qu'elle devienne capable de goûter pleinement les expériences à venir. Il n'est pas encore question de diable ou d'imagination, parce qu'il faudrait être vraiment masochiste pour souhaiter passer par là et, selon les conceptions de Thérèse, le démon cherche toujours à faire plaisir. Les souffrances sont à la fois psychologiques et physiologiques.

Les premières sont les jalousies. On les imagine dans ce milieu fermé qu'est un couvent. Mais il n'y a pas que dans ce cadre qu'on y est en butte.. Surtout après ce que nous avons dit sur le point d'honneur, il faut reconnaître qu'il est difficile d'avancer dans la sainteté quand on est constamment avec d'autres personnes. Soit on donne l'impression d'en faire trop, soit on n'en fait pas assez.

En même temps —et c'est sans doute pour cette raison que Thérèse met Dieu à l'origine de ces oppositions entre personnes— il n'y a qu'en groupe que l'on est contrôlé et qu'on est empêché de se retirer dans la bulle de ses illusions. Pourtant il arrive souvent que la tension soit vive et d'autant plus insupportable qu'elle porte la plupart du temps sur des points de détail. Il est pénible pour quelqu'un qui cherche Dieu de se voir enfermé sans cesse dans des questions sans intérêt.

Et pourtant, comment penser progresser si l'on ne sait pas se comporter dans ce contexte? Comment prétendre à de grandes choses si on refuse la vaisselle? Comment vouloir aimer son prochain si on ne supporte pas justement celui qui est le plus proche? Thérèse on le voit, a les deux pieds sur terre et entend bien que ses "filles" les gardent de leur côté. Elle a expérimenté les jalousies, les dénonciations à la supérieure, les amies qui critiquent par derrière... Pourtant elle n'est pas prête à remettre en cause ce style de vie qui a aussi ses avantages.

La deuxième source de souffrances vient des confesseurs. Après avoir critiqué les femmes, il fallait bien qu'elle s'en prenne aux hommes... Ils ne sont pas toujours capables d'aider efficacement ceux qui cherchent. Certes ils savent, ils ont beaucoup étudié, ils sont les porte-parole officiels de l'Eglise, cela ne les empêche pas d'être souvent dépassés par les événements, surtout quand ils n'expérimentent pas de leur côté ce que leur confient celles qu'ils ont à aider. Les prêtres ne sont pas obligatoirement des mystiques. Ils sont souvent au contraire tellement marqués par leurs études, par les sermons qu'ils sont amenés à faire, par les réponses qu'on leur demande à toutes sortes de questions... qu'ils développent plutôt une démarche rationnelle et rigoureuse, moins heurtée que celle d'autres croyants.

Aussi ils n'ont pas toujours le mot qu'il faut dans les moments difficiles. Parfois ils réagissent violemment dans des affaires sans grandes conséquences, ou au contraire ils apaisent à bon compte, quand ils n'encouragent pas des pratiques dangereuses. Thérèse a eu des difficultés à trouver des confesseurs qui la questionnent sans la brimer et qui la conseillent avec respect et compétence. Alors elle en a pris plusieurs parce que, selon elle, ils restent irremplaçables de par leur science... On comprend qu'elle conseille la prudence à ses filles.

La troisième source de souffrances est plus intérieure, elle dérive directement de la période où se trouve le spirituel dans son évolution. Thérèse appelle cela faire l'expérience de son néant. Celui qui est passionné de Dieu fait vite l'expérience de ses propres limites. Lui qui croyait tenir par lui même, s'aperçoit qu'il a besoin d'être construit par Dieu. Il est alors tenté de se dévaloriser systématiquement.

Il supporte mal à de cela que l'on dise du bien de lui. Se connaissant, il sait ~~qu'il n'a rien de la mesure des louanges~~. La souffrance est plus vive même que lorsqu'il s'agit de critiques. Ces dernières ont souvent un effet de choc, elles font réagir celui à qui elles sont adressées. Les louanges mettent mal à l'aise quand on a peur de faire illusion et de ne pas être capable de défendre l'image dans laquelle on veut nous enfermer.

La conscience de son néant peut être dangereuses si elle conduit au désespoir. Mais justement Thérèse inverse la tendance en considérant que Dieu est à l'origine de cette souffrance. Elle n'est plus négative si elle s'accompagne d'un décentrement de la personne. Thérèse y voit même un bon test: quand les louanges touchent aussi peu que les critiques c'est que l'on commence à abandonner l'obsession du point d'honneur.

Elle a plus à cœur l'honneur et la gloire de Dieu que sa propre réputation; et ainsi elle n'a plus, comme dans ses débuts, la crainte que ces louanges seront pour elle, comme elle l'a vu pour quelques âmes, une cause de chute. La perte de son honneur la préoccupe peu, si, à ce prix, elle contribue à ce que Dieu soit glorifié seulement une fois; peu importe ce qui lui arrivera à elle-même par la suite. <sup>1</sup>

Reconnaître son néant est traumatisant uniquement dans la mesure où l'on n'a pas brisé les miroirs qui nous enferment dans nos images. Dans le cas contraire cela libère une formidable énergie.

Les dernières souffrances sont tout à fait physiques, mais elles ont des conséquences importantes sur le comportement. Thérèse les situe en particulier vers les quarante ans, cette période où chez les femmes, mais aussi chez les hommes, le besoin de réorganiser sa vie se fait jour. Cela donne une indication sur la période où Thérèse situe, au moins pour elle, la période dont il est ici question. Cela nous rappelle aussi que Thérèse a beaucoup souffert dans sa vie, encore que pour elle ce soit de peu d'importance par rapport aux souffrances intérieures de celui qui est complètement désemparé au point de perdre la plupart de ses points de repère.

O Jésus! quel spectacle digne de compassion que celui de voir une âme aussi désemparée... Que fera donc cette pauvre âme, lorsqu'elle se trouvera de longs jours en cet état? Si en effet elle récite une prière, c'est comme si elle ne la récitait pas; je dis qu'elle n'y trouve aucune consolation intérieure car alors elle n'en a pas; elle ne comprend même pas les prières vocales qu'elle récite. Quant à la prière mentale, ce n'est nullement l'heure de s'y livrer; ses puissances en sont incapables. La solitude lui est plutôt nuisible.

Un autre tourment pour elle, c'est qu'elle ne peut supporter ni compagnie ni conversation. Aussi, malgré tous ses efforts, elle manifeste très facilement à l'extérieur du dégoût et de la tristesse. <sup>2</sup>

Nous sommes proches de ce que nous disions de la nuit, surtout que Thérèse revient souvent sur sa conviction de base: c'est Dieu qui est à l'origine de ce désarroi. La différence est qu'elle va nous montrer comment Dieu nous permet de sortir progressivement de cet état, alors que Jean de la Croix pensait que nous y demeurions. Mais la ressemblance est plus forte qu'il n'y paraît. L'angoisse dont il est question ici vient d'une perte de repères et la théorie de Jean sur la nuit nous en donne. Les moyens de sortir du marasme spirituels ne sont pas les mêmes, mais la volonté de ne pas s'y complaire est identique.

#### -Les impulsions délicates et subtiles

---

<sup>1</sup> p 930

<sup>2</sup> p 936

Thérèse en traite deuxièmement dans le deuxième chapitre des Sixièmes Demeures. Elles sont les premières de ce chapitre d'un intérêt permettant à l'espoir de renaître. Pourtant les réactions sont encore mitigées car les impulsions surgissent dans un terrain non préparé, provoquant autant de souffrances que d'envie d'aller plus loin.

Une femme me disait: "De temps en temps je sens en moi ce qu'il faudrait faire pour aimer véritablement. Je suis rempli d'enthousiasme et j'ai envie de le faire. Et puis je regarde ma situation concrète. Je me sens coincée par tout ce que j'ai à faire, tous mes engagements, tout ce qui m'empêche de vivre à fond comme je voudrais. Alors je me demande si c'est important de ressentir ce genre d'appel si c'est pour ne rien faire après."

On retrouve dans ce témoignage beaucoup de ce que dit Thérèse. D'abord l'impulsion est subite. On est pris par les contraintes de la vie quotidienne, on pense à tout autre chose... quand surgit brusquement, comme une bouffée de chaleur, l'envie de faire autre chose, d'être ailleurs, de vivre enfin selon ce qui est important dans la vie. Il est intéressant que Thérèse en parle, parce qu'il y a bien des fois où l'on n'y ferait pas attention. Comme elle le dit, elles sont subtiles et délicates, elles ne s'imposent pas par la force, elles viennent comme en passant avant de disparaître. On hésite même à en parler tellement cela semble sans intérêt.

De plus, de telles impulsions ne sont pas réservées aux croyants, il doit y avoir des explications psychologiques à ces envies brutales et fugaces de vivre autrement, de tout lâcher et de partir ailleurs. Mais le croyant y voit, à la suite de Thérèse un premier appel de Dieu. Que cela vienne de lui est même souvent une évidence brutale, difficile à gérer.

Pourtant Thérèse se méfie de ces certitudes. Elle refusera obstinément de baptiser une expérience, expérience de Dieu si c'est uniquement parce que l'effet sur notre sensibilité a été fort. Elle rajoute d'autres éléments.

Le côté subit a effectivement son importance. Si cela surgit apparemment indépendamment de notre volonté immédiate et semble venir de l'intime de l'âme, c'est peut-être que Dieu n'est pas loin. Encore faut-il que cela ne produise ni ivresse ni mélancolie, car en ce cas il pourrait bien s'agir d'un effet de notre imagination dit-elle. Celui qui éprouve de l'ivresse se prend trop au sérieux. Il est persuadé que ce qui lui arrive est la récompense de sa prière ou de ses efforts, il est en admiration de ce qui se passe en lui. Il se regarde prier, heureux de voir sa concordance avec l'esprit de Dieu. Bref il a perdu la modestie qui est la base de tout rapport à Dieu, il se laisse aller aux plaisirs sensibles et à ses illusions.

La mélancolie est l'autre signe que l'imaginaire est à l'origine. Ici nous touchons à une conviction profonde de Thérèse qui reviendra comme un refrain: tout ce qui vient de Dieu produit des effets. Si ce n'est pas le cas cela ne peut être le fruit que de l'imaginaire ou du diable. Or la mélancolie est une faiblesse, elle débouche sur des rêveries stériles, elle conduit à s'émouvoir sur son sort ou à regretter d'être peu disponible, mais elle ne débouche sur rien de concret.

Les impulsions sont particulièrement intéressantes parce qu'elles révèlent une tension extrêmement importante entre un désir fort et des obstacles lourds dans la vie de celui qui les éprouve. C'est à ce sujet que Thérèse se demande si le diable est présent ou non. Selon elle il n'est pas là quand coexistent les deux sentiments contradictoires dans ce qu'elle appelle "une peine aussi savoureuse". Nous retrouvons l'affection des mystiques pour les formules alliant des contraires. Avec le diable cette opposition ne saurait exister. Thérèse pense qu'il peut nous faire éprouver de grandes satisfactions mais pas les deux à la fois.

En effet l'envie de bouger, de changer vient de la coexistence des deux, c'est elle qui fait sortir des délices de la mélancolie. Si mon aspiration à une vie meilleure ne va pas de pair avec la souffrance devant mon existence actuelle, je suis à nouveau dans la rêverie, prêt à me résigner. De même souffrir sans réagir est surtout le signe que mon orgueil est blessé. Par contre, quand la peine est savoureuse, je suis sensible à la distance qui me sépare encore du but à atteindre, mais elle

est un aiguillon pour repartir, j'ai de ne pas en rester là; ce qui ne devrait pas arranger ceux qui veulent que je m'enforce dans la négation de mes capacités, diable ou pas.

C'est ainsi que l'impulsion qui m'invite à me dépasser tout en réveillant la souffrance me pousse à passer à l'acte. Thérèse voit clairement le signe de la présence de Dieu, lorsque ces trois éléments sont réunis, car le mouvement peut s'amorcer aussi sans inquiétude ni trouble. Le spirituel s'engage dans la sortie de son angoisse première. Il a dans la tête une aspiration profonde qu'il sait lui venir de Dieu et, ayant pris conscience des limites qui enserrant encore sa vie, des progrès qui lui restent à faire –pour cela aussi Dieu est à l'origine– il sait comment devenir acteur.

Le tout est d'apprendre à reconnaître dans le quotidien ces touches discrètes qui tentent de nous réveiller et de nous faire sortir de nos lourdeurs. Aujourd'hui, après la psychanalyse, nous serions plutôt tentés de les réduire à des expressions de nos désirs fondamentaux qui percent de temps en temps la carapace de nos habitudes. Mais, ne pas nier cette interprétation, ne devrait pas nous empêcher de vivre ces moments dans la foi. Les conseils de Thérèse sont une aide quand on est à la recherche de bases, de références. Pourquoi Dieu ne nous appellerait-il pas par ces moyens?

#### -Les paroles

Avec les paroles, Thérèse, dans le troisième chapitre des ces Sixième Demeures, aborde un autre moyen utilisé par Dieu pour nous sortir de l'apathie des débuts. Mais elle nous avertit: "bien que cette faveur soit en quelque sorte plus haute que les précédentes, elle peut être plus dangereuse". En effet nous franchissons avec les paroles une étape importante vers des dangers de dérèglements. Le désir qui s'exprimait jusque là par des intuitions aisément assimilables, utilise désormais des modes plus violents.

Il s'agit des paroles que Dieu adresse à l'âme de beaucoup de manières; les unes semblent venir du dehors, les autres du plus intime de l'âme; tantôt elles se font entendre à la partie supérieure, tantôt elles sont tellement extérieures qu'on les entend par les oreilles comme le son d'une voix articulée.

Parfois et même souvent il peut y avoir illusion, surtout chez les personnes faibles par l'imagination ou mélancoliques... On ne doit pas les troubler en leur disant que c'est le démon qui leur parle. Il faut seulement les écouter comme des personnes malades... Si on leur disait que c'est là un effet de la mélancolie, on n'en finirait jamais avec elles; elles jureraient qu'elles voient et qu'elles entendent ce qu'elles racontent, parce qu'elles le croient ainsi.<sup>1</sup>

On admirera au passage la finesse d'analyse de Thérèse. Elle a l'habitude, en tant que responsable, de l'accompagnement des cas difficiles. Ils ne manquent pas dans ce genre de milieu. Elle a appris à se méfier et conseille le doute a priori: "dans les débuts le mieux est de les combattre sans cesse."

Elle soupçonne en particulier les paroles qui viennent "de l'extérieur" et que l'on prétend entendre avec ses oreilles. Elle dit n'avoir, quand à elle, jamais rien entendu de semblable. Elle insiste également fortement sur l'aspect de surprise que supposent les paroles. Cela semble une des manières efficaces de reconnaître les hallucinations auditives. Avoir une hallucination, quand on n'est pas spécialement dérangé, suppose une mise en condition, un effort de soi même. Elle est le fruit du désir et de la volonté, ce qui veut dire que dans ces cas là on est acteur.

Voilà pourquoi Thérèse classe les paroles entendues dans ces conditions dans le cadre des illusions de l'imaginaire. On pense aux illuminés et aux sectes dans lesquelles les hallucinations viennent au terme d'une longue préparation, voire des techniques de lavage de cerveau, de drogue ou de répétition lancinante de prières et de pratiques.

---

<sup>1</sup> p 944

Ici rien de tout parole surgit par surprise, sans préparation et pas ~~nécessairement~~ dans un lieu conçu pour elle. Elle est incontrôlable et ne peut se répéter à volonté. Celle qui, ayant éprouvé une émotion forte lors d'un pèlerinage à Lourdes, y revenait en espérant que cela se reproduirait en a été pour ses frais...

Bien sûr, comme nous l'avons vu avec Karima, une telle expérience suppose une recherche sous-jacente, quelquefois plus ou moins consciente. Elle coïncide aussi souvent avec une période d'ébranlement important. Celui qui est dans le calme, qui est profondément anesthésié par la routine ou qui se trouve parfaitement à l'aise dans les structures qu'il a mise en place n'entendra pas de paroles. Certains intellectuels sont de même tellement pris dans leurs théories qu'ils sont incapables d'être touchés.

Par contre des gens au bord du désespoir, déboussolés comme Karima ou prêts à prendre une décision importante sont sujets à ces expériences. Parmi les témoignages que j'ai recueillis sur ce sujet, beaucoup se situaient au moment de la vocation religieuse ou sacerdotale. Le pas est la plupart du temps difficile à sauter et la décision se prend en général brutalement, comme un barrage se rompt du fait d'une pression trop forte. La parole entendue est alors considérée comme le coup de pouce qui entraîne l'adhésion finale, qui fait sauter les dernières résistances.

C'est ce que raconte Marie-Cécile; "La perspective de mon engagement définitif dans la vie religieuse me rendait profondément heureuse. Une situation communautaire difficile est venue me bousculer, boucher mon horizon... Rien ne favorisait le partage entre nous. Exprimer une part de ce qui m'habitait à ce moment là était impossible..."

De plus en plus je me sentais tiraillée. Un soir tard, je n'en pouvais plus, j'étais à la limite de l'explosion et j'ai quitté l'appartement. J'ai marché sans but précis. Trois quart d'heures après, je me trouvais sur un pont. L'espace d'une seconde, empoignée par une sorte de révolte, je me suis sentie capable de tout: passer par dessus bord et me jeter dans la rivière, ou bien dans les bras de... n'importe qui...!

Tout d'un coup, malgré moi, j'ai eu la sensation de me redresser et je me réentends dire ces paroles: "Tu es stupide, retourne à la maison." J'ai fait demi tour et je suis rentrée, complètement vidée. Arrivée à la chambre, je me souviens que j'ai fait cette prière: "Seigneur, si c'est toi qui m'as retenue et fais revenir, que je m'endorme en paix et que demain soit un jour nouveau."

Il m'est difficile de retraduire ce que j'ai éprouvé le lendemain au réveil. J'étais tellement paisible, reposée, détendue, envahie par la douceur d'une présence. Je n'avais plus peur. J'étais heureuse, confiante en l'avenir. Je me sentais vraiment tout autre.

Aujourd'hui, il m'arrive de refaire mémoire de ce moment. Il reste comme une grande lumière, un réel point d'appui. J'ai conscience d'avoir été sauvée."

Dans ce témoignage la parole est un appel clair et distinct, quoique Marie Cécile ne sache pas vraiment par quels canaux elle est parvenue jusqu'à elle. Elle a conscience que c'est elle qui la prononce, tout en croyant qu'elle vient d'ailleurs. Elle produit en même temps une grande paix, comme la détente qui succède à une longue tension, à une grande résistance. On s'abandonne avec joie à ce qui semble être une volonté supérieure qui va parfaitement dans le sens que l'on souhaitait profondément.

Ensuite elle s'imprime profondément dans la mémoire et reste chez ceux qui ont fait cette expérience un point de repère dans leur histoire. Thérèse ajoute que le doute s'insinue parfois dans l'esprit de ceux qui se rappellent des paroles qui les ont marqués. D'autres explications viennent quelquefois mettre en question la conviction première que c'est Dieu qui a parlé, pourtant "une étincelle d'espérance subsiste". La parole est un moment tellement fort de plénitude, où tout ce qui compte dans la vie semble converger, que jamais on ne peut la considérer comme une expérience parmi d'autres, même quand la foi s'en est allée.

Enfin les effets long terme: Marie Cécile est toujours religieuse et heureuse ~~son être long et sainte Marie Cécile~~ était bien en cohérence profonde avec son désir de base.

Les paroles évoquées jusqu'à présent avaient la force des commencements ou celle des bouleversements fondamentaux. Toutes les paroles ne sont pas de cette importance. Ainsi j'ai eu le témoignage d'un homme qui, à Lourdes, mettant la main à la poche pour prendre une cigarette a entendu une voix lui dire "attends". Cela semblera anecdotique et pourtant, si depuis il a arrêté de fumer –ce qui est quand même la moindre des chose!– il a vécu à ce moment là une authentique expérience religieuse qui l'a profondément marqué. Il est sûr que cela prenait place dans un contexte où l'obsession d'arrêter de fumer était forte, mais encore une fois, nous ne cherchons pas des actes de foi purs, mais des moments où la foi s'impose avec une certaine violence à la vie.

Le témoignage d'Hélène paraîtra plus sérieux: "L'autre jour à l'usine j'étais à ma machine, des tests faciles, je pensais à autre chose et je me suis mise à regarder autour de moi. Il y en avait qui travaillaient, d'autres passaient, transportaient les machines, parlaient et tout... Je connais un petit bout de la vie de ces hommes et de ces femmes. Ça me plaisait d'admirer des petites choses, j'en parlais avec le Seigneur, tout allait bien, la machine tournait. Après j'ai été plus prise par le travail et puis quelque chose ou "quelqu'un" m'a dit: "Et celle-là? C'était sur un ton un peu taquin. J'ai poussé la porte de ma machine qui me gênait et j'ai vu passer Christine. Christine c'est une fille que je ne peux pas encadrer. J'ai des raisons de ne pas l'aimer, elle nous fait beaucoup de mal. Je me suis plongée dans mon travail et ce n'est que le lendemain que j'ai du, pour elle aussi, essayer de m'émerveiller, mais je n'ai pas réussi. Je crois que le Seigneur lui est toujours là, mais moi je ne suis pas toujours disponible. Parfois il relance bizarrement, au moment où je ne m'y attends pas." Elle appelle ces expériences ses parties de "cache-cache avec Dieu".

Le rapport mystique descend ici de son piédestal. Il montre une familiarité avec Dieu où des impressions fortes comme cette parole prennent place naturellement dans la prière, sont intégrées et invitent à l'action. On voit bien aussi combien la recherche de foi, la proximité avec les autres, le souci d'un changement dans le milieu de travail, laissent la place et conditionnent à la fois la surprise d'une parole qui va à contre-courant des préoccupations consciemment affirmées. Thérèse aurait bien aimé cette parole qui relance l'action et l'attention aux autres. Elle est exigeante et modeste, sans prétention.

Nous retrouvons sainte Thérèse avec son souci d'orthodoxie. Les paroles entendues ne sauraient rien apporter de neuf par rapport à la révélation apportée par Jésus. Il faut donc qu'elles soient en conformité absolues avec l'Écriture, les confesseurs sont là pour vérifier. Seul il serait difficile de juger de la conformité ou non de ce que l'on entend avec la Révélation. Le risque est trop grand de tirer le texte à soi et d'interpréter la pensée de l'Église à son avantage. Le confesseur est ce "savant" qui, même s'il ne saisit pas pleinement ce qui lui est confié parce qu'il ne le vit pas de l'intérieur, a suffisamment d'objectivité pour juger de la proximité des paroles avec la Tradition chrétienne. Elles ne sont pas là pour nous révéler une nouveauté, mais plutôt pour mettre l'accent sur un aspect oublié.

Pour Hélène c'est bien le cas. Tout croyant sait qu'il ne doit désespérer de personne —en particulier pas de lui-même— qu'il doit être attentif à celui qui est proche, surtout si celui-ci est rejeté par les autres. La nouveauté de la parole entendue n'est donc pas dans son contenu, mais dans le contexte où elle se fait entendre. L'effet de surprise est important parce-que dans une vie organisée, y compris dans ses dimensions d'engagement humain et de vie de foi, surgit comme une question un élément chrétien, qui n'est pas intégré dans l'ensemble.

La question était sans doute sous-jacente depuis longtemps, mais qu'elle surgisse dans ce moment et par surprise, est lu dans la foi et appelle à une conversion. Un tel changement n'est pas facile, puisqu'il demande une disponibilité alors que la vie est organisée différemment, que l'on a par avance délimité les conditions dans lesquelles la foi devait prendre sa place dans la vie.

Quand la parole de Dieu va plus loin que les prévisions, elle déséquilibre et on a envie d'aller plus loin. Plus loin les prévisions, elle

Nous sommes proches du souci de Thérèse que toute manifestation divine soit suivie d'effets. Pour ce faire elle ne saurait être que claire et distincte. Quand l'imagination est à l'origine, on ne retrouve ni clarté, ni précision mais une vague envie de faire quelque chose, de bouger. Thérèse compare cette impression à un sommeil spirituel, à une douce quiétude qui nous envahit sans produire d'effets, elle nous endormirait plutôt. Nous restons dans le doute et la joie éprouvée d'abord s'efface vite, nous laissant dans l'indécision.

Quand il s'agit du Diable —Thérèse signale ainsi un danger beaucoup plus grave— la parole est claire. Par contre il n'y a plus ni paix ni lumières, mais inquiétude et trouble. Loin d'avoir des effets constructifs, la parole amène le découragement et affaiblit la foi.

En fait, en bonne pédagogie, Thérèse, sans pour autant remettre en cause les paroles, détourne l'attention de l'événement lui-même pour la porter sur les conséquences. Rien ne prouve qu'une parole vienne de Dieu; ni la force de l'émotion qui l'accompagne, ni la clarté de son sens, puisque le diable en est capable, ni la certitude qu'elle vient de Dieu... Seuls importent la conformité avec l'Écriture et les effets qu'elle produit dans celui qui l'a reçue.

Aussi devrait-on se demander pourquoi on parle si peu des paroles entendues — comme d'ailleurs des impulsions ou d'autres expériences fortes? Je pense que, plus ou moins confusément, on pense qu'elles sont exceptionnelles et réservées à des âmes déjà bien avancées sur le chemin du salut... Alors, par modestie croyons-nous, nous les tenons secrètes. En fait il y a beaucoup d'orgueil dans cette attitude et Thérèse remet les choses en place: les faveurs ne sont absolument pas des récompenses envoyées par Dieu en fonction de nos progrès réels ou supposés. Elles sont des appels à la conversion.

Il n'y a pas de quoi se vanter de l'émotion éprouvée dans ces cas. Mieux vaudrait en parler avec d'autres, ce qui nous aiderait à vérifier les conséquences de l'appel de Dieu dans nos vies. La contemplation des merveilles de Dieu en nous est "diabolique" si elle nous détourne d'une conversion réelle et si elle nous enferme dans une tour d'ivoire. Les paroles sont divines si elles nous font changer. Dans tous les autres cas elles sont dues soit à notre imagination, soit carrément au diable... Loin d'être une récompense elles sont une exigence renouvelée. Pour savoir si la parole citée dans le témoignage est de Dieu ou non, il est nécessaire de s'assurer de l'évolution des relations d'Hélène avec Christine et c'est bien là le plus difficile.

A supposer que Dieu fasse des faveurs et des caresses, l'âme doit considérer avec soin si elles se croit meilleure pour cela. Mais si, au fur et à mesure que les paroles qu'elle entend deviennent plus tendres, elle ne conçoit pas de plus vifs sentiments de confusion, elle doit croire que ces paroles ne viennent pas de l'esprit de Dieu. Il est certain, en effet, que quand elles viennent de Dieu, l'âme conçoit d'autant moins d'estime d'elle-même que ces faveurs se multiplient. <sup>1</sup>

Les progrès sont possibles uniquement dans la mesure où la paix règne dans le cœur du croyant, ce qui est impossible quand l'orgueil ou la fierté s'en mêlent. La conception d'un Dieu qui punit ou récompense en fonction des mérites de chacun est incompatible avec la démarche mystique. Thérèse n'a jamais l'impression de mériter quoi que ce soit, elle est émerveillée de l'amour d'un Dieu qui l'aime, quoi qu'elle puisse faire et qui l'appelle sans cesse à se dépasser.

L'angoisse de mal faire, le remords paralysant, les rêveries baptisées contemplation, la joie stérile de recevoir des faveurs de Dieu ne sont pas davantage conformes. Thérèse nous renvoie sans cesse à la question, fondamentale pour elle: "Qu'est-ce que cela produit?" Là est bien la pierre de touche pour tous ceux qui sont avides de révélations spéciales: la parole de Dieu est

---

<sup>1</sup> p 953

toujours efficace, elle fait ce dit... alors combien pourront se vanter d'avoir reçu une parole de Dieu? Alors combien tendons est davantage une invitation à changer que nous aurions intérêt à partager en Eglise afin que d'autres nous aident sur ce chemin à transformer le fruit de notre imagination en parole de Dieu.

#### -Ravissements et vol d'esprit

Dans ce qui est plus ou moins une progression dans la pensée de Thérèse, malgré la possibilité de reculs, les ravissements et vols d'esprit occupent le centre: c'est par eux que se scellent les fiançailles entre l'âme et Dieu. Elle en traite dans les chapitre 4, 5 et 6 des Sixièmes Demeures. <sup>1</sup>

Ravissements, extases, sorties du corps... occupent une place particulière dans l'imaginaire de ceux qui pensent à la mystique. Avoir des extases suppose à leurs yeux être au moins un peu fou si on n'est pas un grand saint. Pourtant les mystiques en parlent avec beaucoup plus de simplicité comme un temps où l'on a l'impression de sortir de soi-même, où l'on s'oublie totalement, où on fait l'objet d'une sorte de rapt, d'enlèvement... Thérèse emploie une image pour expliquer ce qu'elle veut dire:

Ce grand Dieu qui contient les sources des eaux et ne permet pas à la mer de franchir ses limites, donne ici libre cours aux sources qui alimentent le bassin; une vague si puissante s'élève alors et arrive avec tant d'impétuosité qu'elle emporte sur ses hauteurs la petite nacelle de l'âme; or si le pilote et les matelots ne peuvent empêcher la barque d'aller là où elle est poussée par les vagues en furie, l'âme peut encore moins diriger ses mouvements intérieurs ou empêcher ses sens et ses puissances de suivre le mouvement qui leur est donné. Quant à l'extérieur, on n'en fait plus de cas ici. <sup>2</sup>

Le ravissement ou l'extase est donc semblable à une vague qui nous emporte et submerge nos repères habituels. Nous sommes transportés sur des sommets assez inhabituels, pour y vivre ce qui, d'après Thérèse, est une anticipation du paradis.

Malgré tout ce qu'une telle expérience a d'exceptionnel, elle n'est pas sans correspondants dans la vie profane. L'amour fait vivre des moments de cette intensité, mais aussi la contemplation esthétique. Il n'est pas rare que l'on se dise "transporté" par un beau spectacle, par la beauté d'un tableau et plus souvent encore par un morceau de musique qui nous prend tout entier. Le symbolisme de la vague qui emporte dit assez clairement ce qui arrive dans ces moments là.

Ce qui nous étonne peut-être, à la lecture de sainte Thérèse, c'est de trouver quelqu'un capable d'un tel amour envers Dieu, au point d'éprouver pour lui des sentiments aussi forts. L'accompagnement psychosomatique dont parle Thérèse nous fait également un peu peur: perte de respiration, impossibilité de parler, refroidissement, volonté enivrée, ébranlements qui peuvent durer –sous une forme atténuée il est vrai– plusieurs jours...

Thérèse elle-même met d'ailleurs en garde contre ce que de telles expériences peuvent avoir d'ambiguës:

Il peut arriver en effet aux personnes d'une nature délicate, comme à nous autres femmes, de faire un effort d'esprit excessif et de rester ainsi absorbées. Cette faiblesse n'a rien de commun avec les ravissements. <sup>3</sup>

Autrement dit: il ne faut pas confondre extases et évanouissements... et ce n'est pas parce que je suis particulièrement émotif que je suis un grand mystique. Je dirais presque bien au

---

<sup>1</sup> p 956 à 982

<sup>2</sup> p 968

<sup>3</sup> p 962

contraire tant Thérèse a tendance à se présenter comme une femme sans imagination et avec un ~~à sa supposée sensibilité et à sa émotion.~~

Je ne suis nullement tendre; j'ai au contraire le cœur si dur que cela me fait parfois de la peine. Mais quand le feu qui le brûle intérieurement est vif, ce cœur, si dur qu'il soit, distille comme un alambic. <sup>1</sup>

Sans doute Thérèse n'était-elle pas une femme fragile, prête à se pâmer à la première émotion et sujette à des crises de sensiblerie. Elle était quand même prête à s'enflammer au besoin violemment et sa sensibilité, sans mièvrerie, était réelle.

Avec elle on apprend à distinguer l'émotion qui nous étreint parfois et l'amour véritable. J'en connais qui sont persuadés aimer beaucoup ceux qui ont faim dans le monde parce qu'ils pleurent chaque fois qu'il voient un enfant affamé à la télévision. Ils jugent leur amour à l'émotion qu'ils éprouvent et non aux actes qu'ils posent pour faire cesser ce scandale.

Il en est de même pour la foi et Thérèse nous dit que le démon nous fait croire parfois que Dieu est le motif de nos larmes alors qu'il n'en est rien. On retrouve la méfiance de Thérèse devant tout ce qui ressemble à de l'affectivité débridée.

L'extase véritable ne saurait avoir pour cause une sensibilité superficielle, elle est un bouleversement de notre être, ému par une réponse à un de ses désirs fondamentaux. Cela passe parfois par la musique ou l'amour et —au besoin en même temps— c'est le fait de Dieu. Marie France appelle ces moments des "traits de couleurs", Jeannine "ce qui fait tilt..."

Sans prétendre se comparer à la sainteté d'un Jean ou d'une Thérèse, nous pouvons nous demander s'il ne nous arrive pas de nous trouver sur le même chemin. Nous sommes parfois bouleversés par un spectacle, quand il met en scène une situation qui trouve en nous un écho profond. Alors pourquoi nier que nous sommes profondément émus par certaines célébrations, que des passages d'Évangile nous touchent parfois, qu'il nous arrive de prier de tout notre être... Appelons cela extases ou pas, l'important est de comprendre que ce que dit Thérèse désigne quelque chose de semblable, qu'il nous arrive de vivre de temps en temps. Nous pourrions de ce fait profiter de ses conseils, afin de ne pas nous laisser entraîner n'importe où.

Ses conseils sont d'ailleurs assez simples, ils nous invitent à nous détourner de notre narcissisme habituel, c'est à dire de notre tendance à nous regarder sans cesse, comme Narcisse qui était devenu amoureux de son image. Changer la direction du regard consiste une fois de plus à ne pas nous apitoyer sur nos émotions, mais, quand elles existent à regarder si elles produisent quelque chose et juger ces résultats.

Les larmes qui affaiblissent, qui rendent impuissant à prier, à agir conformément à ses convictions, qui conduisent à se replier sur son isolement sont du diable et il en est de même de toutes nos émotions. Une extase, quelque forme qu'elle prenne, est de Dieu si elle nous transforme en profondeur, qu'elle nous fait prendre davantage conscience de qui nous sommes, qu'elle nous amène à plus d'humilité, à plus de dynamisme dans la suite de notre vie et si en plus ces modifications durent. On ne juge pas une extase sur la durée de la perte de conscience mais sur la paix qui en résulte, sur l'assurance qui nous permet de dépasser notre impression de misère. Une extase est bonne si elle nous invite à aller vers l'essentiel, dépassant les occupations superflues, si elle ranime notre attachement à Dieu.

Il n'est pas très réaliste de faire comme si nous n'avions pas un corps, des sentiments, un inconscient qui porte nos désirs fondamentaux. Dans ces cas là ou bien nous devenons des êtres sans chair, ou bien, beaucoup plus sûrement, nous nous laissons manipuler par l'affectivité que nous repoussons. Mieux vaut apprendre à lire ces phénomènes afin de les utiliser pour notre progrès et les dépasser.

---

<sup>1</sup> p 978-979

Car ces sont pas considérées par Thérèse comme le sommet de la progression vers Dieu. Elles sont nommées très justement "fiançailles" par cette tradition qui y voit une période d'adaptation, d'accommodation entre le désir d'aller vers Dieu, l'action de Dieu en l'homme et les résistances de toutes sortes qui se manifestent dans ce dernier.

Les obstacles sont encore nombreux et Thérèse les rappelle dans les chapitres qui suivent <sup>1</sup>. Les faveurs, loin de rassurer celui qui les reçoit l'inquiéteraient plutôt tant elles lui font prendre conscience de la distance qui lui reste à parcourir avant d'arriver au but. Nous sommes ici devant la contradiction de base du mystique, celle qui l'empêche de trop se prendre au sérieux quand il fait le bilan de sa situation.

Ce qui le choque vraiment est le fossé qui existe entre ce qui lui est donné à voir, ce qu'il ressent par ses expériences, ce qu'il comprend par son intelligence et ce qu'il est capable de faire réellement. Sa perception de la perfection n'est plus uniquement intellectuelle, il en a fait en quelque sorte un commencement d'expérience. Pourtant il est encore très loin dans sa vie au jour le jour, de ce qu'il a approché au cours de brefs instants privilégiés.

La chance de vivre des moments forts est réelle dans la mesure où ils font toucher du doigt des perfections vers lesquelles on est tendu. Mais les effets déstabilisateurs sont tout aussi réels: comment retrouver la réalité lorsqu'on a été si haut, au moins d'une manière imaginaire? Ce n'est pas le tout d'avoir, dans une extase, éprouvé tout l'amour dont on est capable pour Dieu et pour son prochain, encore faut-il en vivre quelque chose par la suite.

Si les ravissements sont si fréquents, c'est qu'aussi est grande la tentation de s'évader du monde avec ses contraintes bien matérielles. Thérèse note la contradiction entre le désir de fuir le monde pour se donner tout à Dieu et celui d'y entrer pour témoigner de lui à tous les hommes et ce n'est pas tout:

S'agit-il d'une femme, elle s'afflige de ce que les chaînes où la retient son sexe l'empêchent d'exercer ce zèle; aussi qu'elle envie ne porte-t-elle pas aux hommes qui ont la liberté de parler à haute voix et de publier combien est grand le Dieu des armées! <sup>2</sup>

On se sent enfermé dans sa situation concrète, on n'est jamais content, on pense que les autres ont plus de chance que nous, que dans un autre contexte on pourrait donner libre cours à notre volonté d'agir et à notre désir de perfection. Bref on est tenté de fuir en se réfugiant dans ses idées et dans son imagination plutôt que de s'affronter aux vrais problèmes qui eux résistent.

Les premiers temps de la rencontre, ceux des fiançailles, sont vraiment ainsi: on est tellement obsédé par les désirs de perfection, d'amour total, de fusion... que l'on ne fait plus guère attention à la personne réelle qui est en face. Sans s'en apercevoir, on voudrait qu'elle corresponde parfaitement à nos désirs et à nos rêves... jusqu'à ce qu'elle réagisse. Cette période est loin d'être désagréable, mais, parce qu'elle repose sur trop d'illusions, elle s'achève toujours rudement par le rappel des réalités.

Thérèse ne tient pas à nous priver de ces émotions mais, par ses mises en garde, elle nous prépare à en faire notre deuil. En nous renvoyant sans cesse à la réalité de notre vie, à la mesure de nos progrès effectifs, à la prière, au contrôle des paroles que nous pouvons entendre par les officiels de l'Eglise, au respect de la règle pour les religieux... elle nous empêche de rêver notre vie et notre foi.

Son deuxième souci constant est que la paix soit le sentiment dominant chez le spirituel. On peut reprendre la fin du témoignage de Marie Cécile, pour relire combien une paix durable est la conclusion de son aventure. Il y a certes beaucoup de raisons de se culpabiliser devant le peu

---

<sup>1</sup> Chapitres 6 et 7 p 974 à 1001

<sup>2</sup> p 975-976 "Dieu des armées" est un des noms traditionnels de Dieu dans le Premier

de suites données aux appels ~~pergus. Il~~ Ou au contraire on aurait tendance à se laisser perturber par ~~pergus. Il~~ Quand contraire on les fait facteurs importantes ou qu'on se prend à juger les autres. Mais chez Thérèse il n'y a pas de notion de récompense ou de punition. Les intentions de Dieu sont plutôt pédagogiques. Les malheurs qu'il envoie aux justes servent à les aguerrir. Quand aux faveurs qu'il accorde elles sont données à titre gratuit et non en fonction des mérites. Pourtant il est vrai qu'il n'est la force que de ceux qui se rendent disponibles et qui le laissent transformer leur faiblesse.

L'audace du mystique est fonction de cette paix. Comme il n'est pas angoissé par ses fautes ni fier de ses succès, qu'il ne se préoccupe pas de ce que l'on en pense autour de lui, il est complètement libéré et heureux des risques qu'il prend pour Dieu et avec lui. Il est en confiance.

C'est en progressant dans cette direction qu'il va accéder progressivement au mariage spirituel, pour reprendre l'expression traditionnelle de la mystique. Auparavant Thérèse présente une dernière étape: les visions.

#### -Les visions imaginaires

La fin des Sixièmes Demeures et le début de la dernière partie de son livre *La Château de l'âme* intitulée Septièmes Demeures sont consacrés aux visions.<sup>1</sup> Il s'agit en fait de deux réalités distinctes. Nous allons parler immédiatement des **visions imaginaires**. Moins qu'une nouveauté, par rapport à ce qui a été dit jusqu'à présent, ces visions désignent le contenu des ravissements et extases. Le terme de ravissement s'appliquait aux effets des interventions de Dieu dans l'âme au point d'évolution où nous en étions. Les visions sont la cause des ravissements et des extases.

Les **visions intellectuelles** nous introduisent dans la dernière étape de l'évolution mystique puisqu'elles préparent la rencontre. Nous en parlerons donc un peu plus tard, bien que Thérèse, dont la logique est souvent fantasque, y consacre un chapitre avant sa dernière partie. Elle démontre sans doute par là que la mystique n'a rien à voir avec une logique clairement définie, qu'il est impossible, sans simplifications, de déterminer fermement des étapes et des progressions fixes. La mystique est une vie, rappelons-le. Comme toute vie, elle échappe constamment aux cadres dans lesquels on essaye de l'enfermer.

La progression décrite n'est qu'une échelle permettant de se situer par rapport à une norme. Pourtant on peut la monter ou la descendre à son gré, ou plutôt selon son évolution personnelle. Il faudrait même éviter de parler ainsi, car la notion de haut et de bas de l'échelle entraîne un jugement de valeur regrettable. Les étapes désignées par Thérèse sont davantage fonction d'une sensibilité à gérer que d'un degré de foi qui augmenterait. Plus que d'une progression stricte, il vaudrait mieux parler, semble-t-il d'une palette de sentiments, de sensations, de manifestations imaginaires dont il faut apprendre à jouer sous contrôle.

Thérèse le souligne bien d'ailleurs dans le début de son 9<sup>o</sup> chapitre sur les visions imaginaires. Elles sont la dernière étape où la sensibilité humaine est véritablement impliquée et donc en ce sens devraient être jugées comme inférieure. Or elle écrit le contraire:

Les visions imaginaires sont, dit-on, plus exposées aux artifices du démon que celles dont nous avons parlé [les visions intellectuelles]; et je le crois volontiers. Néanmoins quand elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent en quelque sorte plus avantageuses que les autres, parce qu'elles sont plus en rapport avec notre nature. <sup>2</sup>

Cela rappelle la mise en garde de Pascal: "Qui veut faire l'ange fait la bête". Il ne sert à rien de vouloir brûler des étapes, de chercher à atteindre immédiatement les plus hauts sommets, si on n'y est pas prêt. Autant il serait dangereux de s'abandonner sans réserve à la sensibilité ou à

---

<sup>1</sup> p 994 à 1049

<sup>2</sup> p 1002

son imagination au niveau de la fixation, autant il y a de l'inconscience à faire comme si elles fixaient pas de fait, on ne passe sur leurs manifestations. Il faut bien reconnaître malgré tout que les visions ne sont pas le fait de tous.

Encore faut-il s'entendre sur le terme de visions. Thérèse traque toujours les hallucinations, fruits ou bien d'une tendance malade ou bien d'un effort de la volonté cherchant à provoquer artificiellement des manifestations extraordinaires. De telles constructions de l'imagination ou du diable sont d'ailleurs capables de produire uniquement des images mortes, fixes, passagères et mensongères, qui n'ont ni la majesté ni l'efficacité des visions accordées par Dieu.

Sa méfiance des phénomènes uniquement spectaculaires l'amène, dans le même sens, à se méfier des visions passant "par les yeux du corps" et qui seraient alors des hallucinations visuelles, aussi suspectes que les hallucinations auditives dont il a été question auparavant. Thérèse n'a jamais eu de visions par les yeux.<sup>1</sup> Les visions viennent par les "yeux de l'âme", expression sans doute un peu obscure, mais qui permet de donner l'idée de la violence d'une expérience sensible qui ne passe pas par les sens, qui ébranle le corps tout entier, sans que la cause en soit une manifestation extérieurement vérifiable ou un problème de mauvais fonctionnement des organes de la vue.

La volonté d'insister sur le caractère intérieur des manifestations sensibles de la foi est une constante chez les mystiques. Nous avons déjà vu comment Jean de la Croix appuyait sur le caractère intérieur de la parole du Père à Jésus, lors du baptême de ce dernier, alors que ce n'est pas clairement affirmé dans les Evangiles. De même Thérèse a une relecture étonnamment non matérialisante des apparitions de Jésus ressuscité à ses apôtres:

Le Seigneur se montre au centre de l'âme non dans une vision imaginaire, mais dans une vision intellectuelle beaucoup plus délicate encore que les précédentes. C'est ainsi qu'il apparût à ses apôtres, sans entrer par la porte, et qu'il leur dit: "Que la paix soit avec vous!"<sup>2</sup>

On le voit, Thérèse est à l'aise dans les Evangiles. Elle reconnaît ses expériences dans celles des apôtres, sans qu'il y ait pour elle de barrières infranchissables. Elle a rencontré le Christ ressuscité comme les premiers témoins et elle en rend compte comme eux. Le texte d'Evangile y perd en merveilleux, mais il y gagne en proximité, il ouvre des possibilités de rencontres insoupçonnées. Pour Thérèse, les visions imaginaires ou intellectuelles dont il est question dans les textes sacrés ne sont pas à rejeter dans un passé qui ne se renouvellera pas, elles sont toujours d'actualité. C'est ainsi du moins qu'elle rend compte de ses expériences:

Il se manifestera peut-être à d'autres personnes sous une autre forme. Mais à celle dont je parle [c'est-à-dire elle même] Notre-Seigneur apparut au moment où elle venait de communier avec cette splendeur, cette beauté et cette majesté incomparables qu'il avait après sa résurrection.<sup>3</sup>

Thérèse appelle cette expérience une vision imaginaire parce que sa sensibilité était fortement mobilisée dans ces moments. Il semble bien en effet qu'il faille une très forte implication personnelle pour en arriver là. Mais cette tension n'est pas orientée vers la recherche de la vision elle-même. Son amour va vers Dieu et ce n'est qu'incidemment, comme par surprise, que l'événement se produit. Chaque fois d'ailleurs, cet élément de surprise semble essentiel dans la conception de Thérèse pour que l'on puisse parler de manifestation divine.

---

<sup>1</sup> p 1004

<sup>2</sup> p 1035-1036. Le texte évoqué est celui de Jean, XX, 21.

<sup>3</sup> p 1034. C'était au monastère de l'Incarnation à Avila, après avoir reçu la communion des mains de saint Jean de la Croix.

La première certes de dire que le cas de Thérèse est exceptionnel et qu'il faut songer à ce que les autres ont vécu. C'est en grande partie vrai, d'autant qu'elle ne livre sans doute pas la totalité de ce qu'elle a vécu. Elle prend tellement de précautions avant de parler d'elle, qu'elle nous cache très certainement le plus intime de sa vie.

Sans en faire une aventure banale —il s'en faut de beaucoup— les visions ne sont pas à réserver à une élite. Voilà par exemple le récit que m'a fait une religieuse:

A la cérémonie de ma prise d'habit, en allant à l'autel, juste avant que je demande au représentant de l'Eglise d'entrer au noviciat, le Seigneur s'est manifesté à moi en me montrant mon corps vide de moi à l'intérieur et rempli à la place de toute sa lumière. "Vide-toi de toi-même afin que je t'emplisse de ma lumière". J'étais bouleversée: j'ai vu mon corps emplir de la lumière de Dieu. (En soi je n'attribue pas cela à une vision intellectuelle puisqu'en fait j'ai vu et entendu, intérieurement bien sûr, mais j'ai vu). Toute la signification était là: vivre dans l'humilité, faire le vide, me déposséder de moi-même, pour me laisser envahir par le Christ. J'étais sûre que c'était le Seigneur qui se manifestait à moi et si même j'étais bouleversée, je suis entrée dans une grande paix.

Ma vie a été très marquée par cet événement à des étapes différentes, à des moments difficiles de doute, d'épreuve de la foi, de désert, de nuit: cet événement a toujours été un rappel, une interpellation.

On retrouve dans ce témoignage beaucoup d'éléments qui étaient déjà chez Thérèse. Le premier est la sensation très forte d'une vision. Vision intérieure, cela est souligné, il ne s'agit donc pas d'une hallucination visuelle. Le terme de vision signifie sans doute que l'impression est trop forte pour que l'on puisse en parler uniquement comme une idée traversant l'esprit. La vision combine les aspects d'intériorité et d'extériorité, puisque c'est quelqu'un qui vient de l'extérieur pour transfigurer un intérieur.

Nous avons rencontré un autre point chez Thérèse, celui de la paix qui envahit celle qui a cette vision complété par celui de la durée. La paix n'est pas que pour un temps court, elle se maintient comme une interpellation qui ressurgit dans les moments difficiles, ou dans les périodes pendant lesquelles des choix radicaux sont à faire.

Il faut noter également qu'une telle vision n'est pas considérée comme une récompense et qu'elle n'a pas modifié radicalement celle qui en a été l'objet. Nous revenons ici à la notion de fiançailles en ce sens que la vision est un point de départ, une référence pour la suite et non un aboutissement. Elle n'est pas venue du fait de la sainteté particulière de la personne et elle ne l'a pas non plus transformée magiquement en sainte. Le moment de l'engagement est toujours important dans une vie, il s'accompagne d'une forte exaltation favorisant des moments de forte émotion. Dans ce cas l'idée de s'abandonner au Christ et de lui laisser toute la place, qui remarquons-le au passage est parfaitement conforme à la Tradition de l'Eglise, a pris une envergure sensible exceptionnelle, ne disparaissant pas sans laisser une trace durable.

Pourtant la plénitude qui s'en est suivi n'avait pas de bases réelles, elle était uniquement psychologique. Le chemin à faire était juste ébauché et la vision donnait une idée imaginaire de ce que pourra être la vie avec le Christ, à la fin, sans la réaliser véritablement, et, a fortiori, sans faire croire qu'une telle transformation était réalisée. Les difficultés n'ont pas disparu, il n'y a pas eu de miracle.

En l'occurrence justement la personne a été visitée par la maladie et l'a connue jusqu'à une période récente. Elle raconte qu'il s'en est suivi, de grandes difficultés dans la prière à cause de la souffrance constante. Clouée plus ou moins au lit, écrit-elle, c'est là que je priais, offrant cette souffrance comme je pouvais. J'ai beaucoup pensé à l'aiguillon de Paul qu'il ressentait dans son corps. Je ne sais pas s'il avait cette intensité!!... Je revoyais cette rencontre avec Jésus-Christ, je repensais à mon premier oui, j'offrais ma souffrance au Christ, je me cramponnais pour la lui donner.

En amour comme la foi, quand on n'éprouve plus rien, on s'accroche aux souvenirs du passé pendant la période difficile, en espérant retrouver de nouvelles raisons d'espérer. Le temps des fiançailles devient le temps béni pendant lequel les difficultés ne s'étaient pas encore déclarées et que l'on rappelle à sa mémoire comme on prend un reconstituant avant l'effort. Notre témoin a fortement conscience d'être encore sur la route et les souvenirs du passé auraient de la difficulté à la remplir d'orgueil. Ils n'ont rien changé sauf qu'ils font naître un espoir nouveau, plus immédiatement palpable, mais qu'il reste à construire. Rappelons-le l'humilité est un des signes de l'origine divine de ce genre de manifestation. Toute fierté ou pseudo-modestie ferait entrer le doute.

Les effets sont là, puisqu'ils sont le critère essentiel de Thérèse pour faire le tri entre ce qui vient de l'imaginaire, ce qui vient du diable et ce qui est de Dieu. Notre religieuse continue, longtemps après, à puiser des forces dans le bouleversement de ses débuts. Mais, plus que de certitudes, l'effet essentiel est, sans doute, le sentiment d'insatisfaction constant qu'il a fait naître. Quand on a vu ce dont elle a été témoin, il devient difficile de se croire arrivée, de se satisfaire de ses progrès réels ou supposés. Thérèse revient à plusieurs reprises, dans son chapitre concernant les visions imaginaires, sur la souffrance, elle dit aussi la soif, que font grandir les expériences de plénitude.

Les mystiques semblent avoir, plus que tout, la peur de la stabilité dans la médiocrité, l'enlisement dans les habitudes. Celui qui a dans la chair cet aiguillon, celui de la souffrance physique dont il était question, mais surtout celui d'un désir de perfection jamais parfaitement comblé, parce-qu'il a entrevu quelque chose de sa gloire future, a moins de chances de s'endormir.

Soulignons pour conclure l'importance d'avoir un vocabulaire pour parler de ce genre d'expériences. Celle dont nous avons recueilli le témoignage avait entendu parler de saint Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix. Cela lui a permis de mettre des mots sur son aventure, en évitant de la majorer comme de la mépriser. Il me semble que, parler de ces manifestations, sans aller jusqu'à les banaliser, fait des extases et des autres phénomènes mystiques des réalités que l'on apprend à gérer, comme l'on apprend à se comporter quand on est pris dans la passion humaine.

L'extase de Thérèse à la suite de sa communion comme l'autre expérience rapportée, sont des situations extrêmes, au moins du point de vue d'un mystique novice, l'éventail est sans doute beaucoup plus large. L'intensité dépend de la sensibilité de chacun et de l'intensité de sa recherche de proximité avec Dieu. Là n'est pas l'essentiel.

Le plus important est de reconnaître que chacun –dans sa vie de foi mais pas uniquement– passe par des périodes, en général d'une redoutable brièveté, pendant lesquelles il se sent meilleur, capable de bouleverser complètement son existence, de se laisser guider par des valeurs sans faiblir... Un tel sentiment va parfois jusqu'à des sensations violentes, des visions bouleversantes... Parfois il s'agit de la sensation plus fugitive d'une présence à nos côtés. L'ange gardien –on en parlait aux enfants et certains le sentaient près d'eux tout au long de leurs journées– une fois disparu de notre imaginaire, Dieu, Jésus, l'Esprit, la Vierge prennent parfois le relais d'une manière fugitive.

Tous les sens participent, il y en a qui perçoivent des odeurs, d'autres ont été frôlés disent-ils: Avec quelle certitude j'ai su que Tu étais là... cette touche discrète sur mon épaule comme si tu prenais possession de moi. L'espace d'un instant Ta force tranquille me saisit toute entière, celle de Ton Amour! Les moyens importent peu tant que l'on ne se fixe que sur les résultats et que l'on ne cherche pas à toute force à revivre ce qui vient "d'aventure" suivant l'expression de Jean de la Croix.

L'imaginaire donne un contenu sensible a un idéal qui sans cela serait trop abstrait et surtout il donne les moyens de s'enthousiasmer bien au delà du "point d'honneur" dénoncé par

Thérèse. La foi n'est plus un ~~passerelle~~ de lois à respecter le plus scrupuleusement possible, elle ~~passerelle~~ même à l'audace. On n'est plus croyant parce que l'on sait par cœur le *Je crois en Dieu* mais parce qu'on en vit quelque chose en Dieu.

Nous avons déjà mis en cause le point d'honneur, en reprenant les arguments logiques de Thérèse, relayés par des études plus récentes. Mais il n'y a pas que la logique. Des expériences de l'ordre de l'extase, si modestes soient-elles, donnent le dynamisme nécessaire pour repousser d'un esprit léger les tentations de se construire un idéal à sa mesure. Quand on veut rencontrer Dieu, que l'on attend de lui qu'il nous rende capables de l'accueillir, que le reste de notre vie cherche à s'orienter dans ce sens et surtout que l'on en a goûté quelque chose — pendant de trop brèves secondes il est vrai — aucun projet ne saurait devenir obsédant au point de prendre toute la place. Quand il s'agit d'imaginer le but à atteindre, tous les modèles, même les plus parfaits au dire des hommes, montrent leurs insuffisances comparés à l'espoir insensé qui surgit de temps en temps, sans même avoir été invité.

Cet espoir, rempli d'images et d'impressions chatoyantes, est fragile. Trop de misères peuvent le faire disparaître s'il n'a pas été bien forgé et repose uniquement sur les forces humaines. Mais son adversaire le plus redoutable est le réalisme qui invite à entreprendre seulement ce dont on est sûr d'être capable, qui endigue la vie avec Dieu dans les cadres déterminés par la théologie. Heureusement les mystiques ne sont pas réalistes. Refusant d'attendre le ciel pour commencer à partager la vie de Dieu, ils se sont engagés sur une route qui côtoie des précipices. Ils ont cru aux rêves de leurs extases.

## **B. Lueurs de l'aube**

Les fiançailles sont le temps des promesses, le mariage celui des réalisations... au moins pour ce qui concerne la mystique. Nous avons essayé de voir dans quelle mesure des phénomènes un peu exceptionnels sont à notre portée. Pourtant, comme nous l'avons clairement laissé entendre, cette période agitée est une préparation. Dieu dans les premiers temps — qui peuvent être forts longs... — ne peut venir dans le croyant sans bouleversements. Comme un nouvel amour s'enflamme à la moindre touche et s'assombrit dès que le regard de l'autre s'écarte de lui, Dieu dans les débuts, selon l'interprétation de Thérèse, blesse celui qu'il approche, réveille chez lui des réactions désordonnées.

Pourtant les deux caractéristiques de l'action de Dieu vont s'imposer progressivement dans l'âme qui se livre à lui: la **paix** et l'**amour**. Dès les débuts, nous l'avons noté, les touches de Dieu pacifient. Mais cette action reste une promesse, une anticipation. Petit à petit son influence est mise en cause, laisse la place à d'autres, le spirituel retourne à ses habitudes. Les bouleversements sont des agitations transitoires.

L'union mystique marque une nouvelle étape. Elle ne vient pas d'un coup, comme une révolution, mais on s'aperçoit un jour, lors d'une expérience plus forte que les autres qu'elle est là. Les touches de Dieu sont mieux assumées, elles ne provoquent plus d'extases ou de ravissements, elles sont accueillies tranquillement, comme on reçoit une connaissance. L'extraordinaire devient habituel. La paix au lieu d'être le fruit d'une action ponctuelle, devient une disposition constante. La nuit et ses souffrances, sont assumées comme normales, l'âme n'est plus torturée par les sécheresses ou les peines intérieures. Les réactions superficielles sont dépassées.

Ce qui domine alors est le sentiment de présence. Non comme avant par des touches fugitives, mais d'une manière durable et quasi permanente. Les difficultés deviennent aisément supportables parce qu'elles sont vécues **en Dieu**. Elles ne diminuent pas, bien au contraire elles ont tendance à augmenter en proportion de l'amour qui grandit en même temps que le désir de la

rencontre devient impérieux. la paix s'installe sans être troublée par ce qui apparaît ~~Pour les problèmes installés~~ liés à la condition humaine.

Ce changement a lieu au niveau du vécu imaginaire, car le croyant avait compris depuis longtemps, au niveau de sa compréhension théorique. Il lui manquait que cette acceptation aille jusqu'à l'ensemble de son être, qu'elle prenne son corps tout entier. Cela ne se décide pas un beau matin, mais envahit progressivement l'homme en passant de l'intelligence à l'affectivité, jusqu'à devenir une nouvelle habitude, gérant actes et réactions spontanées sans efforts particuliers, comme une nouvelle nature.

### **1. Thérèse découvre Dieu en elle**

Nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises, l'accès progressif de Thérèse à la conviction que Dieu est en elle. Cela s'est proposée à elle tout d'abord par des touches furtives, avant de s'imposer de plus en plus fortement, jusqu'à devenir une certitude sans éclipse. La première étape est nommée par elle "visions intellectuelles". Il s'agit de la première étape dans la conquête définitive de la **paix** et de l'**amour**, signes de la présence de Dieu.

#### **1. Les visions intellectuelles**

Thérèse explique le contenu de l'expérience:

Il arrive parfois que l'âme qui ne songe nullement à être l'objet d'une telle faveur et qui n'a jamais cru l'avoir méritée sent près d'elle Jésus-Christ Notre-Seigneur, sans le voir cependant des yeux du corps ni des yeux de l'âme. On appelle cela une vision intellectuelle et je ne sais pourquoi. <sup>1</sup>

On voit effectivement mal pourquoi appeler ces "visions", "visions intellectuelles". Elles n'ont rien de visions, puisqu'il n'y a rien à voir, ni bien sûr par les yeux du corps, cela était vrai déjà des visions imaginaires, ni —pour reprendre une expression étrange— par les yeux de l'âme. Elles ne sont pas davantage intellectuelles puisque il s'agit avant tout d'une sensation et non pas d'idées.

Le nom a été choisi sans doute à nouveau à cause de son aspect contradictoire. Le côté vision rappelle que nous sommes toujours dans la sensation, c'est à dire dans une foi vécue et non dans des définitions abstraites. Le côté intellectuel appuie au contraire sur le fait que l'on s'éloigne avec ces visions de la sensibilité immédiate et, suivant une opinion bien répandue, l'intellectuel est supérieur au sensible.

Ces visions intellectuelles sont sans doute les plus répandues aujourd'hui. Elles correspondent davantage, je suppose, à notre mentalité qui se méfie des hallucinations plus que des mouvements intérieurs. Voilà comment Jeannine raconte sa "vision intellectuelle" lors d'une retraite d'ainées en JOCF.

Pendant un temps personnel, je revoyais ma vie avec les copines de travail et j'y découvrais toute une richesse grâce au questionnaire et aux textes d'Évangile choisis, et une évidence s'imposait à moi: dans toute cette vie, Jésus est vivant avec nous. Pour moi, le réaliser à ce point c'était nouveau. C'était si fort que je n'ai pu que le partager au groupe à la mise en commun. C'était livrer quelque chose de moi-même et cela je le faisais peu. J'étais étonnée et heureuse à la fois.

Par la suite, j'ai voulu retrouver cette page d'Évangile... impossible. Que s'était-il passé ce jour là? A partir de quoi ma réflexion s'était-elle orientée? Je ne pouvais le cerner. Mais il reste un souvenir fort en moi.

Il y a plusieurs éléments qui rappellent les expériences précédentes: le fait que ces visions ne sont ni recherchées, ni méritées et qu'elles s'imposent avec une certitude inébranlables comme des visions de Jésus. Le fait également qu'elles ne sont pas renouvelables à la demande et

---

<sup>1</sup> Sixièmes Demeures, Chapitre VIII, p 994-995.

qu'elles laissent une trace qui L'approfondissement vient de ce que nous quittons les ~~donc de s'approfondissement en visibilité~~ pour toucher des zones plus profondes. Dans le vocabulaire de Thérèse, les émotions passant par les yeux de l'âme manquent encore de sérénité, elles ne s'installent pas assez paisiblement dans le croyant. Celles-là au contraire s'imposent comme une évidence et durent plusieurs jours et même un an écrit sainte Thérèse. Nous sommes devant une transformation de la nature de la relation, justifiant la modification du vocabulaire utilisé. C'est l'aspect sur lequel Elisabeth met l'accent dans ce qui suit:

J'ai senti une présence, quelqu'un qui me disait: "je suis là avec toi." Je crois que c'était le Christ. Je ne l'ai pas vu, j'ai simplement senti une présence. Je savais que je pouvais compter sur lui. Il était le seul à qui je pouvais faire confiance.

J'étais trop dans la nuit pour en être heureuse; mais dans la relecture de tous les passages que j'ai eu à faire, de tous les dépassements, j'ai compris qu'il était là présent, puis ensuite qu'il s'est servi des autres pour me soutenir.

J'ai fait l'expérience e sa fidélité, qu'il ne m'abandonnait pas, qu'il m'appelait à continuer, à prendre la route parfois désertique, ...marcher pour se lever, pour se libérer en peuple.

Ce renouvellement définitif marque une nouvelle naissance.

Comme on le voit ni la nuit, ni les craintes ne s'envolent d'un coup. L'inquiétude personnelle rejaillit quand le mystique commence à faire l'expérience d'un nouveau mode de relation: s'agit-il vraiment du Seigneur? Et les craintes sont encore amplifiées par l'entourage — selon l'expérience de Thérèse qui s'est heurtée à nouveau sur ce sujet avec des confesseurs timorés et moins avancés qu'elle sur les voies de l'expérience mystique. Pourtant la situation est moins dramatique que dans les débuts. L'expérience est là, le souvenir des périodes passées également, d'autant qu'elles se renouvellent parfois, bien que plus rarement. Le changement porte surtout sur l'aspect radical de la transformation opérée. L'aspect fugitif est contrebalancé par la durée des effets produits.

A cela s'ajoute parfois une "voix". Une parole du Christ par exemple disant à Thérèse: "Ne crains pas, c'est moi" —rappelant étrangement celle qu'a entendue Elisabeth— la rassure s'il en était besoin.

Elle se sentait complètement remplie de courage et de joie de se trouver en si bonne compagnie; aussi elle voyait clairement quel secours puissant elle y trouvait pour se tenir d'une manière habituelle en le présence de Dieu et veiller avec soin à ne rien faire qui pût lui déplaire; il lui semblait, en effet, que Dieu avait toujours le regard fixé sur elle. Chaque fois qu'elle voulait s'entretenir avec Sa Majesté dans l'oraison, et même en dehors de là, il lui semblait que le Seigneur était si près qu'il ne pouvait pas manquer de l'entendre. <sup>1</sup>

Il est bien évident qu'il faut des années de pratique de la vie de foi avant d'en arriver à cette simplicité dans les rapports avec Dieu. Mais si Thérèse emploie le mot de vision, c'est qu'il y a sans doute un moment où le déblocage se fait d'un coup, où brusquement la sensation de la présence de Dieu s'impose comme une évidence absolue, balayant les doutes personnels et les hésitations de l'entourage. La certitude ne passe pas, même quand la sensation de présence s'émousse. On peut donc dire que les visions intellectuelles demandent une grande sainteté pour produire tous leur fruits, mais, qu'en tant que facteur déclenchant, elles peuvent apparaître relativement tôt dans une vie de foi.

Etant sensibles, il est inévitable que les impressions diminuent avec le temps. Mais contrairement à ce qui se passait jusque-là, la certitude de la présence ne faiblit pas en même temps que l'émotion disparaît. C'est un acquis quasi définitif que les douleurs, persécutions, aventures di-

---

<sup>1</sup> p 995-996. Comme souvent Thérèse parle d'elle à la troisième personne, sans doute par modestie.

verses, n'ébranleront plus. Ces dernières sont réduites au rang de péripéties, dans une union mystique qui désormais est scellée. La paix s'impose après les tempêtes et les doutes.

Bien sûr paix ne signifie pas sécurité absolue. Thérèse —continuant à manier le paradoxe— recommande de ne pas s'effrayer, tout en marchant avec crainte et en se tenant davantage sur ses gardes. Ce serait dommage de retomber après tant de faveurs. Il ne faut pas trop faire confiance aux progrès réalisés.

Car il y a eu une avancée. Cela paraît évident: l'âme a diminué ses résistances à la venue de Dieu, elle est plus docile à son action, des révélations —tellement fortes jusque là qu'elles laissaient le spirituel hors de lui-même, complètement aveuglé— sont maintenant mieux tolérées. Surtout, désormais les sens et l'intelligence ne sont plus mis entre parenthèses, ils participent à la progression. Le mystique ne se laisse plus entraîner par des émotions ou des ébranlements divers.

On dirait que l'homme reprend progressivement le dessus, qu'il commence à tenir sa place vis à vis de Dieu. En fait il n'en est rien d'après Thérèse. l'homme n'est pour rien dans sa nouvelle bonne fortune, Dieu seul est à l'origine de ce qui lui arrive.

On ne doit pas s'imaginer qu'une sœur est plus parfaite que les autres parce qu'elle est l'objet de telles faveurs. Notre-Seigneur conduit chaque âme comme il lui semble bon pour elle. Ces faveurs sont un secours, pour aider l'âme à devenir une grande servante de Dieu si elle fait ce qui dépend d'elle; parfois cependant Dieu conduit les plus faibles par cette voie. <sup>1</sup>

Thérèse nous renvoie sans cesse à l'initiative de Dieu, ce qui est bon pour notre orgueil. Il s'agit d'un vrai don, jamais nous n'avons à nous en croire à l'origine, même indirectement. Il s'agit d'une chance, on ne peut pas en douter, mais l'exigence est en fait à la mesure de ce qui a été octroyé au point qu'on en peut guère se reposer sur ses lauriers. L'humilité s'impose plus que jamais, elle naît d'ailleurs naturellement au spectacle des nouvelles perfections entrevues et que l'homme désespère d'atteindre par ses propres forces. Il a l'impression de plus en plus forte d'avoir besoin d'être littéralement porté par son Dieu pour progresser ne serait-ce que d'un pas.

Là est d'ailleurs la principale source de la paix qui l'envahit. Autant il était inquiet quand il s'efforçait d'atteindre le but qu'il s'était fixé, autant il est libéré maintenant qu'il se sent pris dans une vague qui l'emporte, non pour le reposer plus loin comme tout à l'heure, mais pour l'emporter, croit-il jusqu'à son but ultime qui est Dieu lui-même.

Il reste pourtant que le mystique dans cette phase est mieux capable de gérer ce qui lui arrive. Il est parti prenante de l'action de Dieu. Il a été tellement bien transformé qu'il a perdu sa raideur et répond sans trop de résistances aux sollicitations qu'il reçoit. Il est parvenu à une grande connivence avec celui qui voulait se rapprocher de lui et c'est elle qui souligne fortement l'impression de paix

La deuxième caractéristique de Dieu, l'**amour** a autant de place. Dieu est amour, le chrétien le sait depuis toujours. Pourtant ce n'est pas la même chose de se sentir envahir par lui au plus intime de soi et d'en être persuadé ou de le proclamer avec sa bouche. Ce ne sont plus des bouffées comme avant, des périodes courtes et fugitives qui laissent un souvenir impérissable. Cela devient quasi constant.

L'âme, jouissant d'une manière si continuelle de sa compagnie, sent naître en elle l'amour le plus tendre pour Sa Majesté, ainsi que des désirs plus ardents encore que ceux dont nous avons parlé, de se consacrer tout entière à son service et en fin la plus grande

---

<sup>1</sup> p 1001

pureté de conscience; car cette présence de Dieu qui se tient à son côté fait que son attention est sans cesse en éveil. <sup>1</sup>

Une telle permanence dans l'amour est le rêve de tout amoureux, surtout si cet amour n'est pas uniquement un bouleversement sensible mais, comme ici, une relance constante, une provocation sans cesse renouvelée à aller plus loin, à être acteur.

Le dernier élément n'est pas le moins important: la présence de Dieu maintient en éveil. **L'éveillé**, c'est le nom du Bouddha, c'est aussi celui du mystique qui a célébré son union avec Dieu. Un certain amour endort quand il provoque le repliement sur soi ou sur le couple, quand il pense uniquement à sa jouissance. La recherche intellectuelle engourdit également quand elle est un enfermement dans une mécanique cérébrale ou technique, une course à la nouveauté polarisant le regard jusqu'à le rendre aveugle à tout ce qui n'est pas elle.

La présence de Dieu réveille la conscience, non qu'elle rendrait plus intelligent, mais plutôt qu'étant branchée sur la source, elle ouvre à une compréhension particulière. Elle juge des réalités en fonction des promesses qu'elles contiennent et non à partir de leur structure interne.

On lui découvre comment toutes les créatures se voient en Dieu et comment il les renferme toutes en lui. <sup>2</sup>

Dieu devient la clef de lecture de ce qui nous arrive et même de l'ensemble de la création. Tout est perçu de son point de vue et non du nôtre. Une telle vision est de peu d'utilité pratique dans la vie quotidienne, mais elle instaure un sens nouveau en organisant les éléments de la vie, moins en fonction d'une efficacité immédiate que du projet ultime de l'homme.

En fait on est sans doute un peu déçus par l'aboutissement de la démarche de Thérèse. Elle est pourtant enthousiaste, ne cesse pas d'admirer la perfection des nouvelles visions que rien n'approchait jusque là. Selon elle l'imagination est pulvérisée, elle ne soutient pas la comparaison avec ce qui est vécu désormais, ni sur la durée, ni sur les résultats produits, ni sur les merveilles aperçues. Le diable lui aussi est complètement dépassé, impossible pour lui d'imiter, même approximativement, ce qui se passe désormais dans le mystique et les résultats sont tellement positifs que s'il en était à l'origine, ce serait scier la branche sur laquelle il est assis.

Pourtant on se rappelle avec quelque nostalgie du temps des premières émotions. Thérèse nous impressionnait davantage quand elle nous faisait le récit de ses extases. Sans compter le merveilleux dont on les a entourées et qui nous fascinait encore plus. Après un moment de folie, on retrouve du raisonnable. La déception n'est pas très étonnante. Que l'on soit parvenu à un amour épuré ou que l'on soit encore à la recherche de l'âme sœur, on regrette toujours le joli temps des fiançailles. On sait bien que les douleurs se mêlaient au sentiment, que l'on souffrait presque autant que l'on éprouvait de plaisir, mais cela importe peu. On avait l'impression de vivre à plein dans l'agitation et les états d'âme.

La mystique séduit au départ par ses aspects sortant de l'ordinaire, par ses lévitations, ses visions et autres extases... Pourtant, même Thérèse, qui ne fait pas l'impasse sur le sujet, nous prévient qu'il ne faut pas rechercher ces phénomènes pour eux mêmes, que, lorsqu'ils existent, il faut éviter de leur donner une trop grande importance et qu'en définitive, il faut apprendre à s'en détacher pour accéder à une autre forme de foi, moins spectaculaire. Jean de la Croix et elles sont d'accord sur ce point: ce sont des phénomènes secondaires, accompagnant des transformations fondamentales. Il reste que les premières formes parlaient à notre imagination et que celles qui viennent paraissent en comparaison presque austères.

---

<sup>1</sup> p 997

<sup>2</sup> p 1014

Jean de la Croix Thérèse à ce point de son évolution, après lui avoir laissé faire. La question se pose alors de savoir s'il était bien nécessaire de la suivre dans tous ces méandres pour en arriver au même point. Est-ce que la route de Jean n'est pas plus courte que celle de Thérèse puisqu'elle évite les détours superflus? Ne faut-il pas donner raison en définitive à la rigueur bénédictine que nous évoquions en commençant, qui, en faisant l'impasse sur l'engagement affectif risque moins de nous égarer sur des chemins de traverse qui s'évanouissent dans des impasses, obligeant à retourner sur ses pas?

Il semble que l'on n'ait pas le choix, que cela dépende davantage de l'histoire personnelle de chacun que d'un choix délibéré fait par avance. Thérèse, en racontant le chemin qu'elle a emprunté, aidera certaines personnes, alors que d'autres ne se sentiront pas concernés. Il fallait que ce chemin existe puisque certains l'empruntent. Qu'il y en ait de différents est une chance pour les autres. L'essentiel est d'arriver au but, que l'on flâne en chemin ou non, que l'on se laisse submerger ou que l'on maîtrise vite sa vie de foi.

Surtout qu'il ne faudrait pas déduire de ce qui précède que Thérèse s'est calmée, qu'elle n'a plus la passion de ses débuts et, qu'en vieillissant elle a perdu son enthousiasme dévastateur. Il n'en est rien et voila comment elle décrit son état combinant les souffrances occasionnées par l'eau et le feu:



Elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut se reposer sur rien de la terre, ni monter au ciel. Embrasée de la soif de voir Dieu, elle ne peut arriver à l'eau qui la désaltérerait; mais ce n'est pas une soif qu'elle puisse supporter; cette soif est désormais tellement excessive qu'elle ne peut être éteinte par aucune eau; d'un autre côté, l'âme ne veut l'éteindre qu'avec l'eau dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine; et cette eau on ne lui donne pas. <sup>1</sup>

Thérèse va jusqu'à évoquer les souffrances de l'enfer, bien que la différence soit fondamentale. Même si les souffrances sont assez semblables —d'après ses dires— en enfer elles sont sans espoir. Dans le cas de Thérèse au contraire la paix reste fondamentale: elle est sûre désormais d'être dans la ligne de ce que demande Dieu. Elle souffre non parce qu'elle aurait peur de se faire rejeter comme c'était le cas il n'y a pas si longtemps, mais parce qu'elle est séparée de la seule chose qui ait de l'importance pour elle. De temps en temps elle est traversée par un élan d'amour qui l'amène au bord de la mort, et puis elle revient, souffrant davantage encore du nouveau délai qu'elle doit subir. Une telle attitude ne ressemble en rien à celle d'un amour s'apaisant avec l'age, bien au contraire.

L'inquiétude, les moments d'exaltation suivis de périodes d'un vide angoissant ont disparu. L'amour demeure, bien qu'il ait changé de forme. Les jeunes croient toujours que leur manière d'aimer est la seule valable et rares sont les vieux amants qui soient en capacité, comme Thérèse, de donner une image d'un amour dévorant délivré des agitations désordonnées de la passion et débouchant sur la paix.

## **2. Thérèse rejoint son centre**

---

<sup>1</sup> p 1021

Les visions intellectuelles sont une approche de l'intimité des mystiques. Une autre image vient compléter la première, celle de la "septième demeure". Nous avons déjà évoqué ce centre de l'âme dont parle Thérèse et qui est le lieu le plus intime où la différence entre Dieu et l'homme s'estompe, où les deux se rejoignent.



Lorsque Notre-Seigneur daigne enfin avoir pitié de ce que l'âme qu'il s'est choisi comme Èpouse a souffert et souffre à cause de son désir de s'unir à Lui, il l'introduit, avant de contracter avec elle le mariage spirituel, dans sa demeure qui est la septième dont nous parlons. Car s'il a sa demeure au ciel, il doit avoir aussi dans l'âme une autre demeure où lui seul habite et disons-le, un autre ciel. <sup>1</sup>

L'image est très forte, puisqu'en entrant dans cette demeure, au centre même de l'âme, le mystique pénètre dans une sorte de ciel où Dieu habite. Ce n'est bien entendu qu'une anticipation et une image de celui qui nous est promis, mais on mesure l'audace incroyable de Thérèse. Elle prend pieds dans ce nouveau lieu et c'est en lui qu'elle goûtera désormais les visions comme des manifestations naturelles qui ne la bouleversent plus.

Le Seigneur vient de placer l'âme dans sa demeure à lui, qui est le centre de l'âme. Or de même que le ciel empyrée où Notre-Seigneur habite ne se meut pas, dit-on, comme les autres, de même l'âme, à peine entrée dans son centre, n'éprouve plus, ce semble, les agitations qu'elle ressent d'ordinaire... sa paix n'en est pas altérée. <sup>2</sup>

On sent bien des hésitations dans la manière dont Thérèse parle de la nouvelle paix qui l'habite. Il faut dire qu'il s'agit de son expérience fondamentale, celle qui illumine sa vie et son histoire. Nous avons tous besoin d'images pour unifier nos sensations et nos idées, pour organiser nos croyances et nos manières de nous comporter vis à vis de l'extérieur, pour donner corps à ce que nous pensons être... Il ne s'agit plus des images idéales, dont nous avons appris à nous méfier, qui orientent nos désirs de changement. Il ne s'agit pas plus des idéologies qui unifient nos idées en une vision cohérente du monde. L'image de Dieu au centre de l'homme est moins directement explicative, mais elle sert de base à la spiritualité: elle en fait l'unité tout en la fondant par des comparaisons spatiales.

Après tant d'embûches et d'hésitations, tant de questions montant d'elle et de mises en cause venant de son entourage, Thérèse trouve la paix parce qu'elle est parvenue jusqu'à son centre après avoir vaincu tous les obstacles de sa route. Elle est comme quelqu'un qui, à la fin d'années d'errance, retrouve enfin son foyer, le lieu de son origine. Jamais jusqu'à présent elle n'avait eu l'impression de se trouver ainsi **chez elle**. C'est d'ailleurs une bonne définition du ciel que de le nommer le lieu où l'on se retrouve chez soi, loin de tous les problèmes et des agitations, dé-

---

<sup>1</sup> Livre des Demeures, Septièmes Demeures, p 1028

<sup>2</sup> p 1040

gagé des agressivités et des peurs nous perturbent habituellement. Un endroit où tout est familier parce que tout nous rappelle à nos attentes, la patrie où l'on ne sera plus jamais un étranger parce que là est notre véritable origine.

Où mieux situer ce ciel qu'au centre de l'homme, surtout si ce point d'équilibre ou ce centre de gravité est aussi le lieu dans lequel on retrouve le Dieu que l'on a cherché sans se lasser, qui nous attendait et nous attirait? Pour Thérèse, Dieu désormais l'anime depuis le donjon de ce château qu'est son âme et elle y est avec lui. Alors plus rien ne lui fait peur ni ne la bouleverse profondément. Elle dit éprouver une sorte de dédoublement de son âme: son être profond est dans la paix et en même temps elle se trouve mêlée à une foule d'activités, de peines et de soucis. Elle est pleinement impliquée dans cette agitation, sans en être véritablement ébranlée. <sup>1</sup>

On comprend mieux la diminution des extases et des ravissements: étant continuellement dans l'intimité de Dieu, il y a peu de révélations capables de la faire sortir d'elle-même. Elle se sent plongée dans la tendresse de l'amour de Dieu et rien de meilleur ne semble pouvoir l'atteindre. Quand au pire ce serait de quitter une telle intimité, les autres dangers semblent bien secondaires. Or une telle éventualité semble fort improbable: quand on est dans le bonheur, quand on a trouvé sa vraie patrie, il y a peu de chances que l'on veuille en sortir. On préfère se laisser guider par Dieu.

L'âme est en communion avec son créateur, Dieu n'a plus besoin de la mâter comme autrefois en la faisant passer par la souffrance ou de la séduire par des faveurs spectaculaires: de simples impulsions suffisent, elles sont efficaces malgré leur discrétion.

Lorsque vous sentirez ses impulsions, rappelez-vous qu'elles partent de cette demeure intérieure de l'âme là où Dieu habite; et rendez-en à ce divin Maître les plus vives actions de grâces, car certainement c'est lui l'auteur de ce message: c'est lui qui a écrit ce billet avec tant d'amour. <sup>2</sup>

On dirait que Dieu est désormais comme un pilote, dans un navire qu'il dirige à son gré, sans violence, par la persuasion et avec amour. Quand domine la confiance réciproque, l'union se vit sans heurts, bien que toujours dans la nuit.

Il ne faudrait pas croire que ce retour sur le centre soit synonyme de repliement sur soi. Thérèse insiste au contraire pour que celles qui sont parvenues jusqu'aux septièmes demeures gardent intact leur dynamisme et leur désir d'aider leur prochain. Le danger est grand il est vrai, que parvenu sur de tels sommets, on se contente de la joie d'être avec Dieu en oubliant les soucis qui nous touchent si peu par ailleurs. Mais ce serait contraire au message de Jésus qui nous demande d'aimer le prochain en même temps que Dieu.

Thérèse, qui, depuis un certain temps, trouvait que le diable n'était plus guère dangereux, se met à le craindre de nouveau à ce sujet, puisqu'il est le spécialiste de la perte de l'humilité. Il y a sans doute aussi une bonne dose d'humour dans sa remarque.

Le démon nous suggère parfois des désirs ardents pour nous faire négliger de servir maintenant Notre-Seigneur dans des choses qui sont en notre pouvoir et pour nous laisser satisfaites parce que nous aurons désiré des choses impossibles. Sans parler du bien considérable que vous pouvez faire aux âmes par l'oraison, veuillez ne pas chercher à être utiles à tout le monde, mais aux personnes au milieu desquelles vous vivez. <sup>3</sup>

Thérèse a vécu en communauté et elle sait que certaines (et certains!) ont des élans mystiques au moment de faire la vaisselle. Il est facile, devant l'immensité de la tâche à accomplir

---

<sup>1</sup> p 1041

<sup>2</sup> p 1046

<sup>3</sup> p 1058

pour supprimer la misère et dans le monde, de ne plus rien entreprendre. Les chrétiens ~~font plus que dans le monde, ils ne~~ par ce type de tentation. Ils sont épris de perfections et de transformations radicales, mais ils voudraient que les actes qu'ils posent soient toujours conformes à la pureté recherchée. Ils se soignent... mais ils sont encore gênés quand l'action comporte des compromissions, l'acceptation d'étapes insatisfaisantes. Ils seraient prêts à donner leur vie, mais il faudrait que les situations en soient modifiées d'un seul coup, sans retours en arrière ni périodes de maturation.

Thérèse fait preuve une fois de plus d'un réalisme redoutable en invitant ses sœurs à être efficaces avant tout dans leur entourage immédiat et à ne pas faire de projets impossibles quand les plus proches souffrent. On voit comment chez elle, les projets fous et les exigences les plus radicales de sa recherche spirituelle coexistent avec les préoccupations terre à terre quand l'amour du prochain est en jeu.

Ainsi le mouvement vers le centre et le désir de s'y maintenir afin de demeurer avec Dieu coexistent avec la volonté d'aller vers les autres. Il le conditionne même. Depuis le début nous avons vu comment Thérèse jugeait les progrès spirituel d'après les effets concrets et repérables qu'ils produisent. L'augmentation de l'amour est le plus important, à condition, comme nous l'avons dit, qu'il ne se mesure pas à une affectivité stérile et larmoyante mais débouche sur un engagement réel. La mystique de Thérèse débouche sur l'action au quotidien, non sur le dialogue intérieur. Marthe rejoint Marie dans le même souci d'honorer le Christ et qu'aucun frère ne souffre, pour autant qu'il est en notre pouvoir de l'éviter. Les deux préoccupations ne sont pas divergentes, elles sont les deux faces de la même dévotion.

## **2. Jean se découvre en Dieu**

Autre saint, autre sensibilité. Le centre se déplace: de l'intérieur il passe à l'extérieur; du "plus intime à moi que moi-même" il devient l'océan dans lequel nous baignons. Jean qui était parti à la conquête de son Bien-Aimé, se retrouve plongé dans un amour qui l'enveloppe et le dépasse; de poursuivant il devient celui que Dieu porte.

### ***1. De l'esprit de l'âme à l'expansion du désir***

Les tendances de base sont donc différentes entre nos deux mystiques de référence, les manières de s'expliquer également. Thérèse est à l'aise dans son aventure intérieure et dans la gestion de sa vie de tous les jours en cohérence avec ses convictions. Elle est un peu moins convaincante dans ses efforts pour trouver les mots justes afin d'en rendre compte. Elle s'embrouille parfois et l'on ne peut guère lui en tenir rigueur vu le sujet. Jean éprouve autant de difficultés quand il essaye de traduire son expérience en se servant des catégories apprises à l'université.<sup>1</sup> Elle attribue ses difficultés au peu de lumières de son intelligence<sup>2</sup>, mais je ne sais pas si elle y croit elle-même...

Cela vient plutôt de ce que, par souci de livrer le fond de sa démarche, elle cherche à dire deux choses contradictoires: la première que Dieu l'amène dans des lieux inhabituels où la sensibilité commune et les divers outils de la raison ne sont guère efficaces, la seconde qu'elle ne sort pas de son humanité. Pour indiquer que ce qu'elle éprouvait n'était pas à confondre avec de la sensiblerie ou une émotion purement sensible elle a signalé qu'elle sortait de son corps. Pour faire comprendre que l'intelligence –l'entendement avec ses puissances– était inopérante, que ce qu'elle vivait n'était pas de l'ordre de la compréhension intellectuelle, elle a parlé de l'âme. Elle semble la considérer comme un lieu plus intime et plus englobant, où les différences entre corps et esprit

---

<sup>1</sup> Cantique Spirituel A. les strophes 29 à 32 par exemple.

<sup>2</sup> p 1062

s'estompent, où domine l'unité. cette nouvelle distinction semble encore insuffisante. Mais qu'elle parvienne à la dernière étape.

Elle éprouve alors le besoin de parler de "l'esprit de l'âme". Elle ne tente pas par là de gagner en abstraction, il est difficile de trouver quelque chose de plus concret qu'elle. Quand ils sont devant un problème difficile les philosophes inventent des mots nouveaux — tout aussi difficiles — pour le résoudre. Thérèse prend des chemins, plus imagés, pour nous faire sortir des cadres dans lesquels nous avons nos habitudes. Mais il n'est pas sûr qu'ils nous conviennent parfaitement. Le sommet dont elle parle — qu'elle désigne du terme d'esprit de l'âme — est sans doute proche d'une communion totale, non pas immédiate, mais façonnée par des expériences concrètes, éclairée par une recherche théorique éclairant nos choix fondamentaux, en grande partie inconscients.

Nous serions alors plus proches d'un progrès dans la découverte de soi — se jouant aussi avec l'imaginaire — éprouvé, ressenti, compris, tant charnel que spirituel. A ce niveau c'est sans doute la même chose: la fine pointe de l'adhésion charnelle rejoint un spirituel qui n'est plus réduit à la froideur intellectuelle et prend à son tour l'ensemble de la vie. Jean de la Croix écrit dans le Cantique Spirituel:

Sa partie sensitive est transformée, mise en harmonie avec sa partie spirituelle, en sorte qu'elle ne lui fera plus obstacle, qu'elle est même unie à l'esprit et participe à ses biens. <sup>1</sup>

On imagine mieux Thérèse que Jean dans la situation limite évoquée. Malgré ses protestations de dureté, on retrouve chez elle le bouillonnement de la sensibilité et l'engagement concret pour son ordre empêchant de la croire désincarnée. Jean de la Croix correspondrait plus facilement à l'idéal ascétique qu'on nous a décrit, comme pour nous en éloigner. On le réduirait à un être de devoir, enfermé dans sa tour d'ivoire, préoccupé uniquement de perfection et prêt à tous les excès pour y parvenir.

Si cette image n'est pas totalement sans fondements, il ne faudrait pas croire que Jean soit parvenu à son degré de perfection en détruisant systématiquement les sentiments qui l'animent et le bousculent. On ne peut nier qu'il était agacé par les mouvements désordonnés de sa sensibilité. Il est du genre à se séparer d'un crucifix quand ce dernier provoque chez lui des extases trop fréquentes. Il ne fait pas confiance à l'émotion et invitait sans cesse Thérèse à réfréner les siennes. Elle ne l'appelait pas "mon petit Sénèque" pour rien — Sénèque étant un philosophe latin (mais né à Cordoue) dont elle avait retenu surtout l'aspect rébarbatif... Il est vrai qu'il a été le précepteur de Néron!

Jean était pourtant aussi bouillant que Thérèse et détruire sa sensibilité aurait été le détruire complètement. Il n'a jamais réussi à l'assécher, il n'a même jamais essayé de le faire. Il écrit dans un passage un peu obscur à cause du vocabulaire de l'époque:

L'Époux ne conjure pas la colère et la concupiscence elles-mêmes, dont l'âme ne saurait être privée, mais seulement leurs actes importuns et désordonnés. <sup>2</sup>

Colère et concupiscences sont les deux passions de l'homme. Elles le font réagir soit pour s'opposer avec vigueur, comme la colère, soit pour désirer fortement et c'est la concupiscence. Jean de la Croix affirme nettement que sans la violence de ces passions qui nous fait rejeter ou désirer, la partie supérieure de l'homme, l'esprit, n'est plus rien, elle n'a plus de ressort, il lui manque l'énergie lui permettant d'affronter la vie quotidienne et même la vie spirituelle. Si Jean cherche à se libérer des soubresauts d'une affectivité mal maîtrisée, il n'a pas d'idéal désincarné.

---

<sup>1</sup> p 525

<sup>2</sup> Cantique Spirituel A. Strophe 29-30 p 485

Il s'est toujours de dépasser sa passion en prenant appui dessus, de la ~~force de dépasser sa passion~~ ~~effort de dépasser sa passion~~ dynamisme. Comme on monte sur les épaules d'un autre pour y voir plus loin, comme un surfeur utilise la vague pour prendre de la vitesse, comme un véliplanchiste remonte le vent en se servant de lui... Sans elle il serait resté dans le marais des croyants qui se contentent du minimum, parce que justement ils n'ont pas de passion.

Il y a des chemins de spiritualité qui passent par la négation de toutes les envies des hommes et par l'abandon de ce qui fait leurs désirs. Ils veulent les priver de ce qui dépasse la moyenne et qu'il ne serait pas raisonnable de souhaiter lorsqu'on est un homme. Ce n'est pas le chemin de Jean, pas plus que ce n'était celui de Thérèse. Il n'est pas le masochiste que l'on présente: il ne recherche pas la souffrance pour elle-même. S'il faut prendre une image, mieux vaut utiliser la parabole du trésor ou de la perle.<sup>1</sup> Jean se détache de tout, y compris de ses expériences sensibles, non par goût particulier pour la sécheresse —il est bien trop poète— mais afin de goûter un plaisir profond, total; comme celui qui vend tout ce qu'il a, pour s'approprier le trésor ou la perle découverts.

Jean cherche la voie étroite pour aller vers Dieu —elle est aussi la plus aride— mais ce n'est pas non plus par réalisme, parce qu'il aurait vu combien les désirs exacerbés éloignent de la foi. Il est vrai qu'une certaine limitation de ses aspirations est une nécessité pour ne pas sombrer dans la folie, mais uniquement quand l'homme se prétend capable de tout. L'image classiquement utilisée est celle du mythe de Prométhée de la légende grecque: celui-ci ayant volé le feu aux dieux, l'a donné à l'homme pour qu'il se libère à son tour de leurs pouvoirs.

L'homme qui, se prenant pour Prométhée, se croit tout puissant est fou parce qu'il ne tient pas compte de ses capacités réelles. Il court à la catastrophe car ses prétentions vont se retourner contre lui, il n'aura même pas besoin d'un dieu pour le punir. Mais le mystique qui ne met aucun frein à ses désirs n'est pas fou parce qu'il a conscience, dans le même temps, que seul il n'est pas capable de grand chose. Tout son espoir repose sur la puissance de l'amour de Dieu qui fait éclater ses limites et le propulse là où seul il n'aurait pas pu aller. Il est préservé de la démence par son humilité qui coexiste avec son désir illimité.

Il faut être raisonnable pour gérer la vie en société; le réalisme est indispensable pour partager sa vie dans l'amitié ou dans l'amour et on n'est utile pour personne si on n'a pas appris à gérer les besoins de chacun en fonction de ce qui est possible. Dans la foi également il faut de la rigueur dans la compréhension de la Tradition, dans la vie en communauté et dans la charité à apporter aux frères dans le besoin. Mais Thérèse et Jean sont là pour nous dire que la foi est aussi un domaine où l'on peut dépasser ses limites. Elle n'est pas le seul lieu puisque, dans d'autres contextes, l'art, la fête, l'amitié et l'amour, la musique, le sport, l'engagement militant... sont autant de moyens de dépasser les contraintes habituelles.

Les mystiques nous encouragent à risquer l'impossible rencontre, à ne pas nous contenter des formes trop bien établies, à tout jouer pour obtenir la perle. Ils sont passés avant nous et nous invitent à les suivre avec courage et détermination. Jusqu'au bout ils auront été déraisonnables, ils auront refusé de rentrer dans le rang. D'où le dernier exil de Jean de la Croix à la fin de sa vie, chez ces Andalous qu'il n'appréciait guère. La conquête n'est pas le fruit d'un calcul froidement mis en œuvre, elle consiste à se lancer avec toutes ses forces dans une aventure dont on ne connaît pas la fin et que l'on n'est même pas sûrs de mener à bien.

Le risque à prendre montre combien il est impossible d'atteindre l'union mystique décrite par Jean et Thérèse en faisant l'impasse sur sa sensibilité. On ne joue pas sa vie entière sans être brûlant de désir. Cela ne signifie pas, on l'aura compris, qu'on ait besoin d'une émotivité

---

<sup>1</sup> Matthieu, 14, 44-46. Jean de la Croix fait effectivement allusion à ce texte dans la Cantique Spirituel A. p 495.

particulière pour atteindre la ni qu'il faille s'abandonner à sa sensibilité. Ce serait ~~constituer les émotions~~ ~~si venait~~ une expérience sensible et celle, plus radicale et plus violente, qui accompagne un engagement vital que l'on voudrait sans retour. Le parallèle entre Thérèse et Jean est éclairant sur ce point, puisqu'ils ont pris l'un et l'autre deux manières de gérer leur affectivité. La première — parce qu'elle est femme peut-être — a appris à jouer avec son imagination, à se servir d'une sensualité qui l'emportait parfois, pour dégager progressivement le désir fondamental qui seul l'intéressait vraiment. Le second, avec une rigueur sans beaucoup de failles, a tenté de donner la parole uniquement à ce qui était au centre de son attente: *la Vive Flamme d'Amour* — pour reprendre le titre de l'un de ses livres — qui le brûlait.

Voilà comment Jean décrit son état d'esprit:

L'âme pressée du désir de contempler les yeux du Bien-Aimé, c'est-à-dire de sa divinité, reçoit intérieurement de lui une telle communication et une connaissance de Dieu si haute qu'elle est obligée de dire: "Détourne-les mon Bien-Aimé!" Et en effet, telle est la misère de notre existence ici-bas, que ce qui fait la vie de l'âme, ce qu'elle appelle de tous ses vœux — je veux dire la connaissance de son Bien-Aimé et ses communications — ne lui est pas plutôt accordé qu'elle se voit hors d'état de le recevoir sans qu'il lui en coûte presque la vie...

Elle aspire donc à prendre son vol hors de la chair, là où se goûtent librement les biens surnaturels. Le sens de ces paroles "Détourne-les" est donc celui-ci: ne te communique pas à moi tant que je suis encore dans la chair. <sup>1</sup>

Nous touchons les contradictions dans lesquelles Jean de la Croix se débat. Il a des satisfactions qu'il refuse tant elles le bousculent et lui sont inassimilables et il aspire à sortir de la chair, puisqu'il n'y a que dans ces conditions qu'il sera capable de goûter véritablement ce qui lui est offert. Ce qui, a priori, paraît extrêmement difficile, sauf en mourant.

Si sortir de la chair signifie ne plus être soumis à la condition humaine, ne plus se servir de son corps, abandonner totalement l'usage de son intelligence... la mort est la seule solution. Cela voudrait dire que l'homme est radicalement incapable d'accueillir Dieu sur cette terre. Or pour Jean la voie ne semble pas définitivement bouchée. Il ne centre pas, comme Thérèse, sa spiritualité sur la châteaux intérieurs où Dieu et l'âme cohabitent, mais il a la conviction que s'il ne peut pas accueillir Dieu alors même qu'il se donne, c'est qu'il fait obstacle à sa venue. Il y a donc une solution intermédiaire. Nous retrouvons ainsi la raison fondamentale de la nuit: non une volonté d'auto-punition, mais la seule démarche possible, pour permettre à Dieu d'accéder pleinement dans celui qui l'attend.

L'imaginaire est inversé: Dieu ne vient pas du centre de l'âme, il vient de l'extérieur et l'imprègne complètement:

Sous l'influence de ce suave breuvage où l'âme, nous l'avons dit, boit Dieu même, elle se trouve toute imprégnée de lui. Alors très volontairement, très suavement, elle se livre toute entière à Dieu, résolue de lui appartenir totalement et de ne jamais garder en elle quoi que ce soit qui lui soit étranger. <sup>2</sup>

La route une fois déblayée de ces obstacles qui rendent difficile la venue de Dieu sans douleurs, nous assistons à la même communion que chez Thérèse entre l'âme et Dieu. Le plaisir est grand, mais surtout il est suave, c'est-à-dire qu'il n'est plus aussi violent qu'avant, quand il laissait le corps de l'homme complètement brisé. Désormais l'intimité est réelle et totale et nous

---

<sup>1</sup> Cantique Spirituel A. p 401-402

<sup>2</sup> p 444

retrouvons l'image du passage agitations des fiançailles et la paix profonde de l'union accomplie agitations des fiançailles

L'imprégnation réciproque, rêve pervers de tous les couples d'amoureux, est ici réalisée dans un seul sens. La fusion est un idéal à proscrire dans les couples humains — sauf s'il n'est qu'un rêve que l'on n'essaye pas de réaliser dans l'aujourd'hui — parce qu'il est destructeur des différences dont la gestion saine est le propre du véritable amour. Les mystiques posent le problème différemment avec Dieu. Dans ce cas, le couple n'est pas à égalité: Dieu est le seul qui vienne, l'homme ne peut que l'accueillir; Dieu est accepté comme maître, l'homme, même s'il le voulait, ne pourrait pas mettre la main sur lui; Dieu garde toujours sa différence indépassable et ne fait pas disparaître la fragile spécificité humaine; l'homme ne devient pas Dieu, il plonge en lui... Jean parvient ainsi à l'union mystique, imprégnation par Dieu plus que fusion.

## 2. Jean se découvre en Dieu

"L'Aimé parmi les fleurs va prendre son festin." Ce vers du Cantique Spirituel évoque les nouveaux délices que l'âme éprouve maintenant qu'elle a atteint le mariage spirituel. La description en est difficile, car elle consiste à suggérer au lecteur une expérience impossible à rendre totalement avec les mots pris dans leur sens habituel et qu'il faut avoir déjà un peu goûté auparavant. Jean croit pouvoir se faire comprendre aisément par ceux qui sont passés par l'expérience décrite. Pour les autres, la tâche lui semble quasi impossible à réaliser. Voilà ce que Jehanne en a expérimenté:

Brutalement, j'étais en train de descendre les escaliers, une évidence s'est imposée à moi. Mais c'est bien sûr!

Dieu aime ce monde, chaque homme.

Il en est passionné comme en a témoigné Jésus-Christ.

Et moi je ne peux qu'en être passionnée à mon tour, essayer de le rendre plus humain et accueillir cette puissance d'amour de Dieu.

Et j'ai eu l'impression de plénitude, d'unité, de vivre en Dieu.



Il est impressionnant de voir comment l'expérience est à la fois très datée — en descendant les escalier... — et comment son importance déborde l'anecdote. On date de même le mariage spirituel de Thérèse et celui de Jean et pourtant ils en ont vécu toute leur vie.

L'audace de Jean de la Croix est au moins aussi grande que celle de Thérèse, bien que son imaginaire soit différent. Thérèse se croyait donc semblable à Dieu par une partie de son être, Jean pense que par l'union mystique, il entre dans la vie même de Dieu.

Cela ne se fait pas d'un seul coup, comme par magie, nous l'avons suivi dans son effort de purification, dans sa volonté de se conformer au mouvement de Dieu. Il ajoute que l'on n'atteint pas l'union sans être passé par la période des fiançailles, mais nous l'avons déjà dit à propos de Thérèse. La nouveauté introduite est dans la suppression des barrières entre Dieu et l'âme. Celle-ci se fond en Dieu.

L'âme est rendue divine, elle devient Dieu par participation, autant que cela se peut ici bas... il y a deux natures fondues dans un même esprit et un même amour de Dieu. Quand la lumière d'une étoile ou celle d'un flambeau se joint à celle du soleil, l'étoile

et le flambeau cessent de ~~lumières~~ il n'y a plus que la lumière du soleil qui absorbe les ~~lumières~~ plus que la

La fusion se fait donc bien par absorption. Il n'y a pas de commune mesure entre l'amour de Dieu et celui d'un homme. Mais que peut espérer de mieux un homme que de participer à la vie de Dieu aussi intimement, au point, dit Jean de partager la vie du Père, du Fils et du Saint-Esprit et l'amour qui les unit? Au point d'être, comme les bienheureux, mis dans l'impossibilité de commettre de péché.<sup>2</sup> Bien sûr ce n'est encore qu'une anticipation, la perfection ne sera réalisée que dans le ciel, mais la représentation de Jean est déjà forte et d'une audace qui l'a rendu suspect aux yeux de la sainte Inquisition.

Jean de la Croix bouscule complètement les limites de l'homme, il lui donne une dignité proprement extraordinaire, puisqu'il le pense capable — au prix de quelques purifications — de partager la vie même de Dieu, tout en restant sur la terre. Surtout que l'âme ne perd pas son individualité dans l'aventure. Dans le *nirvana* des bouddhistes, l'individu perd ses contours, il se noie dans le grand tout pour y disparaître, heureux de ne plus être enfermé dans une personnalité qui le séparait du tout. Dans cette famille de pensée, l'individu est la séparation et donc le mal. Rien de tel ici. L'âme est à la fois noyée et consciente de son individualité, heureuse de participer à un projet qui la dépasse mais dont elle se sent solidaire.

Jean s'amuse à nous perdre dans une phrase compliquée pour nous faire ressentir à la fois le mélange et la particularité de chacun des protagonistes:

La volonté de l'âme ne sera pas détruite: elle sera devenue volonté de Dieu. L'âme alors aimera Dieu par la volonté de Dieu, qui est aussi sa volonté à elle. Elle aimera donc Dieu autant qu'elle est aimée de lui, puisqu'elle l'aimera avec la volonté de Dieu même et dans le même amour dont il aime, c'est-à-dire dans l'Esprit-Saint qui est donné à l'âme.<sup>3</sup>

Le bouleversement est complet, sans pour autant se limiter aux relations à l'intérieur de Dieu. On est devant une sorte d'installation en Dieu, mais de là l'âme continue à avoir une activité particulière. Elle n'est pas murée dans sa situation, sa vie continue, elle continue à agir. La différence est que désormais elle connaît tout "par rapport à Dieu"<sup>4</sup>, en partant de son point de vue et non de celui habituel des hommes. Certains vieux amants sont capables d'une telle complicité qu'ils sont capables de deviner la pensée de l'autre, de se mettre à sa place, en communion très forte. On dit cela aussi de certains jumeaux quand ils ressentent simultanément les mêmes joies et les mêmes peines. Il en est ainsi de l'âme qui se retrouve en Dieu et communie à sa vie.

Jean de la Croix, selon son habitude, a traité de ce thème difficile de l'union intime avec Dieu en utilisant un poème qu'il commente ensuite largement dans un texte intitulé *La Vive Flamme d'Amour*. Ce poème a une histoire et il est bon de l'évoquer brièvement. Nous sommes dans la dernière partie de la vie de Jean après 1585, une deuxième période difficile pour lui. Il se heurte à nouveau à ses frères, non plus les premiers Carmes, mais les frères de la réforme qu'il avait contribué à lancer avec Thérèse. On veut l'envoyer au Mexique, mais vue sa santé chancelante, il renonce et devient vicaire provincial de l'Andalousie où il ne se sent pas à l'aise. Il écrit ce texte en 15 jours pour Doña Ana une femme, une laïque, avec laquelle il était très lié. Elle se retrouvait assez souvent avec Jean en compagnie d'une de ses nièces, au point même que les frères du couvent disaient avec humour: "Saint Jérôme est avec saintes Paule et Eustochia: ils parlent de Dieu !"

Le contexte est donc mêlé entre de grandes difficultés physiques et relationnelles, des projets qui avortent, tout cela éclairé par une grande amitié et surtout par un sommet dans la

<sup>1</sup> Cantique Spirituel A. Strophe 27 p 477-478

<sup>2</sup> Cantique Spirituel B. Strophe 22 p 1335

<sup>3</sup> Cantique Spirituel, Strophe 37, p 515

<sup>4</sup> p 522

relation à Dieu. On retrouve ce ~~quendisait Thérèse de la sainte~~ disait Thérèse de la distance qu'elle éprouvait entre ses joies et ses peines, parce que c'est là que l'on est appelé à vivre l'amour dont on parle.

On sera peut-être même surpris de ces détails après ce qui a précédé: on a de la difficulté à voir quelqu'un qui est dans l'intimité du Père, du Fils et du Saint-Esprit poursuivre une vie normale avec ses vicissitudes quotidiennes, ses histoires de fièvres, de jalousies entre membres de la même communauté, d'amitié, d'espoir et de projets abandonnés...<sup>1</sup> Vues les expériences qu'il fait, on s'attendrait à rencontrer un ange descendu du ciel et l'on trouve un homme couvert d'ulcères, désorienté dans une province qui n'est pas la sienne, rejeté par les uns et aimé par d'autres...

On pourrait croire que les moines, qui sont censés avoir les mêmes pratiques que lui, seraient plus proches et reconnaîtraient sa sainteté, or c'est une laïque, d'une famille aisée, mariée et mère de famille, qui est la plus proche, dans ces moments aussi difficiles que riches. Les textes de Jean de la Croix sont d'ailleurs tombés dans l'oubli en Espagne après sa mort et c'est par leurs traductions françaises –les premières en 1610 à Bordeaux– qu'ils ont retrouvé une actualité...

Ces notations devraient nous amener à casser les dernières images faussées que nous avons sur la mystique. Thérèse le disait tout à l'heure: une des manières d'éviter d'avoir à accomplir un acte, est de l'idéaliser au point qu'il devienne impossible à réaliser. Nous opérons de cette manière avec Jean et Thérèse. Nous en faisons des figures mythiques au point que nous ne pouvons plus que les admirer. Nous les rendons inaccessibles, pour ne pas avoir à nous poser la question de les suivre. Nous pensons que, pour être comme eux, il est nécessaire de s'enfermer dans un couvent pour ne plus penser qu'à Dieu et nous sommes contredits par Doña Ana, qui se met à la suite de Jean, sans quitter le monde.

La profondeur de paix qui ressort du poème qui suit, comme l'expérience qu'elle sous-tend, est plus impressionnante quand on le situe dans son contexte. Elle est vécue aux milieux de bouleversements et d'interrogations, de douleurs et de joies profondes.

O flamme d'amour, vive flamme,  
Qui me blesse si tendrement  
Au plus profond centre de l'âme !  
Tu n'es plus amère à présent,  
Achève donc si tu le veux:  
Romps enfin le tissu de cet assaut si doux !  
  
O cautère vraiment suave !  
O plaie toute délicieuse !  
O douce main ! touche légère,  
Qui a le goût d'éternité,  
Par toi toute dette est payée !  
Tu me donnes la mort, en vie elle est changée.  
  
O lampes de feu très ardent,  
Au sein de vos vives splendeurs  
Mon sens avec ses profondeurs,  
Auparavant aveugle et sombre,  
En singulière excellence  
Donne à la fois chaleur, lumière au Bien-Aimé !

---

<sup>1</sup> Jean de la Croix n'aurait pas atteint l'union mystique à la fin de sa vie, mais à 25 ans, lors de sa première messe... p 1335.

Et combien doux et combien tendre  
Tu te réveilles dans mon sein,  
Où seul en secret tu demeures !  
Par ta douce spiration,  
Pleine de richesse et de gloire,  
Combien suavement tu m'enivres d'amour.

*Chant de l'âme dans son intime union avec Dieu* <sup>1</sup>

Il n'est pas facile d'expliquer ce poème. Jean de la Croix a écrit pour le faire de longues pages que nous ne pouvons pas reprendre et auxquelles je vous renvoie. Mais est-ce bien nécessaire d'expliquer les poèmes? Malgré l'aspect difficile, voire un peu vieillot, de celui-ci, mieux vaut le lire jusqu'à s'en imprégner, sans résister à son rythme, en se laissant bercer par les harmoniques de ses sens divers et par l'étrangeté de son vocabulaire, mêlant les expériences humaines et la rencontre de Dieu, se laissant emporter par le dynamisme qu'il contient.

Jean de la Croix a la même réaction de recul devant des explications bien développées. Il est comme l'artiste agacé devant celui qui lui demande d'expliquer le pourquoi de son œuvre, à qui on demande de se justifier, de décrire ce qu'il a voulu dire, alors qu'il pense que c'est assez clair en regardant son œuvre. Il se contenterait facilement de nous renvoyer à nos propres expériences, quitte à nous inviter à en faire si elles n'existent pas encore.

L'exquise jouissance que procure cette touche est entièrement inexprimable. Aussi je préférerais n'en rien dire, tant je crains qu'on se figure qu'elle peut se rendre par des paroles. En réalité il n'y a pas de termes pour exprimer, pour nommer même, ces choses de Dieu aussi sublimes. Il faut se borner à les goûter par expérience et à en jouir au-dedans de soi-même dans le silence. <sup>2</sup>

Pourtant il faut en dire quelque chose, ne serait-ce que pour guider les hommes qui sont sur la route et risquent de se perdre, surtout que les mauvais guides ne manquent pas. Jean de la Croix, comme l'avait fait Thérèse se laisse aller à une longue diatribe contre les mauvais guides qui, sous prétexte d'aider les spirituels, les empêchent d'avancer tant ils sont timorés.<sup>3</sup>

Pour ne pas être l'un d'eux et pour contrer leur mauvaise influence, Jean de la Croix dans *La Vive Flamme d'Amour* combine deux types de démarches. Le premier, prenant appui sur la théologie, la parcourt pour en extraire ce que l'on en dit de Dieu et montre comment cela est donné au mystique dans la contemplation. Le deuxième, plus imagé et symbolique, multiplie les images pour faire ressentir au lecteur les effets de la rencontre et de la familiarité acquise avec Dieu.

L'image de base est l'union qui désormais est proche de son aboutissement. Un des premiers vers du poème va d'ailleurs dans ce sens: "Achève donc, si tu le veux: Romps enfin le tissu de cet assaut si doux!" La fin est proche, il n'y a plus qu'un léger voile séparant l'âme de son Dieu et elle est impatiente de conclure, de voir enfin l'aboutissement de sa longue quête. Hésitant entre mort et vie, entre la nuit d'où elle parle et l'aurore qui pointe, l'âme voudrait faire le dernier pas, surtout que la frontière est devenu fragile. L'union est là et elle va s'imposer au mystique.

Pour en rendre compte Jean commence en utilisant la théologie. Cela ne rend pas son discours plus facile, mais il ne laisse rien de côté.

---

<sup>1</sup> p 1089

<sup>2</sup> Cantique Spirituel, Strophe 2 p 1121

<sup>3</sup> p 1157 à 1159

Il faut savoir qu'en son être unique et très simple, Dieu est toutes les vertus et toutes les magnificences de ses attributs. Il est tout-puissant, il est sage, il est bon, il est miséricordieux, il est juste; sans parler d'autres attributs infinis, d'autres vertus infinies, qui nous sont inconnues tant que nous sommes ici-bas. Comme Dieu est tout cela, si, dans son union avec l'âme, il trouve bon de lui ouvrir l'intelligence, elle connaît distinctement tous ces attributs et toutes ces grandeurs, à savoir la toute-puissance, la sagesse, la bonté, la miséricorde, en son être très simple, etc. Elle sait que chacun de ces attributs est l'Être même de Dieu en un seul suppôt: soit le Père, soit le Fils, soit le Saint-Esprit. <sup>1</sup>

Si Jean de la Croix éprouve le besoin d'énumérer ainsi les attributs et les vertus de Dieu, c'est bien pour nous faire comprendre que, dans l'union mystique, Dieu se donne totalement à l'homme, sans restriction. Mais comme il sait bien ce qu'une telle description peut avoir d'abstrait pour un non théologien, il s'essaye à illustrer sa pensée, à la rendre plus sensible, à nous faire accéder à son sens d'une manière imaginaire et non pas simplement intellectuelle.



Il utilise pour ce faire la comparaison de petites lampes, représentant les attributs et les vertus dont il parlait à l'instant. La communication devient feu qui se propage depuis chacune des lampes, qui sont indépendantes mais qui ensemble, embrasent l'âme de celui à qui elles communiquent leur flamme, pour en faire un même feu. "L'âme se trouve comme engloutie dans un océan de flammes légères, dont chacune le blesse subtilement d'amour."<sup>2</sup> On retrouve le fond de l'imaginaire de Jean: l'union de chaque homme à un Dieu qui l'englobe, l'imprègne, l'engloutit... en le respectant.

Mais —et c'est là que l'on rejoint le fond poétique de Jean de la Croix— l'image entraîne une autre qui la contredit et la complète, permettant de dépasser ce que la première expression, trop théorique, risquait de simplifier abusivement. Le feu qui pouvait paraître dévorant, traumatisant, se change en eau, avant de redevenir feu:



Merveilleux spectacle de voir l'âme tout inondée des eaux divines ! Elle est comme une fontaine abondante qui déverse de toutes parts ces eaux (Jn 4, 14).

Il est vrai, la communication dont nous parlons est une communication de lumière et de feu, mais ce feu est si suave dans son immensité, qu'on peut le comparer à des eaux vives, qui désaltèrent la soif de l'esprit selon toute la plénitude avec laquelle il y aspire.

<sup>1</sup> p 1131

<sup>2</sup> p 1133

Ces lampes de feu, comme celles qui descendirent sur les apôtres (Ac 2, 3), sont en même temps les eaux vives de l'Esprit Saint. <sup>1</sup>

Ainsi le feu qui était devenu l'eau promise par Jésus à la Samaritaine, devient une évocation des langues de feu tombant sur les apôtres lors de la Pentecôte. Jean de la Croix, complètement imprégné par les textes de la Bible, les utilise sans cesse pour traduire son expérience et la rendre compréhensible à d'autres croyants, comme lui familiers de ce livre. Il ne le fait pas d'une manière figée, mais en poète qui préfère jouer avec les mots et les évocations — quitte à les mélanger — plutôt que de leur donner une signification figée.

Et cela continue: Jean, sans doute pour corriger à nouveau la sensation d'extériorité entre Dieu et l'âme que ses expressions évoquaient, modifie encore ses comparaisons. Les images complémentaires du feu et de l'eau sont complétées par celle du sang qui circule dans nos veines et nous donne la vie.

Cet Esprit de Dieu, tant qu'il est caché dans les veines de l'âme, est une eau suave et délicieuse qui, dans la substance même de l'âme, désaltère la soif spirituelle, et lorsqu'il s'exerce en sacrifice d'amour, il devient de vives flammes de feu. <sup>1</sup>

Nous avons ainsi à la fois, l'intimité de Dieu dont l'amour coule dans les veines de l'homme, nous rapprochant ainsi de l'imaginaire de Thérèse qui situe Dieu au centre de nous-même, et ses manifestations extérieures qui elles sont plus proches du feu. Le chrétien doit manifester sa foi, la montrer comme le feu qui le dévore et qui est communicatif. A l'intimité du sang, répond le "sacrifice d'amour", l'amour qui cherche l'efficacité lorsqu'il faut témoigner ou servir un frère dans la charité et la justice.

Et Jean ne s'arrête pas là, il multiplie les évocations. Pour montrer son enthousiasme de sentir son Dieu si près, il compare sa vie à un jeu, une fête continue.

L'âme est toujours en fête. Il lui est ordinaire d'éprouver au plus intime d'elle-même une jubilation venant de Dieu qui lui fait entonner un chant toujours nouveau, débordant de joie et d'amour par la connaissance qu'elle a de son heureux état. <sup>2</sup>

La fête, souvent évoquée dans la Bible comme image du Royaume de Dieu, est telle que l'âme se croit toujours au bord de la vie éternelle, prête à passer la mince ligne qui la sépare de son but. Les jeux se font poursuite: Dieu fait comme les enfants qui s'excitent par des: "Tu ne m'attraperas pas" afin de relancer la course. Jean reprend l'image qui présidait à son poème "Où t'es-tu caché, Bien-Aimé", sorte de partie de cache-cache, un peu douloureuse malgré tout, inspiré du livre de la Bible "*Le Cantique des Cantiques*", ou l'âme part à la poursuite d'un Bien-Aimé se dérobant sans cesse au dernier moment. D'autres poèmes et beaucoup de textes de Jean de la Croix reprennent cette image de la vie spirituelle, non comme une remontée vers le centre de nous-mêmes, mais comme une poursuite préalable à la rencontre. Ici, l'âme

Si elle lui envoie ses amoureux désirs, aussi *odoriférants pour lui que la vapeur de la myrrhe et de l'encens* (Cantique des Cantiques 3, 6), Dieu, de son côté, lui envoie *l'odeur de ses parfums*, c'est-à-dire ses inspirations et ses touches *qui l'excitent à courir après lui* (Cantique des Cantiques 1, 3-4). <sup>3</sup>

Le jeu a pourtant perdu beaucoup de son caractère angoissant, ou plutôt il est devenu un jeu véritable dans lequel les partenaires ne s'excitent que pour mieux se retrouver, sûrs qu'ils sont de leur loyauté réciproque. Mais nous ne sommes pas encore dans la pleine lumière, celle de la

---

<sup>1</sup> p 1135

<sup>2</sup> p 1129 et 1136

<sup>3</sup> p 1144

vision du ciel. Sans doute la nuit est passé, Dieu a levé de nombreux voiles. Pourtant ~~profondeur du ciel, est passé, Dieu~~ de nombreux rideaux écrit Jean<sup>1</sup>. L'obscurité est bien présente, même si nous nous y sommes habitués, même si nous sommes devenus capables de goûter pleinement les nouvelles manifestations divines.

La distance également est toujours là, quoique ce soit d'une manière nouvelle. La plénitude n'est pas complète, bien au contraire, jamais le manque ne s'est manifesté d'une manière aussi aiguë. Pour évoquer son ampleur Jean de la Croix utilise comme image les expériences vitales de la faim et de la soif, ces manques radicaux — ils ne peuvent se prolonger sans mettre notre existence en danger. Ici, le manque est proportionnel à l'ampleur de ce qui manque. Déjà la faim de nourriture est difficile à supporter, mais la faim de Dieu est intolérable.

Pourtant le manque est vécu différemment dans le temps des fiançailles et dans celui de l'union. Dans le premier cas il s'accompagne de souffrances intenses et il déstabilise: le sentiment du vide et de la soif n'est pas compensé par l'assurance qui viendra plus tard et les moments forts sont difficilement intégrés dans l'ensemble de la vie spirituelle. Dans le deuxième cas il vaudrait mieux parler de manque que de douleur, bien que celui-là soit tellement intense que l'on fait difficilement la différence.

Pour développer les diverses composantes de ce manque, Jean revient à ses catégories classiques: entendement (intelligence), volonté et mémoire, pour montrer combien l'homme tout entier ressent la privation.

Parlons de la première profondeur, qui est l'intelligence. Le vide et la soif de Dieu se font sentir en elle avec une intensité telle, lorsqu'elle est convenablement disposée, que David, faute de meilleure comparaison, assimile sa soif à celle du cerf, qui passe pour être excessive... (Psaume 41, 1) Cette soif est celle des eaux de la sagesse de Dieu, objet de l'intelligence.

La seconde profondeur est la volonté. La faim de Dieu qu'elle endure est si intense, qu'elle fait tomber l'âme en défaillance... Cette faim est celle de l'amour parfait, objet des désirs de l'âme.

La troisième profondeur est la mémoire. Le vide qui s'y fait sentir est une liquéfaction de l'âme qui aspire à posséder Dieu.<sup>2</sup>

L'homme, touché dans sa volonté de tout connaître en Dieu, d'aimer en lui et de le posséder, semble comme suspendu à la volonté de Dieu, incapable de rien goûter en dehors de lui et de se détacher de son désir d'absolu. Il est à la fois vide et totalement réceptif, puisqu'il sait que tout lui manque, mais que tout ce qui lui manque, il peut l'obtenir de Dieu. Il est dans la situation d'un homme prêt de mourir d'inanition qui sait qu'il va bientôt recevoir de la nourriture et pas n'importe laquelle, celle qu'il désirait depuis toujours.

La première étape est bien accomplie puisque ni l'intelligence, ni la volonté d'aimer, ni la mémoire ne sont encombrées par des contenus parasites. Ils sont totalement vides, rendant l'homme avide de tout: situation impossible chez ceux qui ne sont pas totalement engagés dans la recherche de Dieu. Ceux-ci ont une foule de compensations complémentaires, ils peuvent attendre tranquillement la rencontre dans le ciel. Ils ont d'autres raisons de vivre par ailleurs, ou bien ils ont appris à limiter leurs désirs afin de ne pas trop en souffrir. Celui qui pense ne rien pouvoir vivre sans le mettre en relation avec Dieu est le seul pour lequel le vide est complet, le seul pour lequel le manque soit radical.

La conclusion qu'en tire Jean de la Croix impressionne. Partant de ce manque radical on pourrait penser arriver à un discours sur la faiblesse de l'homme, sur sa petitesse par rapport à

---

<sup>1</sup> p 1176

<sup>2</sup> p 1140-1141

Dieu, sur sa condition limitée de créature... c'est l'inverse qui se produit. Pour Jean l'essentiel n'est pas ce qu'est l'homme, ce qu'il réalise. L'accent est mis plutôt sur ce dont il est capable, ce qu'il peut devenir, sur son désir, sur son ouverture à l'absolu... Comme il est dit dans le texte cité la seule condition est d'être "convenablement disposé", il dira plus loin: "Dieu opère suivant que l'âme se dispose", le reste est du domaine de Dieu.

Jean de la Croix conclut donc son passage sur le manque de l'homme parvenu à l'union par un développement étonnant sur la dignité de l'homme.

La capacité de ces profondeurs est immense, puisqu'elles sont aptes à contenir Dieu même, qui est immense et infini. Leur capacité est donc, en une certaine manière, infinie.<sup>1</sup>

Nous avons ici une nouvelle interprétation —différente de celle que nous avons signalée chez Thérèse— de l'affirmation de la Genèse que l'homme a été créé à l'image de Dieu. L'homme est à l'image de Dieu non pas parce que ce dernier a un endroit dans l'âme, où il fait sa demeure, mais par le manque infini —à la dimension de Dieu— qui est en chaque être humain.

Il ne faut pas exagérer l'opposition entre Jean et Thérèse sur ce sujet, Jean lui aussi parle parfois d'un Dieu en nous<sup>2</sup>. Et puis à partir d'un certain niveau, les différences entre le haut et le bas, l'intérieur et l'extérieur, n'ont plus une grande importance. Les mouvements comptent moins quand on est dans l'union. Ce sont là des images qui dirigent une affectivité, une action, une pulsion vers un but, mais qui, en elles-mêmes sont secondaires.

Ce qui est sûr c'est qu'en l'occurrence, l'image de Dieu est plutôt une trace en creux. Comme une marque dans la neige garde la trace de celui qui est passé. Depuis leur apparition sur la terre, Dieu passe dans l'histoire des hommes et il laisse sa marque. Elle est infinie comme lui, ce qui fait que le désir de l'homme est tellement grand qu'il ne peut être comblé par des satisfactions particulières. Mais la réciproque est vraie à savoir que si Dieu est le seul à pouvoir combler l'homme, ce dernier est aussi capable de lui. Non parce qu'il serait en capacité de le conquérir de ses propres forces, mais parce qu'en lui il y a un vide, une faim, une soif... assez grands pour l'accueillir quand il vient.

Encore faut-il que le trou reste béant. Il arrive aussi que l'on masque des désirs trop importants tant ils font peur et donnent le vertige. Pourtant —avec beaucoup d'audace car ce n'est le fait que des grands spirituels— certains restent ouverts sans retenue, dépassant leurs peurs et leurs désirs particuliers. Ils sont toute attente, ce seront les seuls à être comblés.

Mais il y a un dernier obstacle que le château de l'âme de Thérèse ne rendait pas aussi fortement: l'ouverture absolue ne supprime pas la différence radicale —ce que l'on appelle l'altérité— entre l'homme et Dieu le Tout Autre. L'homme en suivant l'image de Jean est capable de Dieu, il est son image, mais en négatif, en creux. L'irruption de Dieu dans l'homme serait une aventure mortelle si Dieu n'y mettait pas du sien. L'homme a beau se préparer, se rendre accueillant, il peut contenir Dieu mais pas le supporter. Pourtant Dieu veut nous réveiller, dit Jean en reprenant l'image que nous avons déjà trouvée.

Pour faire de nous des éveillés, Dieu doit se montrer "plein de douceur et de tendresse", comme on se comporte avec un amoureux timide ou avec un malade qui ne peut supporter encore des nourritures trop riches.

Le Roi du ciel se montre à l'âme dès le premier abord rempli de bienveillance, il se fait son égal et son frère. L'âme met donc, dès le premier instant, toute

---

<sup>1</sup> p 1141

<sup>2</sup> Nous l'avons déjà signalé dans le passage où l'Esprit est le sang qui coule dans nos veines. La conclusion de *La Vive Flamme*, p 1180, tourne aussi autour de ce thème.

crainte de côté. Dieu effectivement lui fait paraître avec douceur et non avec avec indignation l'étendue de son pouvoir, l'immensité de son amour et de sa bonté. Il épanche tout à la fois en elle sa puissance et sa tendresse. <sup>1</sup>

Heureusement Dieu ne se comporte pas ainsi uniquement avec ceux qui sont arrivés à un niveau très élevé, mais ce n'est qu'avec eux que cette méthode fonctionne vraiment. Avec les autres le succès n'est pas garanti: ou bien il est trop doux et sa présence n'est pas perçue, ou bien il est trop violent et il n'est pas reçu, ou bien il n'est pas attendu et dans ces conditions sa tendresse se perd.

Arrivé au terme de cette dernière étape, il n'est pas évident que l'on ne ressente pas encore un vieux fond d'insatisfaction. En suivant Jean de la Croix et Thérèse de Jésus, on s'attendait peut-être à davantage de détails, à ce qu'ils nous donnent des moyens plus immédiatement utilisables pour progresser vite et bien en direction de Dieu. Mais les raccourcis donnés sont rudes —comme tous les raccourcis— et nous préférons souvent flâner en chemin, même après que l'on nous ait prévenu que ce n'était pas la bonne méthode.

Et puis malgré le lyrisme de Jean et de Thérèse, leur enthousiasme et leur sens de la formule évocatrice ou descriptive, on n'est pas pleinement satisfait. Mais on ne le sera jamais. Ils nous avaient avertis, on n'explique pas la mystique, on la pratique. On ne comprend pas Jean de la Croix ou Thérèse d'Avila, on les écoute et puis on se met à leur suite, cahin-caha. Le reste, au delà de l'image, est du domaine de l'expérience individuelle. Elle n'est pas totalement transmissible et c'est pour cela que Jean de la Croix abandonne, à la fin de son œuvre *La Vive Flamme* de même qu'il n'avait pas achevé *La Montée du Carmel*. Il se sent incapable de commenter les trois derniers vers. Ne cherchez pas "spiration" dans le dictionnaire, le mot n'y est pas, mais aspirez un bol d'air et laissez-vous aller. vous allez voir c'est beau quand même...

*Par ta douce spiration,  
Pleine de richesse et de gloire,  
Combien suavement tu m'enivres d'amour !*

La "spiration" de Dieu dont l'âme nous parle ici l'inonde à tel point que j'aime mieux m'en taire. D'ailleurs, je me sens impuissant à en parler, et si j'essayais de le faire, je resterais par trop au-dessous de mon sujet. En effet, il s'agit ici d'une spiration de Dieu en l'âme, qui a lieu lors de cette sublime connaissance de la divinité, à laquelle je donne le nom de réveil. L'Esprit Saint attire l'âme en lui à proportion de la connaissance de Dieu qui vient de lui être communiquée. L'âme se trouve alors très profondément plongée dans l'Esprit Saint qui l'embrase d'un amour suave et sublime, correspondant à ce qui lui a été donné de découvrir. Une telle spiration étant pleine de richesse et de gloire, l'âme se trouve inondée de l'Esprit Saint de toute cette tendresse et de toute cette gloire. En même temps, il l'enivre de son amour en un degré qui surpasse tout ce qui se peut exprimer de sentir. Et tout ceci a lieu dans les profondeurs de Dieu.

Aussi je n'en dirai rien de plus. <sup>2</sup>

## **Conclusion**

Il se tait, mais après avoir beaucoup parlé, heureusement pour nous qui attendions qu'il éclaire notre route. L'essentiel, pour tous ceux qui, comme moi, sont loin de l'avoir faite dans

---

<sup>1</sup> p 1179

<sup>2</sup> p 1182

son entier, est de se dire que la route est ouverte. Si nous avons trouvé à toutes les étapes quelque chose à rapporter, si nous n'avons pas perdu notre temps en compagnie de Jean et de Thérèse.

Sans doute cela aura été différent pour chacun. Les uns auront été apaisés dans leurs nuits, ils auront retrouvé le goût de la recherche, de la tension vers l'ultime qui se cache souvent. D'autres se seront retrouvés dans les moments forts de Thérèse, heureux d'y trouver un sens et l'envie d'aller plus loin. D'autres auront reconnu leurs désirs de paix, d'amour, de proximité avec Dieu, ils se seront retrouvés dans l'impression d'abriter Dieu en leur sein ou de baigner en lui. D'autres enfin se seront dit que décidément ils ne sont pas faits pour la mystique... Il y a d'autres routes.

Nous n'avons pas tous à devenir de grands mystiques, mais nous sommes tous appelés à quelque chose de la mystique, même ceux qui n'en font pas l'axe principal de leur foi. Si parfois nous nous sommes reconnus un peu dans Thérèse ou Jean, ou dans les deux, c'est peut-être le signe que nous sommes de la famille. Bien sûr, dans les familles il y a de tout et nous ne faisons pas obligatoirement parti des meilleurs éléments... Cela importe peu. L'avantage, avec des croyants d'une telle envergure, c'est que nous ne pouvons pas mettre notre point d'honneur à parvenir à leur niveau. Par contre nous pouvons, notre vie durant, poursuivre leur idéal en repérant, avec les moyens qu'ils nous ont laissés, nos avancées et nos reculs.

Parmi les expériences évoquées dans ces pages, nous en avons fait certaines, mais nous n'avons peut-être pas encore les mots pour en prendre conscience et pour les partager avec d'autres. Elles étaient enfouies avec crainte, honte ou orgueil et nous n'osions pas les faire remonter. Jean et Thérèse, parce qu'ils sont allés jusqu'au bout de la route, ont balisés le terrain pour nous qui avons parfois la prétention de tenter l'expérience à notre tour, ou qui sommes un peu perdus dans des dimensions qui nous dépassent.

Je n'ai qu'une crainte: celle d'avoir trahi ces grands maîtres. Il faut être inconscient pour oser en parler, alors qu'à chaque lecture je découvre des choses nouvelles et que ce sera sans doute sans fin. Heureusement que, comme Jean le disait de Dieu tout à l'heure, ils ont été "plein de douceur et de tendresse" pour nous mettre sur le chemin et nous inviter à les suivre. Ils ont écrit, non pour le plaisir de raconter leur vie, mais, sous la pression, pour en aider d'autres.

Je sais bien que j'ai réduit souvent la jungle luxuriante de leur vie, le fantastique dynamisme de leur foi, aux dimensions étroites d'un jardinet, au filet d'une source hasardeuse... Mais ma seule ambition était qu'ils ne fassent plus peur, qu'on arrête de les encenser comme des saints inaccessibles et qu'on tente de les suivre... modestement. Pour la suite, ils sont là dans leurs textes, nous pouvons continuer à les interroger. Quand à Dieu, il est tout proche, que nous le cherchions dans le mystère de notre intimité comme Thérèse ou que nous espérons, avec Jean, que notre course nous permettra de le rejoindre un jour. Il t'attend.